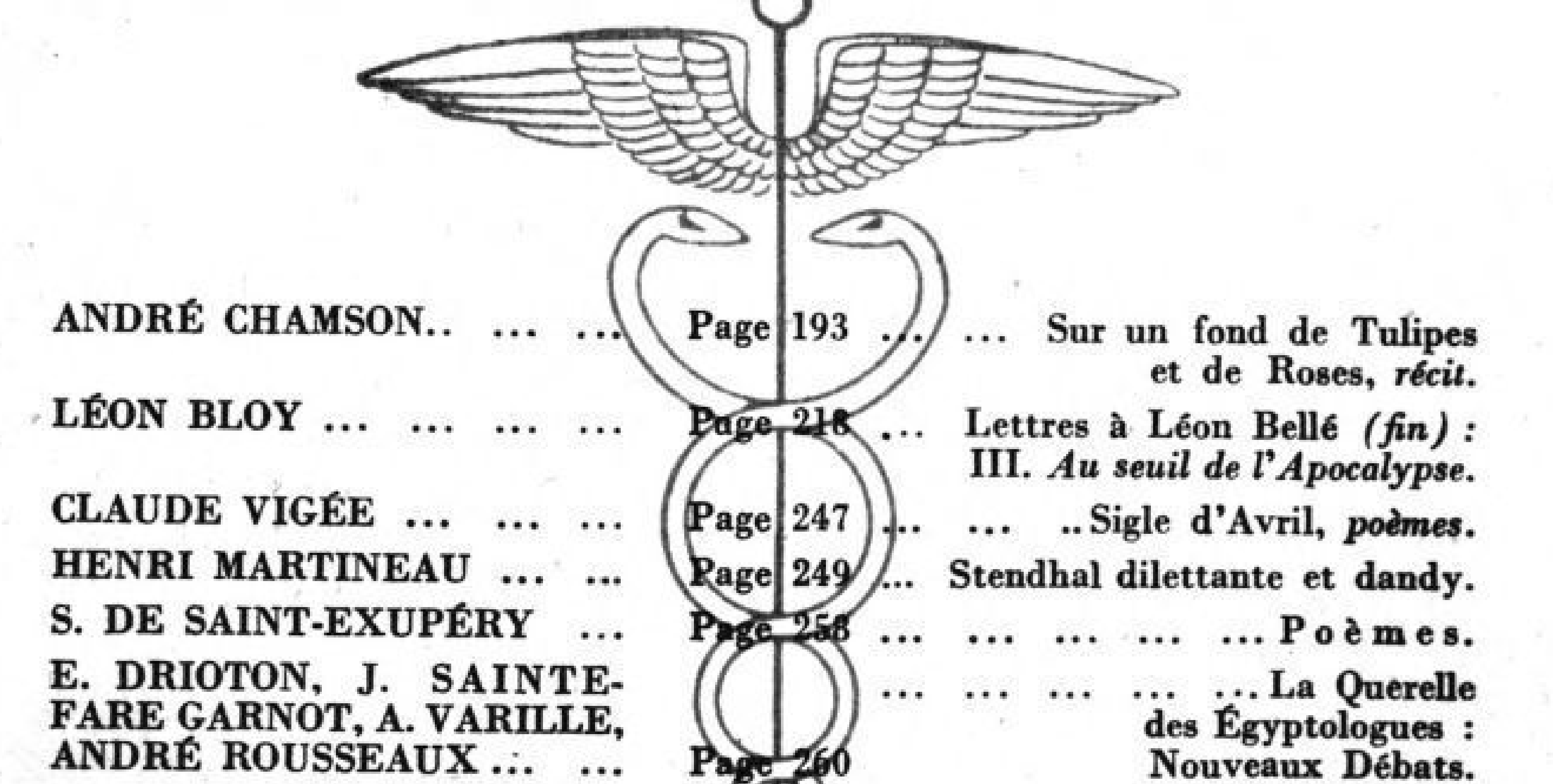
NUMÉRO 1058 1er OCTOBRE 1951

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE

Ce *numéro contient le Bulletin de l'Alliance Française*

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

Nouveau tarif (provisoire)

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.600 fr.	2.000 fr.
6 mois	850 fr.	1.100 fr.

LE NUMÉRO : 160 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement.
A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22 rue du Persil, Bruxelles, (un an : 275 francs belges, 6 mois : 145 francs belges, le numéro : 25 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

SUR UN FOND DE TULIPES ET DE ROSES*

par ANDRÉ CHAMSON

Depuis deux ans, trois fois par semaine, Paule avait couru à l'autre bout de Paris, comme à des rendez-vous clandestins. Puisqu'elle avait décidé de faire du théâtre, elle avait voulu commencer à apprendre son métier, sans en rien dire à personne. Elle s'était donné pour premier maître un vieux comédien, à la fois naïf et rusé, qui avait raté sa carrière sans perdre son âme et qui savait ce que c'est qu'un grand artiste. Vers 1910, ce Gaston Portal, premier prix du Conservatoire, avait admirablement joué les Perdican à la Comédie-Française. La guerre de 14 avait coupé net ses succès. Fantassin pendant quatre ans, blessé, décoré, devenu misanthrophe à ne plus oser jouer Molière, il n'avait jamais retrouvé la chance d'un grand début. Pendant des années, il n'avait été qu'un acteur obscur qu'une tournée en province transformait parfois en vedette. Illustre à Toulouse ou à Béziers, il retombait dans l'ombre en revenant à Paris. Il avait fini par ouvrir une école d'art dramatique et des centaines de filles et de jeunes gens qui rêvaient de faire du théâtre l'avaient adopté pour maître. Il leur révélait les secrets dont il n'avait pas su se servir pour sa propre gloire et qu'il avait su découvrir dans ses échecs, comme d'autres les découvrent dans leur réussite. Il aimait ce métier qu'il n'exerçait plus depuis longtemps, comme certains veufs aiment

* Ces pages font partie d'un roman *La Neige et la Fleur*, qui paraitra très prochainement aux Editions Gallimard.

leur femme morte depuis des années. Il l'enseignait avec une ferveur d'adolescent et parlait vert pour ne pas laisser entrevoir un cœur trop pur qui aurait fait de lui le cadet de beaucoup de ses élèves.

Il avait accepté Paule à son cours en lui disant : « Toi, mon petit, tu feras le Conservatoire... Je ne veux pas que tu t'imagines que tu sauras ton métier en sortant d'ici... C'est bon pour ceux qui ne peuvent pas tout apprendre... En attendant, je vais te désarticuler la bouche pour que tu puisses en faire n'importe quoi... et d'abord tu vas me descendre un peu cette voix de demoiselle... Mais, surtout, ne va pas te mettre des idées absurdes dans la tête. Ne t'imagines pas que tu seras ceci ou cela... Pour le moment, tu n'es rien du tout... Un vermisseau, une chrysalide... Ni ingénue, ni jeune première, ni soubrette... Tu es une chaise sur laquelle on ne peut pas s'asseoir, un vase qui laisserait couler l'eau... Chaque matin, dans ta chambre, tu me réciteras une fable de La Fontaine, avec un crayon en travers de la bouche... comme ça... et quand les durs d'oreille comprendront ce que tu dis, tu seras au commencement du commencement... Mais je te défends de jouer... Pas question de s'amuser avec des travaux d'amateur... Le cours suffit et, après le cours, le Conservatoire... Tu en as pour quatre ou cinq ans... »

Mais, quand Paule était venue le mettre au courant de ses catastrophes familiales, il lui avait dit simplement, sans avoir peur de se contredire :

— Ça va... Cherche à faire de la figuration... Cours après les engagements. Tu peux y aller entre l'ingénue acidulée et la jeune première fantaisiste. Si tu trouves quelque chose, viens m'en parler... Tu vas en baver, ma petite... Prends des mouchoirs rouges pour ne pas voir la couleur de tes larmes... Tu me dis que tu auras toujours à peu près de quoi bouffer? C'est énorme... Mais si tu as quand même envie de te foutre à l'eau, relis du Molière... et sauve le dedans, nom de Dieu! Etre mal fringuée, ce n'est rien... mais brique l'intérieur au miror... » Et comme Paule allait le quitter, stupéfiée

d'espérance et de crainte, il l'avait rappelée pour lui dire : « Tu sais, petit, il y a des signes... Je crois que tu as vraiment la vocation... Fous le camp, nom d'un chien, au lieu de rester plantée comme une andouille... »

Dès le lendemain, Paule avait gagné son premier cachet de figurante, sur un coup de veine, dans un studio de banlieue où elle avait attendu pendant six heures pour rester deux minutes dans le champ de la caméra, au milieu de vingt autres filles. Elle savait qu'elle n'arriverait pas elle-même à se retrouver sur l'écran où sa silhouette n'apparaîtrait que quelques secondes, mais elle était revenue avec ses premiers mille francs.

— Bordel de sort! disait le Barbu, j'aurais été moins soufflé si j'avais appris qu'elle avait des amants depuis sa douzième année... Vouloir être artiste et ne le dire à personne, ça me dépasse... On savait bien qu'elle aimait à faire le paillasse, avec ses séances d'imitation, mais qui se serait douté qu'elle voulait être comédienne? Moi je n'aurais jamais pu faire un truc comme ça. Quand j'avais douze ans, ce qui me plaisait, c'était de dessiner devant les gens pour faire voir que je voulais être peintre... On aurait quand même dû se méfier... Jacques m'a raconté qu'elle se foutait des crayons en travers de la bouche... comme ça... Il l'entendait d'une chambre à l'autre qui récitait *le Corbeau et le Renard*... C'était pas pour devenir professeur chez les Sourds-Muets...

Malgré ces deux années de préparation secrète, Paule était loin de connaître son métier, mais le vieux Portal lui avait donné de bonnes bases. Il ne se souciait que des choses les plus humbles et que des plus hautes : l'articulation et l'âme. Il aurait volontiers soumis ses élèves à des exercices mystiques, mais se contentait de leur faire tirer la langue ou de leur faire dire « re-re-re » pendant trois minutes. Ces exercices étaient comme les chapelets de sa religion, une initiation à des choses éternelles dont il préférait ne pas parler. Paule avait donc subi cette initiation et faisait maintenant des cachets de figurante, en cherchant un bout de vrai rôle. Elle avait l'humilité de ceux qui ne pensent pas aux hiérarchies

quand ils obéissent à leur vocation et c'était le vieux Portal qui lui avait enseigné cette précoce sagesse.

Le Cinéaste, qui faisait enfin un peu de cinéma, ne pouvait pas grand'chose pour elle. C'était toujours un passage de quelques secondes devant l'objectif, après une attente de la journée. Il n'arrivait même pas à lui faire faire un bout d'essai. Paule ne voyait, du reste, dans le cinéma, qu'un moyen de gagner un peu d'argent, et ce qu'elle voulait, c'était jouer sur la scène d'un théâtre, devant le public. « C'est là seulement qu'on peut faire la preuve de son talent », disait-elle.

Elle avait toujours dix affaires en perspective, mais elles craquaient les unes après les autres. Chaque espoir nouveau devenait en quelques jours un espoir déçu : une autre fille héritait du rôle; la pièce ne se montait pas; le théâtre fermait ses portes avant la première représentation. A chaque désillusion, Paule allait verser quelques larmes chez son vieux maître et, chaque fois, celui-ci lui révélait quelque chose de la sagesse qu'il avait acquise en cinquante ans de métier.

— C'est régulier... Tu ne crois pas que tu vas devenir célèbre en cinq ou six mois? Tâche de ne pas oublier ce que je vais te dire... Primo : on ne gagne jamais sur ce qu'on a de meilleur... Même si tu as du génie, ce n'est pas grâce à lui que tu feras ton trou. Ni les camarades, ni les directeurs, ni les critiques, ni même le public, ne te permettraient de le faire... On n'aime pas ça, à Paris... On gagne toujours sur des à-côtés, sur des conneries... Pour une femme, le moyen le plus banal, c'est de décrocher la timbale avec ses cuisses... C'est moins dur que ça n'en a l'air, quand on est douée pour ça... D'autres le font avec des trucs de chiens savants, des anecdotes pour journalistes, des coups de hasard... et le hasard, ça s'appelle parfois la chance... C'est bien compris? Donc, pas d'espoir de ce côté-là.. Mais ce que je vais te dire maintenant a peut-être encore plus d'importance... Secundo, donc : n'oublie jamais que tout ce qu'on gagne avec ce qu'on n'a pas de meilleur, c'est roupie de sansonnet, fumée de fumée et moins que rien... Moralité? On

peut toujours essayer de réussir en faisant la garce et la salope, mais on a quatre-vingt-dix chances sur cent de n'arriver à rien avec ce genre de réussite... Résultat? Six mois de vedette et, pour le restant de la vie, la fosse commune... Mais ne me fais pas dire des conneries. Je ne te demande pas de rester pucelle et d'aller au patronage. Je me borne à te conseiller de ne pas devenir dégueulasse, et la pire dégueulasse, dans notre métier, c'est la comédienne qui se pousse avec des moyens qui ne sont pas ceux de la comédienne... Le fin mot de l'histoire, c'est qu'il ne faut pas compter sur son talent pour réussir, mais qu'on ne peut durer qu'avec son talent... St tu comprends ça, tu as ta chance et tu seras peut-être une grande...

Paule revenait de chez son maître en état de transe, pas très sûre d'avoir tout compris, mais prête aux derniers sacrifices, consolée de ses échecs, regonflée d'espoir. Elle répétait sans se lasser les formules de Portal, en changeant de ton, en les essayant sur tous les registres : « On ne gagne jamais sur ce qu'on a de meilleur... » Etait-ce bien « sur ce qu'on a de meilleur »? ou « Avec ce qu'on a de meilleur »? C'était bien « sur » et ça disait bien ce que ça voulait dire. Mais l'autre formule le disait aussi. « On ne peut durer que par le talent. » Pas « avec » mais « par ». C'était toute la nuance. On gagne sur, on dure par... Elle transmettait ainsi la sagesse de Portal à ses amis et chacun s'efforçait d'adapter ce cynisme idéaliste à sa propre vocation.

— Pas d'accord... Si, d'accord, hurlaient-ils en même temps.

— Un peintre ne gagne rien qu'avec sa peinture, ou que par sa peinture, ou que sur sa peinture, si tu veux, criait le Barbu. C'est plein de contradictions, ce qu'il te raconte, ton bonhomme...

— Justement, disait Lucien, c'est cette contradiction qui est formidable... C'est exactement pareil avec les marchands de tableaux...

— Exactement pareil? grognait le Barbu. Quand ils prennent un gars qui n'a pas de talent, deux ans après,

c'est la cabriole. Il faut donc du talent, même avec les marchands de tableaux...

— Mais c'est ce qu'on te dit, bougre d'âne.. Il faut du talent pour qu'ils te gardent, mais ce n'est pas à cause de lui qu'ils viendront jamais te chercher...

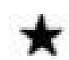
La sagesse du vieux Portal rejoignait assez bien ma propre sagesse, mais je la croyais réservée aux gens de mon âge. Il me semblait qu'elle ne devait justifier les échecs et les résultats que lorsqu'elle ne pouvait plus rien sur l'avenir. A cinquante ans, quand les jeux sont faits, on ne risque plus de changer sa mise. Mais quand les garçons de vingt ans jouent sur le travail et le talent, c'est avec l'espoir de gagner presque tout de suite. Que feraient-ils s'ils étaient à peu près sûrs que c'est l'autre couleur qui va sortir la première? Les meilleurs ne miseraient-ils pas sur les deux tableaux et chaque mise ne serait-elle pas trop faible pour leur rapporter quoi que ce soit? J'avais donc longtemps cru qu'il fallait une part d'illusion pour jouer sa vie sur les choses nobles. Peut-être avais-je joué ainsi tout un morceau de la mienne? Mais dans ces discussions, mes jeunes amis me faisaient voir qu'ils n'avaient pas besoin de cette illusion ou de ce mensonge.

— J'ai compris, disait le Barbu. Ça veut dire qu'on doit en baver pendant des années pour avoir le droit de faire quelque chose de propre? On le savait... Ce n'est pas une découverte... Il suffit de ne pas crever de faim, le reste vient en son temps...

Ils savaient tous qu'ils auraient des vies difficiles. Ils acceptaient de gaîté de cœur les difficultés du lendemain, mais c'était la plus jeune de la bande qui s'était jetée la première dans la bagarre. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser aux dangers qu'elle devait courir, presque chaque jour, depuis qu'elle avait résolu de tenter sa chance au théâtre. Qu'allait-elle devenir, dans cette existence de quémandeuse, au pouvoir de ceux qui pouvaient lui donner un bout de rôle, à leur bon plaisir? Elle n'avait déjà plus rien de commun avec la petite fille ahurie qui était venue implorer mon aide, il n'y avait

guère plus d'un an. Sa vie était pleine de secrets, de négociations inavouées, d'espoirs qu'elle ne voulait confier à personne, de déceptions qu'elle ne pouvait cacher que parce qu'elle avait caché ses espoirs. Je m'éloignais d'elle sans le vouloir et sans même m'en rendre compte. Il me semblait, du reste, que c'était elle qui se détachait de moi. Je n'étais pas loin de penser qu'elle ferait ses débuts sans songer à m'avertir, mais, dès qu'elle eut enfin décroché son premier rôle, elle me reprit pour confident.

— C'est pour dans dix jours... Ce coup-ci je crois bien que ça ne craquera pas... Il y a cinq semaines que je répète... Ce que j'ai pu avoir peur... A chaque répétition, je croyais qu'on allait me dire que mon rôle était supprimé... C'est pourtant un rôle très important... Bien sûr, ce n'est pas dans un grand théâtre et je ne sais plus ce que vaut la pièce... Je voudrais que ce soit du Molière... Mais ça n'en est pas. C'est un grand machin, d'un petit jeune. Sa première pièce... Il est formidable, lui. Il n'a pas peur. Il est sûr que je vais gagner une fortune... Parce qu'on s'est mis en participation... Mais je me moque bien de l'argent... S'il pouvait y avoir quelques critiques... des vrais...



Il tombait des trombes d'eau, le soir de la générale, et j'ai dû courir à l'autre bout de Paris, dans une rue inconnue, au pied de Montmartre. Le théâtre où Paule devait jouer n'était vraiment pas un grand théâtre. Je n'en avais jamais entendu parler. Malgré la pluie, la salle était presque pleine, mais la bande de l'atelier s'était déplacée au grand complet et garnissait un bon tiers des fauteuils d'orchestre, dans les derniers rangs. A voir le Barbu et le petit frère au milieu d'une horde de rapins, Luce avec quelques étudiantes en médecine, Reine et Klucher qu'accompagnait un petit jeune homme, Sabine et sa mère, on avait d'abord l'impression d'être

venu assister à une soirée de famille. Mais la vraie gloire, c'est de déplacer des inconnus. Il y en avait pourtant quelques-uns. Ils occupaient la corbeille et se penchaient vers la salle d'un air ennuyé. C'étaient des matrones du quartier, des femmes placides qui semblaient veiller sur leur tiroir-caisse en ébouriffant d'une main leurs énormes chevelures. Il y avait aussi des personnages bizarres, en blouson de sport ou en veston noir, qui ressemblaient à des cyclistes de grands journaux ou à des huissiers de la Direction Générale des Beaux-Arts. Ils avaient sans doute utilisé des invitations dont personne n'avait voulu et composaient, avec les marchandes plantureuses, une salle hétéroclite, raccrochée par le hasard, un public qui n'avait rien de commun avec le public des générales, un décrochez-moi-ça de spectateurs résignés.

Aux premiers rangs du parterre, il y avait plusieurs places vides mais, calés dans leurs fauteuils, on reconnaissait pourtant quelques critiques qui n'avaient pas laissé leur pardessus au vestiaire.

— Il y a Robert Hong et Théophile Rousseau, me souffla le petit frère qui était assis derrière moi.

— On pourrait leur casser la gueule, s'ils n'aiment pas ça! gronda l'hercule de Montauban.

— Mais c'est plutôt chic, de leur part, d'être venus, répondit le petit frère, épouvanté par l'idée que le Barbu pouvait déchaîner un scandale. Tiens, reprit-il, celui qui vient d'entrer, on me dit que c'est Grelou...

— Non, pas Grelou... Il est mort depuis six mois... Relou... Ce n'est pas la même chose... Ça me fout la trouille, de voir tous ces types... Comment veux-tu qu'ils sachent qu'il y a une gosse qui débute? Ils ont l'habitude de voir des célèbres... Il aurait fallu les avertir... Attention... Fragile... Danger... Ne nous cassez pas les débutantes. Soyez bons pour les vocations...

— Ils ne sont pas là pour les débutantes, répondait le petit frère, de plus en plus effrayé. Ils sont venus pour l'auteur.

— L'auteur? On s'en fout. Si sa pièce est bonne, qu'ils le disent. Tant pis pour lui, s'il a pondu un navet...

— Si c'est tant pis pour l'auteur, c'est aussi tant pis pour les comédiens, répondit le petit frère en prenant un air détaché. Mais je sentais son souffle dans mes cheveux, un souffle court qui ne devait pas lui remplir toute la poitrine.

Aux premiers rangs de l'orchestre, les ouvreuses garnissaient les places vides avec des spectateurs ahuris qui ressemblaient à ces voyageurs que l'on fait monter en première avec un billet de troisième, dans les trains bondés. Ces derniers venus sentaient la pluie et la brume. Ils se mettaient à tousser dès que l'un d'entre eux raclait de la gorge et lisaient leurs journaux du soir en les déployant devant eux.

Face au public, le rideau bougeait parfois comme le drap d'un fantôme. Un œil humain luisait dans l'œil vide ouvert au milieu de cette toile. Il changeait d'éclat et de couleur à toutes les minutes et le rideau ondulait à chacun de ces changements. Les lumières s'éteignirent avant les trois coups qui se succédèrent dans l'obscurité presque totale. Le rideau se leva dans des grincements de poulie. Paule était en scène. Le petit frère me souffla trois fois sur la nuque, comme s'il avait été sur le point de s'évanouir, et Paule se mit à parler...

Je ne saurai sans doute jamais complètement quel était le sujet de cette pièce. Je ne comprenais rien à ce qui se passait. J'étais incapable de suivre l'intrigue et de distinguer les personnages. Je regardais Paule avec terreur et j'attendais je ne sais quelle catastrophe. La véritable intrigue était dans son jeu. Je savais trop bien ce que cette soirée était pour elle! J'aurais voulu pouvoir la juger d'un seul coup. Si elle n'était pas ce qu'elle avait rêvé d'être, j'aurais voulu pouvoir aller la chercher au premier entr'acte, l'emmener souper quelque part, en lui faisant boire du champagne, et lui dire qu'il était encore temps, pour elle, de devenir médecin, physicienne ou professeur... Peut-être allait-elle s'arrêter au milieu d'une phrase, regarder le public et se mettre à

pleurer? Peut-être allait-elle s'en aller en claquant la porte de toile de cet absurde décor dans lequel elle acceptait de jouer un morceau de sa vraie vie, devant ces inconnus qui ne savaient rien d'elle et ces quelques amis qui savaient trop bien ce qu'elle demandait à la vie... Mais j'attendais en vain cette catastrophe. Paule continuait à parler. Etait-elle donc vraiment une comédienne? Allait-elle le révéler brusquement, par une attitude ou par un cri? J'attendais en vain cet autre miracle. Je savais pourtant qu'il ne pouvait pas se produire. Je me disais : « Mais c'est très bien... » sans pouvoir arriver à m'en convaincre. Je sentais cependant que la salle l'écoutait. Elle était présente, sur la scène. Il me semblait même qu'elle était animée par une monstrueuse audace. Je lui en voulais de ne pas avoir l'air paralysée par la peur. Elle marchait, non pas comme elle marchait à la ville, mais avec une assurance qui faisait d'elle un être inconnu.

Je comprenais peu à peu qu'elle était, dans cette pièce, une jeune mariée qui avait deux amants et que tout ce qu'elle faisait devenait comique par excès de vitalité et d'insouciance. Le jeune auteur ne s'était pas laissé gagner par la mode de l'époque. Il n'avait pas cherché à faire du Shakespeare. Il était peut-être prétentieux, dans la vie de tous les jours, puisque Paule me l'avait laissé entendre, mais sa pièce était sans prétention. Entre Labiche et Feydeau. Ce n'était pas très bon, mais ce n'était pas ennuyeux. On n'y retrouvait pas Hamlet et les fossoyeurs, ni la folie du Roi Lear, ni les mains tachées de sang de Macbeth, ni le vocabulaire de cette métaphysique qui remplira les poubelles de notre époque. L'action ne se passait pas dans une Italie du XVe siècle, ni dans les Espagnes de la Renaissance, ni dans une antiquité entrevue à travers le Moyen Age. C'était du toc, mais un toc loyal : celui de la période 1900. La bêtise y devient allègre et le moindre trait d'esprit y donne naissance à quelque chose de merveilleux...

Absorbé par ces réflexions, je ne m'étais pas aperçu que Paule était sortie de scène. Je me demandais comment elle

allait faire sa rentrée, quand la salle poussa un soupir d'amusement en la voyant se précipiter vers la rampe dans un étrange costume d'automobiliste 1900 ou de demoiselle de l'Armée du Salut. Elle s'était déguisée pour échapper à ses deux amants. Ce qu'elle dit alors en confidence au public fit éclater quelques rires. Elle semblait encore plus sûre d'elle. Le rideau tomba sur des bravos. C'étaient les gens du balcon qui applaudissaient en tendant leurs bras au-dessus des fauteuils d'orchestre. Le lustre se ralluma. Quelques critiques tapotaient des mains, et s'excusaient de le faire en clignant des yeux vers leurs voisins.

— Pas si mal! disaient quelques-uns.

— Mince, mince, fit une voix.

— Ça console des grandes machines...

C'était de la pièce qu'ils parlaient, mais ils restèrent tous pour le second acte.

— Elle ne veut pas qu'on aille la voir maintenant, avait dit le petit frère. Sa grosse partie est au deux. On ira après.

Aucun de nous n'abandonna donc son fauteuil. Presque tous les spectateurs étaient, du reste, cloués à leur place, mais la salle était détendue. Les matrones du balcon semblaient attendre la suite. Elles bavardaient entre elles en se faisant des sourires. Elles s'amusaient de la jeune mariée qui traînait ses deux amants après elle. Que leur importait la construction de la pièce? Elle était ce qu'elle était et ces femmes à forte poitrine ne devaient pas avoir l'habitude de refaire le monde, ni de transformer la vie. Leurs voisins en blousons de sport ou en vestons de confection ne se mettaient pas non plus en peine de critiquer cette intrigue. Il s'amusaient. Un des hommes que j'avais pris pour le cycliste d'un grand journal penchait une face hilare vers nos visages levés. Je le dévisageais avec gratitude quand, tout d'un coup, j'aperçus Robert derrière lui, au troisième rang du balcon. Je ne l'avais pas revu depuis plusieurs mois. Il me sembla qu'il était pâle et comme creusé. Mais c'était peut-être un effet de la lumière. Il se détourna en

sentant mon regard sur lui et passa sa main sur ses yeux. Quel remords ou quelle tendresse tenace l'avaient fait venir ici, ce soir, pour les débuts de sa sœur? Aucun de nous ne l'avait revu depuis son histoire. Il semblait épouvanté d'avoir été découvert. Mais le cycliste hilare se rejeta en arrière et le lustre s'éteignit. Il y eut un court silence avant les trois coups et je dus faire un effort pour ne plus penser à Robert.

Quand le rideau se leva, Paule n'était pas en scène. Il y eut d'abord une sorte de ballet entre son mari et ses deux amants. Ils glissèrent l'un après l'autre dans les coulisses et Paule dégringola sur le plateau. Elle avait sauté par une fenêtre en faisant la mongolfière avec ses jupes Il y eut un brouhaha au balcon. J'entendis le cycliste hilare qui riait. Son rire était caverneux et semblait sortir du fin fond de sa poitrine, entre sa rate et son estomac. Des voix firent « chut ». Paule était en train de dire un long monologue. Elle ressemblait à la Paule des gags sur le seizième arrondissement, à la Paule qui mimait la philosophe contemporaine.

— C'est bougrement bien! dit le petit frère dans mon oreille.

Sur une fausse sortie, le balcon fit crépiter des bravos.

— Ses premiers bravos! fit le petit frère en grinçant des dents comme les enfants qui ont des vers.

— Bordel de sort! lança le Barbu qui se mit à applaudir. La bande se déchaîna. On aurait dit que Paule avait organisé une claque. Mais les bravos s'arrêtèrent brusquement, comme s'ils étaient tombés dans un trou. Paule enchaîna, avec un petit tremblement au fond de la gorge.

Quand le lustre se ralluma, ce fut la ruée vers les coulisses, mais il nous fallut marquer le pas, à la queue leu leu, dans un corridor étroit, coupé de portes de fer. Je n'avais jamais vu de locaux aussi minables. Les recoins sentaient la poussière et l'urine sous le tremblotement de petites ampoules jaunes, pleines de chiures de mouches. Il fallait monter par des escaliers de fer pour arriver jusqu'aux loges. Celle de Paule était un

étroit boyau, une cellule de moine, peinturlurée à la chaux, avec des fleurs au pochoir qui faisaient comme une cimaise, sur laquelle on avait piqué des photographies avec des épingles. D'un côté, il y avait une table de fer comme on en voit dans les jardins des guinguettes, avec une cuvette pleine de coton et un broc désémaillé, étoilé de plaques noires. Une table de bois, sur laquelle reposait une grande glace, servait de coiffeuse. On aurait cru l'antichambre d'un mauvais lieu.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit? demandait Paule, adossée au mur, la fièvre dans l'œil, les lèvres gonflées. Qu'est-ce qu'ils ont dit?

— Tu ne les as pas entendus applaudir?

— Ce ne sont pas les critiques qui ont applaudi... Vous ne savez pas ce qu'ils disent?

Je n'avais pas pensé à lui apporter des fleurs, mais il y avait cinq ou six bouquets sur l'appui de la fenêtre. Ils faisaient comme un jardin au bout de l'étroit boyau où nous nous poussions des épaules. A travers les vitres sales, les lumières de Paris scintillaient au-dessus des fleurs. Pressé par ceux qui venaient derrière moi, je fis deux ou trois pas dans la loge et je ne vis plus la cuvette et les cotons bruns de fard, ni le broc désémaillé, ni la table d'écolier et sa glace de midinette mais, seulement, Paule debout sur ce fond de tulipes et de roses.

— On a vu que je tremblais? me demanda-t-elle tout à coup.

— Que vous trembliez?

— Mes genoux tapaient l'un contre l'autre, sous ma robe... Heureusement que c'était une robe de 1900...

J'allais lui dire : « C'est très bien. Vous pouvez être contente... » Mais je fus pris dans un remous et je vis passer devant moi un énorme personnage qui portait une serviette éponge sur les épaules comme font les boxeurs quand ils montent sur le ring. Je reconnus un des acteurs de la pièce, le beau-père de Paule, le père jovial du mari trompé. Il se précipita vers sa belle-fille d'un soir, l'embrassa sur les deux joues et dit d'une voix solennelle qui freinait un imperceptible essoufflement :

— Ecoute bien... Je ne me suis jamais trompé... J'ai vu débuter la petite Aubert, quand elle était encore rouquine et crevait la faim... J'ai vu débuter aussi Grace Compan, Lucienne Dutour, Clare Stephens, Arlette Mignon... et, chaque fois, je suis allé boire un demi à leur fortune future... sans jamais me tromper... Rappelle-toi ce que je viens te dire...

Un silence respectueux s'était fait dans l'étroite loge. De toute la troupe, cet acteur était le seul à porter un nom connu. Ce vieux Delsuc usait le bout de sa vie en traînant derrière lui ses anciennes gloires. Il était un témoin de ce que le théâtre avait été, pendant cinquante ans. Il avait joué avec tous les acteurs célèbres qui le tutoyaient encore et n'avaient pas honte de lui. Colosse à figure d'empereur ou de père de famille, il laissa se calmer son souffle d'asthmatique pour se faire une belle voix, la belle voix qu'il avait eue au beau temps de sa carrière :

— Ecoute bien, reprit-il, ce soir, tout seul, j'irai boire deux demis à ce que tu seras dans cinq ans d'ici... A part ça, tu as bougrement besoin d'apprendre le métier...

Il embrassa Paule encore une fois, avec une onction d'évêque, serra sa serviette éponge autour de son cou et se retourna comme il l'aurait fait sur un plateau vide, sans avoir l'air de nous voir. Le Barbu ouvrit un passage devant lui à grands coups d'épaules.

— Deux demis! lança le vieux comédien avant de passer la porte.

— Bordel de sort! disait le Barbu, c'est la gloire.

Mais des sonneries électriques venaient de se déclencher dans les corridors. Nous dégringolâmes la rampe de fer en spirale sans dire au revoir à Paule. En retraversant la salle, je vis que Robert n'avait pas bougé de sa place. Il se faisait tout petit derrière le dos du cycliste. Celui-ci discutait avec ses voisines, plus hilare que jamais. Les matrones du quartier semblaient avoir rempli jusqu'au bord leurs tiroirs-caisses. Elles dodelinaient en guirlande et laissaient tomber des sourires dans l'orchestre. Elles avaient toutes l'air d'avoir deux amants.

Aux fauteuils d'orchestre, le public était plus calme. Mes amis parlaient à voix basse. Quelques critiques s'étaient éclipsés. On remarquait leurs places vides, dans les premiers rangs... Mais le lustre s'éteignit encore et le dernier acte commença..

Ce fut une catastrophe! La pièce gaie tournait à l'essai philosophique. Le jeune auteur avait voulu faire quelque chose de grand. L'action foirait au milieu de longues tirades. Le beau-père de Paule expliquait en vain l'univers et les secrets de la vie à ces boutiquières qui auraient voulu rire. Le rideau tomba sur quelques bravos clairsemés qu'on aurait pu prendre pour des regrets. Les critiques se levaient en mettant leurs pardessus. Ils avaient cet air sournois des docteurs qui ont condamné un malade et qui, l'ayant cru guéri, le voient mourir sans étonnement.

— C'est déjà beau d'avoir fait deux actes, disait l'un d'eux.

— Deux actes trop minces et un trop épais, ça ne fait pas une pièce...

— Sans Delsuc, ils étaient sifflés... Le vieux lion peut encore dorer une mauvaise pilule... Mais la voix fout le camp. Il piccole trop... Un de ces quatre matins...

— Dites donc, la petite n'était pas mal...

Je bousculais mes voisins pour tâcher d'entendre ce que les critiques disaient de Paule. Mais je vis seulement une main qui battait l'air :

— Pas mal, pas mal! enchaînait une voix d'enrhumé. Pas mal si l'on veut... Mais il faudra voir si elle fait encore quelque chose...

En quelques minutes, la brume et la pluie eurent englouti tous les spectateurs qui sortaient en relevant le col de leurs manteaux. Reine s'en alla avec son petit jeune homme et le vieux Klucher. Il me sembla voir passer Robert avec Luce et le Barbu, mais je crus m'être trompé. Il avait dû s'en aller depuis longtemps. Le Barbu avait dû partir avec ses amis, pour ne pas faire bande à part. Il n'y avait plus que quelques retardataires qui

stationnaient devant l'entrée des artistes. Je me trouvais seul, avec Lucien et le cinéaste, pour attendre Paule.

— Maître! disait-elle quand elle apparut dans l'encadrement de la porte basse, en se retournant vers un homme âgé qui marchait derrière elle. Maître, que vont dire les critiques?

Cet homme était Gaston Portal. Nous eûmes vite fait connaissance. « Maître », reprenait Paule en regardant le vieux comédien à travers la brume et la nuit.

Nous descendions sur un rang, en nous tenant par le bras, dans la rue déserte, vers les boulevards. L'eau ruisselait sur l'asphalte des trottoirs et faisait danser les lumières.

— Les critiques? dit Gaston Portal, ils vont esquinter la pièce et c'est tout ce qu'elle mérite. Ils tireront leur chapeau à Delsuc et ne parleront pas de toi... A ce point de vue, si tu as ton nom dans trois journaux, c'est presque un triomphe... Mais tu as fait quelque chose... Quelque chose que tu ne retrouveras, peut-être, que dans des années, si tu fais la grande carrière... Pendant le deux, d'une salle de clochards, d'une salle de rien du tout, tu as fait un vrai public, un public de cinq-centième... et ça, mon petit, ça vaut mieux que d'être encensée par les critiques... Viens me voir demain matin... Je te passerai la semaine... Car tu es traqueuse et, de temps en temps, tu manges tes mots... Bon sang, quelle pluie... Tu vaux bien qu'on perde une soirée, mais pas qu'on attrape un rhume... Je rentre chez moi. Bonsoir... »

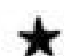
Nous nous étions arrêtés près de la vitrine d'un petit café, sous le cône lumineux, strié par la pluie, d'un lampadaire électrique. Je pouvais enfin voir le visage de Gaston Portal. C'était un visage obstiné, coupé de rides, qui faisait penser à certains visages de prêtres.

Comme je lui serrais la main, Gaston Portal se retourna vers une ombre qui glissait sur le trottoir et s'engouffra brusquement dans le petit café sans faire attention à nous.

— Tiens, dit-il, c'est Delsuc qui va boire à ses succès

d'autrefois... Il t'a bougrement bien servi, ce soir, ma petite. Tu n'as pas vu qu'il t'a tirée deux fois en avant du plateau, en tournant le dos au public, pour que tu enchaînes en faisant face? Tu verras, quand on te fera remonter jusqu'au fond, sans pouvoir regarder la salle... ou qu'on te coupera tes répliques...

Quand Gaston Portal nous eut quittés, il nous sembla que nous étions seuls dans un Paris vide comme après une catastrophe, une grande bataille perdue. Je sentis qu'il fallait que je raccompagne Paule et Lucien jusqu'à leur porte. La petite débutante allait retrouver la solitude. Tous ses amis étaient dispersés et, dans la grande ville endormie, il n'y avait plus que son père, qui, trop fatigué pour sortir, devait l'attendre, impuissant et peut-être désespéré.



La pièce du jeune auteur ne doubla pas la vingtième. Pendant près de huit jours, Paule dut jouer devant une salle presque vide. La mirifique participation ne dépassa pas quelques centaines de francs. Delsuc soutint la pièce jusqu'au bout devant les ouvreuses et les pompiers de service. Mais le jeune auteur ne s'en brouilla pas moins avec lui, comme avec tous ses interprètes. La critique avait été féroce, avec indulgence. Elle avait salué Delsuc, « vieux comédien chevronné mené au massacre par un jeune prétentieux » avaient dit ceux qui étaient restés jusqu'au dernier acte, « par un inconsistant fantaisiste » avaient dit les autres. Deux journaux seulement avaient imprimé le nom de Paule. Un troisième avait noté, sans citer son nom, « une jeune débutante qu'il faudra revoir, peut-être, un tempérament, à coup sûr... » C'était peu pour courir des engagements en prenant appui sur l'accueil de la critique. Paule repartait donc à zéro, plus secrète que jamais, résolue à ne rien dire de ses espoirs pour pouvoir cacher ses échecs.

Un soir, pourtant, elle vint à l'atelier avec un visage

si défait que nous l'obligeâmes à nous faire des confidences. Elle venait d'être reçue par le Directeur d'un grand théâtre, mais son désarroi allait au delà des désillusions professionnelles. Elle avait été insultée et les doigts de l'insulteur avaient laissé leur marque sur son âme, comme un soufflet aurait pu le faire sur sa joue.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait? demandait le petit frère, comme si toute offense avait dû d'abord être physique.

— Fait? rien! répondit-elle avec un sursaut. Mais il m'a dit...

Nous imaginions facilement l'entrevue. Deux heures d'attente, malgré une lettre de rendez-vous, au milieu de dactylographes indifférentes qui passaient et repassaient devant la petite comédienne à mine de pensionnaire. Un coup de sonnette, au moment où la quémandeuse allait se décider à partir, un long couloir, une porte capitonnée de cuir blanc, un grand bureau à doubles fenêtres tendues de velours, une lampe de table braquée sur la visiteuse, comme le feu d'une rampe et, derrière l'ombre, une voix pressée :

— Vous avez raté votre entrée... Asseyez-vous... On s'assied sur les deux fesses... Alors vous voulez faire du théâtre, vous aussi? Numéro matricule, dans les quatorze mille cinq cent trente-six. Il y en a donc quatorze mille cinq cent trente-cinq avant vous. Si je vous ai reçue, c'est à cause de Portal. Vous n'imaginez pas que je peux recevoir quatorze mille personnes? Et vous n'avez pas même fait le Conservatoire? L'auriez-vous fait, ça serait la même chose...

Elle était restée un long moment sans même entrevoir le visage de ce monarque. Elle ne comprenait pas pourquoi cet homme parlait ainsi. Puisqu'il était si pressé, pourquoi perdait-il ainsi son temps à jouer les souverains? Une fille de vingt ans ne peut pas savoir qu'il y a des hommes de soixante ans, arrivés, nantis, installés dans des fauteuils et derrière de grands bureaux, qui se vengent de la vie chaque fois qu'un être sans défense tombe entre leurs mains. J'écoutais Paule et j'essayais de me souvenir de l'histoire du personnage qui venait

de la recevoir. A ce que je savais, ce n'était qu'un prête-nom qu'humiliait chaque jour un bailleur de fonds déshonoré qui ne pouvait pas diriger lui-même son théâtre. Des cascades d'ignominies avaient coulé sur cette maison. Le vrai patron s'était roulé dans la fange, au temps des envahisseurs. Condamné en quarante-cinq, il avait pris pour paravent un des collaborateurs obscurs qui, par miracle, n'avait pas collaboré. Parce qu'il n'était pas couvert de boue, cet Edmond Revard avait pris des allures de héros. Il s'était efforcé de faire croire qu'il était aussi un grand directeur, un grand chien d'arrêt de la dramaturgie contemporaine, un pisteur de chefs-d'œuvre et un découvreur de talents. La presse avait accrédité cette légende et Edmond Revard avait essayé de prendre le dessus du fer avec son ancien patron, devenu son commanditaire clandestin. Mais celui-ci lui avait fait lâcher le fleuret en quelques semaines. Edmond Revard était redevenu un domestique que le personnel appelait encore « Monsieur le Directeur » et qui se consolait de sa bassesse en terrifiant ceux qu'il pouvait encore terrifier. Rien de plus dur que ces hommes qui règnent et qui ne gouvernent pas. Chaque fois qu'ils le peuvent, ils font sentir que leur main pourrait être d'acier. Tout être bafoué porte en lui un offenseur et celui qui supporte une offense se console dans l'insulte.

Ce Revard se vengeait donc de sa condition comme il pouvait. Son plaisir était de fouler au pied les vocations. Alors qu'il ne pouvait pas engager une figurante sans en référer à qui de droit, il ne parlait jamais à de jeunes comédiennes sans essayer de les humilier et de mettre en question le fait qu'elles voulaient se consacrer au théâtre. Alors qu'il avait dû supplier, pendant des mois, son bailleur de fonds pour faire engager une fille qui l'avait crocheté un soir, comme un voyou crochète une vieille serrure, il ne pouvait éprouver de plus grande joie qu'en niant les raisons de vivre d'un solliciteur terrifié. Il ne disait pas « Je n'ai rien pour vous... », mais « Pourquoi voulez-vous faire du théâtre? » Quand un

malheureux débutant s'adressait à lui, il lui fallait piétiner tous ses espoirs. Mais il avait été encore plus ignoble avec Paule. Cette petite fille crispée qui lui avait avoué qu'elle était bachelière et qui était à peine fardée, n'était-elle pas plus vulnérable que les filles qui s'essayaient à l'insolence et qui faisaient voir leurs genoux?

— Pourquoi voulez-vous faire du théâtre? lui avait-il dit. Au music-hall, on n'a pas besoin d'avoir du talent. Il suffit d'être belle fille... Mais les belles filles, ça se fabrique... Une paire de jambes et le reste s'arrange... Les hommes ne voient que les cuisses...

Depuis deux ans que j'étais la proie de cette jeunesse, je n'avais pas encore compris que ce qui m'attachait à elle n'était pas autre chose que la renaissance des vocations dans le cœur des jeunes gens et des jeunes filles, au milieu de ce monde pollué par la servitude et le désespoir. Au moment où Paule me racontait cette entrevue, je ne l'avais même pas encore clairement senti. Je n'avais pas trouvé la formule, le mot du secret. Je sentais qu'il y avait quelque chose de merveilleux qui était en train de se passer, mais je n'aurais pas su dire ce que c'était. On est toujours en retard sur l'événement, dans la vie on a toujours un trou noir, à côté de soi : on ne sait jemais quel nom donner à ce qui se passe. Mais l'infâme prête-nom déguisé en Directeur, le faux résistant qui n'était qu'un faux homme de théâtre, le porteur de pardessus et le signataire de chèques sur un compte qui n'était pas le sien, avait compris tout de suite. Il avait vu la chair noble qu'il était possible de blesser. Il avait donc craché sur la vocation, à son habitude; « On n'a pas besoin d'avoir du talent... » Mais il n'avait pas refusé tout espoir à cette petite fille. Elle aurait été capable de supporter la menace de la misère. Il lui avait donc offert de gagner sa vie. Femme nue? pourquoi pas? S'il lui avait dit : « Vous avez peut-être des dons pour le Music-Hall » Paule n'aurait pas été blessée. Mais il lui avait refusé le talent... Avait-il eu besoin d'en avoir pour être ce qu'il était? Pourquoi les autres en auraient-ils eu? Il

savait que la pire offense qu'un être infâme peut faire à un être jeune, c'est de lui refuser le droit à la vocation.

Ce petit incident m'éclaira donc sur moi-même. Il me fit enfin comprendre que ce qui me liait à cette jeunesse, c'était de sentir que se réveillaient en elle les plus nobles vocations que les hommes peuvent avoir. J'aimais mes jeunes amis parce qu'ils voulaient être peintres ou médecins, comédiens ou philosophes, dans un monde ébranlé par quatre ans de désespoir et par les incertitudes de l'avenir. Peut-être, sans m'en douter, avais-je désespéré de la jeunesse au temps où la famine et le marché noir faisaient d'elle une humanité défigurée. Mais je n'étais pas au bout de mes découvertes!

A peine avait-elle raconté l'histoire d'Edmond Revard que Paule semblait libérée. Elle riait avec nous à l'idée de finir sa carrière comme femme nue.

— C'est un gag comme la philosophie contemporaine, criait le Barbu. Fais-nous la femme nue sans talent, inspectée par Edmond Revard.

Il n'avait pas achevé sa phrase que Paule prenait du champ. Elle ne fit pas un geste pour nous suggérer qu'elle se dépouillait de ses vêtements. Du bout des doigts, elle se contenta de lever un peu sa robe, jusque sur la rondeur des genoux. Puis elle avança vers nous, comme une Eve primitive, empêtrée de son corps, le regard absurde et absent, si sûre de son talent qu'elle fut, pendant deux ou trois minutes, l'incarnation lamentable de l'absence de talent.

— Au petit poil! criait Franck. Tu es l'incarnation métaphysique du dépouillement.

— La femme nue sans talent! Création de la créatrice de la philosophe contemporaine, présentée pour la première fois par Edmond Revard, héros de la Résistance, psalmodiait le Barbu.

— Ça va loin! disait Franck. Je suis sûr qu'elle ne comprend même pas ce qu'elle fait! La femme sans talent, c'est l'humanité sans espoir... Parce que les femmes ont du talent comme nous avons des idées générales...

— Non, mais! cria Paule en se précipitant à nouveau

dans le fond de l'atelier. Tu ne sais pas qu'on a changé ça, depuis cinq ans. Tu n'as jamais vu la philosophe contemporaine?

Et, pour la centième fois, peut-être, elle fit son grand numéro, la tignasse ébouriffée, le ventre en avant, l'avant-bras simiesque et la main de chercheuse de poux gratouillant les plis de sa robe.

— Ah, bien, merde, dit-elle, on n'a pas d'idées générales?

Mais moi, pris par le fou rire, comme tous les autres, j'avais cru la voir pendant deux ou trois secondes dans une nudité pleine de talent et d'intelligence et je pensais qu'un Edmond Revard n'aurait pas pu regarder sans grincer des dents.

Il n'y a que la première confidence qui coûte. A partir de ce jour-là, Paule nous a raconté tous ses déboires. La plupart du temps, c'était l'occasion de plaisanteries sans fin. Paule n'en était plus à se scandaliser des petits scandales de son métier. Il y avait même une phrase toute faite que le groupe reprenait en chœur, quand il était question de quelque metteur en scène trop entreprenant :

— ...et naturellement, ses yeux se portèrent vers le canapé tout proche... mais nous l'avons envoyé aux fraises...

— Heureusement, disait Paule, qu'il y a les pédérastes...

— Les pédérastes? tonnait le Barbu, « tu prends la défense de cette vermine? »

— Parfaitement... C'est ce qu'on fait de plus délicat... ils sont presque tous cultivés, ils ont des manières, ce sont des amis charmants, ils n'embêtent pas les filles...

— Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre! gémissait l'hercule de Montauban, et vous en avez beaucoup dans la corporation!

— Des multitudes... Quand on joue avec eux, on les reconnaît rien qu'à l'œil... C'est d'un reposant... On se dit : encore un qui va me parler de vieux meubles, de parfums, d'étoffes, de colifichets... L'idéal, pour des filles

comme moi, c'est de partir en tournée, à l'étranger, pour plusieurs semaines, avec une troupe où tous les garçons en seraient... Merveilleux!

— Mais l'odeur? disait le Barbu.

— Quelle odeur?

— L'odeur des garçons qui puent la fille, ça ne te dégoûte pas?

— Moins que celle des directeurs qui se croient irrésistibles... et pourtant, je te jure qu'on est blindée au bout de quelques semaines de métier...Même avant d'avoir subi l'épreuve des répétitions... Tu viendras me voir, tout à l'heure... Je t'expliquerai... Il faut en avoir, des champs de fraises...

— Toi, disait le Barbu en changeant brusquement le registre de sa voix, tu as dû en voir de toutes les couleurs.

— Bah! disait Paule, d'un air dégagé, ça vous apprend à avoir de la présence d'esprit...

Mais son expérience ne l'empêchait pas encore d'être horrifiée par certaines grossièretés qui sortaient du cadre normal des grossièretés de ce petit monde dans lequel il lui fallait vivre. Un des derniers jours de décembre, elle nous rejoignit, plus décomposée que le soir de sa visite à Edmond Revard. Elle revenait de la Radio où des camarades avaient pu lui faire faire un cachet dans une émission que supervisait un metteur en ondes qui donnait dans le génie.

Ce metteur en ondes génial se ruait dans les studios, la chemise ouverte, la cravate déviée, la braguette à demi déboutonnée, les pantalons traînant sur ses chausses. Il ne lui fallait qu'une ou deux minutes pour semer le désordre autour des micros et pour faire perdre leur voix aux acteurs qui avaient besoin de la radio pour vivre. Les comédiens arrivés ne prenaient même pas la peine de l'écouter. Il se gardait bien, du reste, de leur donner le moindre conseil ou la moindre indication.

Il était donc entré dans l'auditorium où se trouvait Paule au moment où celle-ci répétait une de ses répliques. Il avait sûrement compris que c'était une nouvelle venue. Il l'avait écoutée en fouraillant des deux mains, tout le

long de sa ceinture, jusqu'aux plis de son entrejambe, et s'était précipité devant elle, en criant d'une voix cisaillée par les alcools :

— Mais non, mais non, tu n'y es pas, la gosse... Ça n'est pas ça... Je vais te faire comprendre... Quand on te fout la main au panier, tu t'ouvres... Eh bien, c'est ça... Tu n'as qu'à t'ouvrir, nom de Dieu...

Il était sorti du studio en bourrasque, sûr de l'effet qu'il venait de produire. Mais Paule n'avait pas compris. La bande de l'atelier avait beau parler vert, elle n'utilisait pas le dialecte de ce metteur en ondes et Paule s'était demandé de quel panier il était question. Elle n'avait saisi, sur le coup, que l'ignominie de la voix, du ton et de l'attitude.

A peine le metteur en ondes avait-il refermé la porte, qu'un des techniciens en blouse blanche, enfermé dans sa cage de verre, avait appuyé sur le bouton qui lui permettait de parler dans le studio et avait dit d'une voix tranquille :

— La voix est bonne... Vous pouvez y aller comme ça... Mademoiselle...

Cette intervention avait rassuré la petite fille. Elle avait remarqué que le technicien l'avait appelée « Mademoiselle », en appuyant sur le mot. Elle avait enregistré, sans se souvenir de ce que le metteur en ondes venait de lui dire. Mais à peine avait-elle été dans la rue qu'elle avait eu peur de comprendre. Etait-ce la chaleur? L'émotion? Le dégoût? Elle avait eu un vertige et s'était précipitée dans un café. Elle était allée vomir dans les toilettes, avait avalé un cognac, l'avait revomi et s'était réfugiée à l'atelier pour y trouver réconfort et pour demander à ses amis ce que signifiait cette phrase qui l'avait fait vomir sans qu'elle ait eu besoin de la comprendre.

— T'occupes pas, disait le Barbu.

— Mais je le connais, ton metteur en ondes! s'exclama tout à coup le cinéaste. C'est un grand, bien balancé, avec des cheveux frisés comme un nègre? Oui, je vois... Je ne me souviens plus de son nom, mais je suis sûr que

c'est lui... C'est ce qu'on fait de mieux comme ordure. Il s'est fait naturaliser en 39 et il est entré à la Radio... Émissions vers l'étranger... Propagande Nationale, dans sa langue comme de juste... Au temps des Fritz, toujours à la Radio. Il jouait les caïds à la francisque... Propagande antinationale, en français, comme de juste... A la Libération, il a joué les libérateurs, mais pas du côté du casse-pipe... Une perfection, je vous dis. Plaque la Propagande et se met à faire dans l'art comme dans un pot de chambre...

— Mais qu'est-ce qu'il a voulu dire, avec son panier? redemandait Paule.

— T'occupe pas, reprenait le Barbu, c'est pas du français, c'est de l'argot de Bessarabie... Ce qui me dégoûte le plus, chez un type comme ça, c'est qu'il vous rendrait xénophobe... xénophobe comme on dit qu'un cabot est hydrophobe, à pousser des cris, à piquer des crises de fureur... Retenez-moi, je vais mordre... Il n'y a donc pas de Ministres, dans ce pays, ni de directeurs, ni de contremaîtres... Personne pour enlever les asticots, pour nettoyer un peu le fromage... Tu ne dois pas être la première à entendre le discours de ce dégueulasse. Je suis sûr que c'est un disque qu'il répète... On ne lui dira jamais rien. On pourrait changer vingt fois de régime, être occupés par les Esquimaux ou les Patagons, il serait toujours dans le coup, aux premières places...

— Avec tout ça, tu ne m'as toujours pas expliqué...

— On ne t'expliquera rien... Quand je dis merde, c'est propre. Mais il y a des gens qui s'arrangent pour faire du pus en parlant du paradis, du printemps ou des roses... C'est à ça qu'on reconnaît les ignobles...

— Bon, ça va... J'ai bien ma petite idée, mais je ne veux pas y croire... En tout cas, le petit technicien a été rudement chic. Si tu avais entendu comment il m'a dit : Mademoiselle... Ça fait incongruité, mais dans l'autre sens... Ça ne m'a pas empêchée de vomir, mais c'est quelque chose tout de même... C'est malheureux que ça ne soit plus à la mode, d'avoir des manières...

LETTRES A LÉON BELLÉ

III. “ *Au seuil de l'Apocalypse* ” (1909-1917)*

XLIII

40, rue du Chevalier-de-la-Barre.
11 octobre 1909.

Mon cher Bellé,

Ma femme se plaint de n'avoir plus de cartes de visite. Alors elle pense qu'il serait injuste de priver l'ami Bellé d'une commande aussi importante.

Prière d'ajouter l'adresse en petites italiques.

Pour étoffer la commande, vous me feriez à moi-même une cinquantaine de cartes, *en supprimant l'adresse*. Mondain comme vous me connaissez, j'en aurais bien pour trois ans.

Le « Sang du Pauvre » paraît chez Juven à la fin du mois. Livre un peu bouleversant, facile à lancer. Puisque vous avez un journal, vous pourriez demander à Juven la *prière d'insérer*. On croit à un succès.

Qu'en pensez-vous, Bellé? L. B. devenant *une affaire!*

Votre

LÉON BLOY

* Voir le *Mercure* du 1er juin et du 1er juillet.

XLIV

40, rue de ce polisson de Chevalier,
29 octobre 1909.

Mon cher Léon Bellé,

Merci pour le faire-part. Croyez que je m'associe largement à votre affliction.

Consolez-vous cependant. Il nous reste encore, en assez grand nombre, des bourgeoises de cette importance et de cette succulence, et je me plais à espérer pour vous que Meaux-la-Gaillarde n'en est pas complètement dépourvue.

Je vous dois des excuses basses pour la muflerie congénitale qui m'a fait négliger de répondre au gracieux envoi du « mois dernier » reçu exactement le 14 octobre.

Faut-il vous le confesser? Je craignais de lever le lièvre d'une facture.

Une question maintenant.

Ne venez-vous jamais à Paris? Et si vous y venez, pourquoi ne vous vois-je pas? Je vous assure que notre nouveau gîte est intéressant et que vous y seriez honnêtement hospitalisé. On vous invite formellement, ma femme et moi, à déjeuner, n'importe quel jour. Il suffirait de nous avertir la veille.

Nous causerions de mon nouvel éditeur Juven dont je suis un peu plus que mécontent. Jamais on ne me traita aussi chiennement.

J'attends, chaque jour, l'avis de la mise en vente du « Sang du Pauvre », en me rongeant d'impatience et de rage.

Saluez de ma part Mme Bellé.

Votre

LÉON BLOY

XLV

40, rue du Chevalier merdeux,
3 novembre 1909.

Mon cher Léon Bellé,

Vous dites que je ne suis pas un client sérieux. Injure suprême!

Eh bien, je vous prends au mot. Je suis curieux de voir l'accueil que vous ferez à une proposition que votre dernière lettre m'a suggérée.

Vous savez peut-être qu'il y a deux éditions du « Désespéré ». L'une, celle de Stock, *carottée* par ce charmant éditeur et désavouée par moi, défectueuse d'ailleurs, remaniée et tripotée.

Il y a quinze ou seize *années*, j'aurais pu réclamer utilement. Mais l'idée d'un procès me fit horreur et j'étais sans argent pour la procédure. Cette édition est heureusement presque épuisée.

L'autre, la bonne, est celle de Soirat devenue rarissime. Je suis de ces auteurs qu'on ne réédite pas. Le « Désespéré » a beau être célèbre et continuellement *demandé*, aucun éditeur ne se présente.

Or je possède quatorze exemplaires Soirat — un vrai trésor — ayant malheureusement besoin de l'imprimeur. Lors du brochage, il y a vingt-deux ans, deux feuilles (trente-six pages) ont été mises en double, remplaçant deux autres qui ont disparu. J'ai souvent pensé à faire exécuter cette *réparation*. C'est-à-dire à faire composer et tirer à quatorze exemplaires ces deux feuillets sur le même papier, en caractères et mise en pages identiques. Je fournirais naturellement le modèle. Après quoi on rebrocherait en ayant soin de conserver les couvertures. Je n'ai jamais pu réaliser ce projet, vous devinez pourquoi.

Voulez-vous ou pouvez-vous entreprendre cela? Si oui, venez déjeuner et prendre le paquet. Je serai absent

demain jeudi, mais tous les autres jours sont bons, surtout si vous m'avisez la veille.

Je continue à me ronger en attendant Juven.

Votre

LÉON BLOY

XLVI

Vendredi 5 novembre 1909.

Mon cher ami,

D'avance j'étais sûr de votre bonne volonté. Donc, sans m'attarder à des remerciements qui n'ajouteraient rien à votre bonheur, je vais vous envoyer l'échantillon demandé, c'est-à-dire un de mes quatorze exemplaires défectueux. Vous verrez que le caractère dit « de labeur », je crois, est fort banal, le papier aussi.

Vous verrez aussi que les feuilles 5 et 6 sont en double et que les feuillets 11 et 12 manquent.

J'ai un exemplaire intact et complet qui vous servira de modèle.

Si le ressemelage est possible, vous mettrez le comble à ma joie en venant chercher vous-même le colis, à l'heure du déjeuner, un jour désigné la veille.

Votre

LÉON BLOY

XLVII

40, rue de la Barre.
19 janvier 1910.

Mon cher Léon Bellé,

Les vœux d'un écrivain malheureux peuvent-ils être profitables à un imprimeur?

Si oui, je vous offre les miens très-amoureusement.

Votre

LÉON BLOY

XLVIII

40, rue du Chevalier-de-la-Barre.
11 février 1910.

Mon cher Léon Bellé,

Ai-je rêvé que plusieurs exemplaires Soirat du « Désespéré » avaient été recueillis à l'état d'épaves, dans une des boucles de la Seine, par des bateliers insatiables de littérature et qu'ils avaient eu le crève-cœur de les constater *défectueux?*

La Marne aurait donc submergé la ville de Meaux et dévasté votre imprimerie!

Désespéré moi-même, je suis tenté d'abattre l'orme déjà grand sous lequel j'ai coutume d'attendre, hélas!

Dites-moi ce que je dois faire et si je suis la proie d'un cauchemar, dissipez-le.

Votre

LÉON BLOY

XLIX

Montmartre, 40, rue de la Barre.
23 mai 1910.

Mon cher Léon Bellé,

Je ne sais plus rien de vous. Je vous ai confié, il y a bien longtemps, les exemplaires défectueux du *Désespéré* que vous vous disiez heureux de restaurer et d'avoir cette occasion de me rendre un service qui m'eût été, je vous assure, fort agréable. En réponse à un rappel de

cette promesse, au mois de février, vous m'écrivîtes que je pouvais compter sur son accomplissement au printemps. Aujourd'hui nous allons rapidement vers l'été et je ne vois rien venir.

Je crois comprendre que vous avez entrepris une chose trop difficile et que vous êtes embarrassé pour vous dédire.

Eh bien, mon ami, c'est très simple. Renvoyez-moi, par colis postal recommandé, ces pauvres volumes qui sont réellement précieux, devenant d'une rareté extrême et dont la perte m'affligerait beaucoup. Je m'arrangerai comme je pourrai avec un imprimeur de Paris, et nous serons débarrassés l'un et l'autre d'un souci qui finirait par devenir très-pénible.

Très-affectueusement.

LÉON BLOY

L

40, rue du Chevalier-de-la-Barre.
25 mai 1910.

Mon cher ami,

Je n'ai pas douté de votre bonne volonté, mais seulement de vos moyens et je me suis reproché souvent de vous avoir infligé un travail si embêtant. Vous l'avez accompli et je vous en aime davantage.

Votre ravaudage est tout à fait satisfaisant. On ne pouvait pas mieux faire et je suis tout à fait ravi.

Inutile de m'envoyer de nouvelles épreuves. Il y a quelques fautes ennuyeuses, mais je compte sur votre amitié pour les faire disparaître, mes corrections étant d'ailleurs aussi nettes que puisse le désirer le plus méticuleux typo.

Reste la question du papier et du brochage. Je m'en rapporte à vous. Rappelez-vous seulement que les couvertures doivent être conservées, précisément parce

qu'elles sont défraîchies. Le dos, devant disparaître à la reliure, sera sacrifié, remplacé par un collage quelconque. Expliquez bien cela au brocheur.

Vous me parlez de ma candidature!! Ce point vous sera éclairci quand vous aurez lu « l'Apothéose de l'Idiotie » que je vais vous envoyer.

A ce propos, vous ne me parlez pas de la *Flamme* et de mon « Histoire du Cochon qui voulait mourir de vieillesse » que vous devez avoir reçue. J'avais pensé à vous en l'écrivant. Cette *Flamme* où j'écris est une misérable revue qui va crever sans avoir jamais pu vivre. Il n'y a pas lieu de s'en occuper. Mais je voudrais que vous eussiez lu mon « Cochon ».

Enfin, mon cher soldat, je suis content de vous. Pourquoi ne venez-vous jamais à Montmartre? et si cela est trop difficile, pourquoi ne me donnez-vous pas un rendez-vous dans Paris? On causerait une heure et cela me plairait beaucoup.

Votre

LÉON BLOY

LI

Montmartre, 10 juin 1910.

Mon cher ami,

Vous m'avez écrit que vous m'apporteriez, un jour, les *Désespéré* et qu'à cette occasion nous ferions un peu la noce.

Inutile de dire que j'attends avec impatience l'effet de cette promesse. Mais, en supposant qu'elle puisse être immédiatement réalisée, je dois vous informer de ceci :

Lundi matin 13, je pars pour Grenoble où j'ai affaire et je serai absent toute la semaine.

Je vous écrirai à mon retour et nous tâcherons de fixer un rendez-vous, si vous êtes toujours dans les mêmes dispositions favorables.

Vous avez, sans doute appris par les journaux que ces pauvres MM. de Rothschild viennent d'hériter de quelques millions. Je pense que vous n'aurez pas oublié de les féliciter.

Votre

LÉON BLOY

LII

Montmartre, 20 juin 1910.

Mon ami Léon Bellé,

J'arrive de Grenoble pour repartir, hélas! La santé des miennes l'exige. Une personne, fort heureusement, nous hospitalise aux environs de St-Valéry où nous allons passer trois semaines.

Nous ne pourrons donc réaliser notre rencontre et la noce qui s'ensuivra que vers la fin de juillet. Vous aurez ainsi plus de temps pour achever la toilette de mes pauvres *Désespérés*.

Bonne poignée de main, en hâte.

LÉON BLOY

Je vous écrirai à mon retour, sinon avant. Mais sachez que toute lettre ou autre papier adressé ici me suivra.

LIII

Paris-Montmartre,
40, rue du Chevalier-de-la-Barre.
1er août 1910.

Mon cher Léon Bellé,

Me voici de retour. J'attends avec impatience une occasion de vous revoir chargé du *colis* que vous m'avez fait espérer.

Je renouvelle donc mon invitation à déjeuner pour tel jour qu'il vous plairait, en m'avertissant la veille.

A moins qu'il ne vous soit plus expédient de me recevoir chez vous, auquel cas je me flatte que vous m'offririez autre chose que de l'encre d'imprimerie.

Mais alors il faudrait m'écrire. Les dimanches et les vendredis exceptés, je suis disponible (ce mois d'août seulement).

Votre

LÉON BLOY

Saluez pour moi Mme Bellé, très respectueusement.

Ai-je besoin de dire que je tiendrais à emporter le colis.

LIV

40, rue de la Barre.
Dimanche 7 août 1910.

Mon cher Léon Bellé,

Je serai à Meaux, demain matin lundi, entre 10 h et 11.

N'ayant pas d'horaire sous la main, je ne sais pas l'heure exacte. Mais je veux croire que je vous trouverai et qu'il me sera donné de revoir enfin Mme Bellé.

Vous m'excuserez de ne pas mettre ici le plus petit mot pour rire. Je me sens un peu idiot ce matin.

Votre

LÉON BLOY

LV

8 avril 1911.

Mon cher Léon Bellé,

Vous devez me juger un très mauvais client. Il est certain que mes commandes sont infiniment rares et que je ne fais quasi rien pour la prospérité de votre maison.

Voici pourtant quelque chose. Voulez-vous ou pouvez-vous me fabriquer deux cents cartes ainsi libellées :

CHANGEMENT D'ADRESSE

M. et Mme LÉON BLOY ont l'honneur de vous informer qu'à partir du 15 mai 1911, ils seront domiciliés à Bourg-la-Reine, 3, place Condorcet.

On est prié de ne pas encourager les visiteurs inutiles.

Ces cartes devront être de la dimension d'une enveloppe de lettre, si possible *en caractères Grasset* et — naturellement — d'une élégance typographique insurpassable.

Je voudrais pouvoir glisser ce document dans un certain nombre d'exemplaires de mon nouveau livre sur le point de paraître : « Le Vieux de la Montagne », suite désobligeante de « L'Invendable » et Ve tome de ma série autobiographique. Vous y figurez honorablement.

Répondez, je vous en prie, dites-moi si je peux compter sur vous et surtout n'oubliez pas de donner à Mme Bellé l'assurance de ma parfaite et respectueuse affection.

Votre
LÉON BLOY

40, rue du Chevalier merdeux
(jusqu'aux premiers jours de mai).

Je compte sur vous pour corriger soigneusement l'épreuve qu'il est inutile de m'envoyer.

LVI

Lundi de Pâques, 1911 (17 avril).

Mon cher Léon Bellé,

J'ai reçu hier votre œuf de Pâques, c'est-à-dire les cartes dont je suis très satisfait. Vous êtes un officier intelligent autant que brave et je suis content de vous. En récompense de vos bons services je vous élève au

grade de chef d'escadron et je vous mettrai en première ligne à la plus prochaine charge.

Prière d'embrasser pour moi Mme Bellé.

Votre
LÉON BLOY

LVII

Bourg-la-Reine, 18 juin 1911.

Mon cher Léon Bellé,

Vous êtes, comme toujours, un ami parfait et j'approuve complètement votre addition à ma prière d'insérer. Tâchez de faire passer cette réclame dans tous les journaux briards.

J'ai reçu votre lettre du 16 mai, un peu avant mon déménagement et elle m'a été une consolation dans ce grand ennui. Bourg-la-Reine est habitable, mais j'ai besoin de m'y habituer. Ce n'est plus la paix de Montmartre où nous étions seuls locataires d'une grande maison presque rurale que vous n'avez pas connue. Je ne suis plus chez moi. Je suis chez un propriétaire, et ce n'est pas drôle.

Si vous voulez me voir dans ce nouveau gîte, il faut vous hâter. Dès les premiers jours de juillet nous irons passer 2 ou 3 mois en Périgord où d'excellents amis nous donnent l'hospitalité. Avant de partir je vous enverrai cette nouvelle adresse — de villégiature.

Au revoir donc, ici, je veux l'espérer. Je n'ai que le temps de vous serrer la main affectueusement et respectueusement, ô Directeur-propriétaire!

Votre
LÉON BLOY

18 juin 1911 : 96e annivers. de Waterloo.

LVIII

CHANGEMENT D'ADRESSE
du 4 juillet à la fin de septembre :
Léon Bloy, chez M. Vignes, à Taillepetit
par Razac-sur-l'Isle, Dordogne.

Vendredi 30 juin 1911.

Mon cher Léon Bellé (presque Léon Bloy),

J'ai pour principe — étant un de ces cyniques légués par l'antiquité — que les amis sont faits comme les tambours pour qu'on s'en serve en tapant dessus.

Or voici que nous partons mardi matin, de très-bonne heure. Nous avons tout juste l'argent du voyage. Alors je fais appel à tous ceux que j'honore de ma confiance dans l'espoir de former une somme petite ou grande pour subsister là-bas. Il s'agirait de la contribution d'un louis par tête.

Cette villégiature paraît nécessaire au rétablissement complet de la santé de ma fille aînée.

Mes amitiés, je vous prie, à Mme Bellé.

Votre

LÉON BLOY

Avez-vous pu faire usage de mes *prière d'insérer?*

LIX

Taillepetit,
26 juillet 1911.

Mon cher Léon Bellé,

Vous devez me trouver un peu mufle de n'avoir pas répondu à l' « œuvre d'art » que vous m'envoyâtes le 2 de ce mois. Arrangez-vous pour me pardonner. Peu capable de subir sans déchet une mobilisation quel-

conque, surtout aussitôt après un déménagement, j'ai eu deux semaines d'ahurissement.

Puis un soleil infernal qui me cuit juste à point pour être mangé par les mouches et les moustiques.

Ah! la délicieuse villégiature!

Le pays pourtant est très-beau, mais le moyen d'en jouir dans cette nappe de feu!

J'ai beaucoup espéré de ce séjour pour ma Véronique, mais jusqu'à présent je n'en vois pas beaucoup d'effet. Tristement.

LÉON BLOY

Bonjour très affectueux à Mme Bellé.

LX

Bourg-la-Reine,

Mon cher Léon Bellé,

Le vieux mendiant vous serre très-affectueusement la main en vous demandant la permission d'embrasser Mme Bellé et vous souhaite à l'un et à l'autre une sorte d'immortalité, quelque chose comme un million d'années de bonheur sur cette planète délicieuse.

J'imagine que vous devez être furieusement embarrassé pour le choix d'un cadeau de nouvel an à votre client le plus précieux.

Je viens à votre secours.

Que penseriez-vous de deux petits paquets de cartes de visite : 1° pour Mme Léon Bloy, 2° pour votre serviteur? Ci-joint un modèle.

On ne se voit plus du tout au delà ni en deçà de Cochons et c'est très fâcheux. N'y a-t-il pas un expédient? Il y a toujours une assiette pour vous à Bourg-la-R. Ne l'oubliez pas. Itinéraire : Métro de la gare de l'Est à Denfert-Rochereau, sans passer par Cambronne. A Den-

fert, gare de Sceaux pour B.-la-R. en dix minutes. Là vous apprendriez que je suis sur le point de devenir un homme très dangereux.

Votre

LÉON BLOY

LXI

Bourg-la-Reine,
15 janvier 1912.

Mon cher Léon Bellé,

Je vous écris, ce matin, pour stimuler mon courage avant de payer mon terme, épreuve redoutable, vous le savez.

Oui, j'ai reçu vos étrennes en bon état, malgré les petites boîtes scandaleusement usagées qui laissaient fuir leur contenu. Cependant il n'y a pas eu de catastrophe. Je vous envoie donc le remerciement de ma femme et le mien, en renouvelant tous deux, l'expression très-humble de notre désir de recevoir à notre table indigne l'Aigle de Cochons, un prochain jour.

Les Bourgeois de ce pays, loin de songer à me brûler vif, m'ignorent parfaitement et j'encourage volontiers cette ignorance qui m'est douce et profitable.

Offrez, je vous prie, ma vieille carcasse à Mme Bellé.

Votre

LÉON BLOY

LXII

13 juillet 1914.

Mon cher Léon Bellé,

Dans l'intention charitable de vous épargner une course, une *seconde* course inutile à Bourg-la-Reine, je vous informe de notre présence actuelle à *Mévoisins par*

Saint-Pial (Eure-et-Loir), ligne de Chartres, à 2 heures de Paris.

C'est là, jusqu'en octobre, qu'il faudrait m'adresser les ordures que vous jugeriez intéressantes et profitables pour le pamphlétaire. J'ignore ici tous les journaux à peu près.

C'est là aussi et surtout qu'il faudrait venir voir un jour votre vieil ami solitaire que vous combleriez de joie.

LÉON BLOY

En cas de visite, avertir la veille.

LXIII

Bourg-la-Reine,
4 janvier 1915.

Mon cher Léon Bellé,

Enfin j'ai de vos nouvelles. Je ne savais pas si vous étiez encore vivant et en entier, et j'ai reçu votre carte avec joie.

Assurément je vous embrasse de bon cœur, en vous disant que je vous aime beaucoup.

J'ignore ce qu'on vous fait faire à Nantes, mais je présume que ce n'est pas très drôle.

Ici on est passablement malheureux. Après des errances douloureuses avec ma femme et mes filles, j'ai pu rentrer à Bourg-la-Reine, pour y subsister à la grâce de Dieu, comme des réfugiés. Plus d'éditeurs, plus d'imprimeurs, plus de crédit. Auparavant nous n'étions que pauvres, aujourd'hui nous vivons d'aumônes. C'est dur à soixante-huit ans, après tout ce que j'ai fait! Pour endormir mes peines je travaille comme si la vie normale n'était pas interrompue et je prépare un nouveau livre, sans savoir quand ni comment, je pourrai le publier.

Cette année sera-t-elle plus terrible encore que 1914? On peut le craindre.

Que Dieu vous protège et vous bénisse mon cher ami.

Votre
LÉON BLOY

[*Sur une carte « changement d'adresse » jointe.*]

Quand vous me ferez le plaisir de m'écrire encore, n'oubliez pas de m'accuser réception de cette carte.

LXIV

Bourg-la-Reine,
11 janvier 1915.

Mon cher facteur,

J'ai reçu avec émotion ce que vous avez prélevé, pour votre vieil ami, sur vos maigres appointements. C'est une chose, mon cher Léon Bellé, que je n'oublierai pas.

Depuis cinq mois que la colossale entreprise de brigandage a commencé, il m'a fallu écrire pas mal de lettres à des amis malheureux et dispersés. C'est tellement la même chose, toujours, qu'on en arrive à ne plus savoir quoi dire. Souvent même on est étranglé par le chagrin. Souvent aussi je me surprends à envier les pauvres bougres qui combattent dans la boue glacée avec quarante ans de moins que moi, et qui, du moins ont ou peuvent avoir la consolation d'étriper quelques pourceaux.

Je n'ose vous dire, dans une lettre que d'autres que vous liront peut-être, tout ce que je pense. Je n'ai pas, d'ailleurs, la mission ni la volonté de vous attrister. Dieu sait ce que nous verrons cette année! Il est certain que l'empire allemand est en fort mauvaise posture et que la partie est perdue pour lui. Mais on ne détruit pas 60 millions d'hommes. Il faut s'attendre à une prolongation de cette guerre infernale. Il faut s'attendre aussi — et cela est plus effrayant que tout le reste — aux complications abominables dont nous menace la réouverture de la Chambre. Vous y avez pensé sans doute et

vous savez très bien ce que je veux dire. Ah! comme il se fait désirer l'Homme providentiel qui nous délivrerait des bavards!... et des putains politiques!

Avez-vous remarqué comme les passions s'exaspèrent et comme tout va au paroxysme? On croirait que le Démon va devenir le Maître du monde. Les atrocités infinies publiées officiellement, et qui sont sans doute fort au-dessous de la réalité, auront l'effet certain de donner aux haines les plus légitimes l'intensité la plus inouïe. Que de choses n'ont pas été dites! Voici pour vous *amuser* une petite histoire. Un de mes amis reçoit la lettre d'un prisonnier en Allemagne. Cette lettre, *dictée* naturellement, déclare, bien entendu, les délices de la captivité. On est aux petits soins pour les prisonniers, l'humanité allemande est au-dessus de tout éloge, etc. Cependant le captif envoie à mon ami, « pour sa collection », un timbre rare. Le destinataire étonné décolle ce timbre avec précaution et lit au-dessous ces mots écrits en cachette : *J'ai tenté de m'évader et on m'a coupé les deux pieds.*

! ! ! ! !

Lorsque les Russes qu'on attend par force et dont la lenteur est si énervante, maîtres enfin du tournant de Cracovie, marcheront sur Berlin, il faudra bien que la vermine s'en aille d'ici, non sans avoir parachevé la destruction de la Belgique et de nos départements du Nord.

Essayez d'imaginer alors la ruée de deux millions d'hommes fous de représailles sur l'Allemagne enragée de désespoir! C'est une vision d'apocalypse. Voilà ce que nous promet 1915, et je ne vois pas le moyen d'imaginer autre chose.

Tel est l'état de mon âme en écrivant un nouveau livre, « Jeanne d'Arc », lequel sera saturé et sursaturé de ces pensées. Les rares amis que je peux voir encore me disent que je n'ai jamais rien fait d'aussi important.

Ils ont peut-être raison. Mais quand et comment ce livre pourra-t-il être publié?

Au revoir, quand Dieu voudra, mon cher ami. Quelque différent de moi que vous puissiez être, il ne vous déplaira pas de savoir que le Mendiant ingrat prie pour vous.

LÉON BLOY

Si vous m'écrivez encore je vous prie de m'accuser réception de cette lettre.

LXV

Bourg-la-Reine, 3, place Condorcet,
23 février 1915.

Mon ami Léon Bellé,

Naturellement j'ignore si cette lettre vous parviendra. J'aurais dû répondre plus tôt à votre lettre du 15 janvier. Peut-être vous a-t-on déjà envoyé à la mitraille. Vous m'écriviez que votre situation dans la coulisse vous exposait au dédain des héroïques bourgeois qui trouvent scandaleux qu'on ne se fasse pas étriper à leur place. Que dirais-je donc de moi-même et de quel mépris ne devrais-je pas être accablé? Il est vrai que j'ai soixante-huit ans passés, que je n'ai plus de jambes et qu'au surplus, j'ai combattu en 70. Tout de même je vous assure, mon ami, que, si j'étais seul, il m'eût été difficile de ne pas partir, tellement la canaille boche me remplit d'indignation et d'horreur. C'est une espèce d'angoisse, de constriction du cœur dont je souffre depuis le commencement, de lire chaque jour les détails affreux de ce brigandage.

Le nouveau pape, qui me paraît être un politicien étrange, a prescrit des prières « pour la paix », recommandation que les évêques et les curés sont forcés d'interpréter, tant elle paraît monstrueuse. La paix, en effet, suppose la guerre. Or, il n'y a pas de guerre, mais

une entreprise colossale d'assassinats, de cambriolage et de destruction. Il ne peut pas être question de paix avec des brigands et des animaux féroces, encore moins avec la vermine. Moi, je prie pour leur extermination, avec le chagrin profond de ne pouvoir y prendre part.

Ne pouvant m'utiliser pour aucun massacre, j'ai fait cet hiver un nouveau livre, aujourd'hui complètement fini, où j'ai essayé de contenter ma rage et d'endormir mon tourment. Titre : *Jeanne d'Arc et l'Allemagne.* Vous devinez ce que cela peut être. Une vision historique très-précise qui m'a coûté beaucoup de travail, mais traversée à chaque instant, par le sentiment atroce des abominations actuelles facilement évoquées par les abominations moindres du xve siècle. Ce livre a été écrit réellement au bruit du canon et l'oreille bourdonnante de la clameur immence des immolés.

Reste à trouver un éditeur, chose peu facile. Je crois, pourtant qu'un tel livre, avec un tel titre, pourrait être considéré comme une *affaire*. D'ailleurs, comme tout est changé, ne pourrait-on pas espérer le succès pour un auteur invendable en temps ordinaire?

Je voudrais, mon cher Léon Bellé, trouver pour vous des paroles réconfortantes. Moi-même j'en aurais besoin, quoique ma situation matérielle — je tiens à vous rassurer sur ce point — n'ait rien d'affligeant. Il m'est venu du secours et je n'ai pas à souffrir de cette manière. C'est assez de l'autre. Mes amis sont dispersés. Quelques-uns sont exposés chaque jour à la mort et je ne peux leur donner que ce que je vous donne à vous-même, quelques pauvres lignes affectueuses et des prières accompagnées de larmes.

Tout le monde souffre, excepté les pourceaux qui s'engraissent en mangeant les pauvres. Et on ne voit pas la fin de ces choses, à moins que, comme moi, on n'ait le pressentiment d'un avenir de plus en plus noir qui serait le commencement d'autre chose.

A la grâce de Dieu! Quand vous serez dans la peine, dites-vous que vous avez en moi un ami qui ne vous oublie pas et qui espère vous revoir. Cette pensée

augmentera peut-être votre patience, cette longue patience demandée si étrangement, pour la première fois, à tous les Français. Je vous embrasse.

LÉON BLOY

Quand vous pourrez m'écrire, dites-moi si vous avez reçu cette lettre.

LXVI

Bourg-la-Reine,
23 octobre 1915.

Mon cher Léon Bellé, je vous remercie d'abord de m'avoir écrit. Depuis le 11 mai, je ne savais plus rien de vous et, comme vous êtes de ceux que j'aime, c'était un souci pour moi.

Je suis forcé pourtant de faire appel à mon courage pour vous répondre, étant à peine convalescent d'une maladie sérieuse. Je suis revenu de la campagne, il y a trois semaines, à l'état de guenille et, depuis deux jours seulement, j'ai pu faire quelques menus pas hors de la maison.

On a dit, avec raison peut-être, que j'avais trop travaillé dans mon séjour en Eure-et-Loir. Je suis revenu avec un volume de 400 pages entièrement écrites en ces trois mois. Ce volume intitulé *Au Seuil de l'Apocalypse* était mon unique ressource pour mettre hors de moi, en une manière, les pensées et les sentiments qui me dévoraient le cœur, étant de ceux qui ne peuvent absolument pas prendre leur parti de ce qui se passe depuis plus d'un an. Le titre seul doit vous faire pressentir ce que peut être un pareil livre pour lequel je ne trouverai pas facilement un éditeur.

Ah! mon pauvre Bellé, nous sommes bien faits pour nous entendre! Humainement, je ne vois RIEN à espérer. Si je garde un peu d'équilibre, c'est qu'en ma qualité de chrétien, j'espère au-dessus de l'humanité, attendant

je ne sais quel événement d'ordre surnaturel, seul capable de tout sauver. Mais je suis seul à penser ainsi.

L'aveuglement est universel et l'imbécillité de tout le monde ne peut être égalée que par l'épouvantable canaillerie d'une multitude infâme qui ne voit dans cette guerre sans nom que l'occasion de s'enrichir.

Songez à nos gouvernants, à nos députés... Considérez que nous en sommes à compter sur l'amitié fraternelle de l'Angleterre, de la Russie, de l'Italie!... En ce moment le décor change. Tout pour l'Orient. L'infernal cabotin Guillaume, saigné de 3 ou 4 millions de ses boches et qui commence à faire dans sa Kulture, va chercher en Asie de nouveaux soldats. L'horreur pourrait devenir infinie.

Il n'y a, strictement, pour reposer l'esprit et le cœur, que les pauvres gens du front qui donnent leur vie simplement, qui se font tuer ou mutiler pour l'amour de la pauvre France. Si on regarde ailleurs, tout paraît abominable.

Je ne sais ce qu'il faut souhaiter pour vous, mon cher ami. Chacun a sa destinée qu'il ignore et les souhaits sont tellement inutiles! Vous croyez qu'*après la guerre!!?* il sera profitable d'avoir étripé des boches, d'avoir été un héros notoire et que les non-combattants seront arrosés d'ordures. Je crois, au contraire que le triomphe sera pour ceux qui n'auront accompli que des turpitudes et que les pauvres héros seront voués à l'ignominie. N'est-ce pas le train ordinaire des choses.

Savez-vous ce que je remarque le plus? C'est que depuis le commencement, on n'a pas encore vu paraître un Homme. Je dis *Un*, un seul, le Prédestiné. C'est pourtant une loi divine, cela. C'est ce qu'on a toujours vu dans l'Histoire. Moi, je l'attends cet inconnu, ce guenilleux, ce va-nu-pieds nécessaire qui est peut-être tout près de nous, à qui nous avons peut-être serré la main et qui saura se faire obéir de tous, aussitôt qu'il apparaîtra. Je l'attends chaque jour et chaque nuit, dans ma veille ou dans mon sommeil; et c'est ma consolation unique de compter sur sa venue.

Au *revoir*, quand même et toujours, mon cher Bellé. Vous savez que vous avez en moi un ami.

LÉON BLOY

LXVII

Bourg-la-Reine 7, rue André-Theuriet,
31 août 1916.

Mon très cher ami,

J'ai été vraiment heureux, hier soir, de recevoir enfin une lettre de vous. Je viens de perdre trois de mes plus chers amis tués, comme tant d'autres, à Verdun, et votre silence me faisait peur, voyant que la mort semble avoir une prédilection pour les meilleurs.

Vous êtes donc aviateur maintenant, et même aviateur *comptable*, ce qui me paraît fantastique. Etonnant destin, vous ne pourrez plus tomber que du ciel, désormais. Cela vous interdit le désespoir dont vous me parlez incidemment. Ce mot est sévèrement interdit chez l'auteur du « Désespéré », l'homme le plus espérant qu'il y ait au monde.

Et pourtant cette guerre me dévore. J'ai été malade pendant ces derniers mois, malade à force de chagrin et d'horreur, assez pour donner de graves inquiétudes. Maintenant je suis un convalescent. J'ai pu même commencer un nouveau livre, puisque je ne suis plus bon qu'à cela, à soixante-dix ans.

Celui que je vous envoie et que vous recevrez, je l'espère, en même temps que cette lettre, vous attendait ici depuis plus de deux mois. N'ayant pas votre adresse, je ne pouvais vous l'envoyer. Les quelques mots écrits au faux titre, vous diront que je n'étais pas sans angoisse à votre sujet.

Vous me demandez comment je peux vivre. C'est très simple, rien n'est changé. Je vis d'aumônes comme toujours. Mais je n'ai pas à tendre la main. Quelques amis

que le Kaiser n'a pas encore eu le temps d'assassiner, pensent à moi et me donnent le nécessaire. Lorsqu'ils sont en retard et que tout est sur le point de manquer, on prie dans notre maison et le secours arrive, souvent même d'une manière qui pourrait être crue miraculeuse. Des inconnus *anonymes* se disant mes admirateurs m'envoient des sommes fortes ou faibles, selon l'urgence. Il y a des années que cela dure, ce que je vous prie de remarquer.

Je ne vous dis rien de la guerre. Lisez le livre que je vous envoie. Le titre seul vous fixera suffisamment, si vous pouviez avoir une incertitude.

Vous rencontrerez des blancs exigés par la censure. Je n'ose pas les remplir, craignant de vous nuire, si votre exemplaire tombait sous les yeux de quelque chef malveillant.

Je ne sais que vous dire de plus, mon cher Bellé. Il est trop facile de recommander la patience et le courage aux combattants quand on est soi-même à l'abri de tout danger. Cependant une parole vraiment chrétienne peut quelquefois les réconforter en les consolant; et j'espère que vous serez un peu secouru par l'assurance que je vous donne de ma profonde amitié.

Le vieux pauvre vous embrasse de tout son cœur.

LÉON BLOY

Prière, quand vous pourrez m'écrire, de me faire savoir si vous avez reçu le volume.

LXVIII

Bourg-la-Reine,
13 octobre 1916.

Mon cher Léon Bellé,

Je vous remercie de m'avoir écrit. Avez-vous compris que vous êtes parmi les rares dont je reçois toujours les lettres avec plaisir? C'est pourtant bien vrai. Quand

je suis trop triste et qu'aucune lettre *chargée* ne m'arrive, je me dis : « Si, du moins j'avais quelques lignes de Léon Bellé! »

Vous n'avez pas le cœur à la plaisanterie, me dites-vous. Moi non plus, je vous assure. Je ne sais pas comment sont faits les gens qui ne souffrent pas de cette guerre qui me démolit depuis deux ans. J'en meurs d'indignation et de chagrin. « Au seuil de l'Apocalypse » a dû vous renseigner sur mon état d'âme. L'état physique est à l'avenant. Je suis incapable de faire usage de mes jambes pendant plus d'un quart d'heure et c'est ainsi que j'attends ma prochaine mobilisation, à soixante-dix ans passés. Mais je ne vaudrais rien pour l'aviation ni pour la tranchée.

Vous pensez si le spectacle de nos gouvernants et de nos députés a de quoi me ravigoter! Tout ce qui se passe à l'arrière me paraît épouvantable, et je suis bien loin de croire à la fin prochaine de l'expiation.

Je n'avais pas, comme vous, à perdre deux frères. Mais j'ai perdu déjà quatre amis qui m'étaient extrêmement chers et je m'attends, chaque jour, aux pires nouvelles. Ah! certes, je l'attends aussi, l'Homme qui doit venir, Celui que Dieu seul connaît. Je l'attends depuis plus de quarante ans, vous verrez cela dans mon nouveau livre.

Car j'ai fait un nouveau livre, malgré mon état misérable de valétudinaire. Ah! il m'a fallu un grand effort, mais surtout l'impulsion irrésistible de mon âme saturée d'horreur et de douleur! L'intensité de cette œuvre est telle qu'on croit autour de moi que je n'ai jamais rien fait d'aussi important. Le titre est d'une extrême simplicité : « Méditations d'un solitaire en 1916. » Je corrige en ce moment les premières épreuves, mais je ne sais quand cela paraîtra. Il y a bien des causes de retard, sans compter la censure qui peut mutiler horriblement mon ouvrage, car il contient des choses qu'on *ne doit pas* dire. Cependant il en sera de la censure comme de toutes les bêtes malfaisantes. Elle ne fera d'autre mal que celui qu'il lui sera donné de faire. A la grâce de Dieu!

Si j'étais assez réprouvé pour être un riche, je me serais bien moqué de la censure. J'aurais fait imprimer le livre à mes frais et je l'aurais *donné* par centaines d'exemplaires, sans firme d'éditeur, sans le mettre en vente nulle part, en me foutant absolument des conséquences, très assuré de devenir ainsi le bienfaiteur de beaucoup d'âmes en détresse.

L'expédient étant impraticable, je me suis résigné. Chrétien de foi et de pratique, je peux accepter toutes les avanies et je suis armé d'avance contre toutes les déceptions. Je ne sais où vous en êtes, mon cher ami, mais je voudrais de tout mon cœur que vous en fussiez là, car il n'y a pas d'autre force réelle, et Dieu sait qu'il pourrait nous être demandé de souffrir encore terriblement. Je vous embrasse.

LÉON BLOY

Vous êtes inscrit naturellement dans les premiers envois du livre.

LXIX

Bourg-la-Reine,
Mardi de Pâques 1917, (11 avril).

Mon cher ami Léon Bellé,

Ceci est ma première lettre sur grand papier depuis quelques semaines. Etant malade et presque entièrement privé de force, je me bornais, pour mes meilleurs amis, à quelques lignes sur des cartes. Je vais donc un peu moins mal après un hiver horrible qui ne finit pas, hélas! J'aurais besoin de chaleur et je passe mes jours auprès d'un feu misérable. J'aurais besoin surtout d'un peu de joie et ma tristesse est affreuse. Cette guerre atroce me tue et les suites de cette guerre dont nous verrons peut-être la fin, me semblent plus redoutables que tout ce qui aura précédé. Quand on m'interroge comme vous le faites, ma réponse invariable est celle-ci :

« *La grande tribulation n'a pas encore commencé.* » Cette réponse ne doit pas vous surprendre puisque vous avez lu « Au seuil de l'Apocalypse ». Dans trois mois j'aurai soixante et onze ans et il y en a trente-huit exactement que j'attends les événements prodigieux dont il m'a été assuré que je devais être le témoin.

Cela, d'ailleurs, ne peut étonner que les imbéciles dont le nombre, il est vrai, est infini. Il faut payer et notre dette colossale, moindre sans doute que celle des Allemands dont l'extermination est certaine. Ils le sentent, d'ailleurs, et c'est pourquoi ils s'agitent comme des démons. Mais si la France ne peut pas périr, Dieu ayant besoin de cette prostituée, il faut néanmoins qu'elle expie son épouvantable prévarication.

Je l'ai écrit assez souvent, mais avec plus de force que jamais dans un livre écrit l'automne dernier et que mes amis croient supérieur à tout ce que j'ai fait. Malheureusement je n'ai pu dérouler toute ma pensée, d'abord parce qu'il ne me convenait pas de faire le prophète, ensuite parce que la censure aurait blanchi un trop grand nombre de mes pages. J'ai été assez favorisé pour n'encourir qu'un petit nombre de suppressions, si sottement faites, d'ailleurs, que les moins habiles pourront aisément deviner ce qui manque. Ce livre très peu compact est intitulé simplement : « Méditations d'un solitaire en 1916. » Cela suffit. Je commence à être bien connu de ceux qui lisent encore et je compte sur cette publication pour impressionner utilement un assez grand nombre de braves gens. J'attends donc avec impatience depuis trois mois, la mise en vente fâcheusement retardée par des difficultés de transport. Inutile d'ajouter que vous serez parmi les premiers servis.

Voilà, cher ami, tout ce que peut vous apprendre sur lui-même un vieux malade extrêmement triste. Je ne peux pas dire cependant que je suis malheureux. Ma subsistance matérielle est assurée par le dévouement de quelques envoyés de Dieu et je suis entouré par ma femme et mes deux filles des soins les plus tendres, les plus attentifs. Mais comment pourrais-je ne pas voir ce

qui se passe et ne pas prévoir ce qui se prépare? C'est un horrible tourment quelquefois de n'être pas fait comme tout le monde et de pressentir ce que ne pressent personne. Que pensez-vous de ce déchaînement universel de démocratie? Rien qu'en Russie, cent millions de brutes démuselées d'un seul coup, aux applaudissements de tous nos *intellectuels* incapables de discerner le fruit de terreur annoncé par cette fleur de fraternité. 93 par le monde entier, toute la terre à ce diapason! Il faut bien que Dieu s'en aille, puisque personne ne veut plus de lui. Personne à l'exception de quelques solitaires qui auront accepté de souffrir pour sa gloire et dont les douleurs sauveront sans doute ce qui pourra être sauvé.

Je doute, mon cher Bellé, que mes pressentiments ainsi exprimés, puissent vous éclairer et vous consoler. Mais je sais que vous m'écoutez et cela me fait du bien de m'ouvrir à vous. Je vous aime et je voudrais tant que vous fussiez avec moi de *toutes manières!*

Sur ce dernier mot qui vous montre tout à fait mon cœur, je vous embrasse très affectueusement.

LÉON BLOY

N'avez-vous jamais de congé et ne pourriez-vous profiter d'une permission pour venir me voir?

LXX

5 novembre 1917.

Cher Monsieur,

Je viens vous annoncer la mort de mon pauvre père. L'enterrement aura lieu mardi à 9 heures à Bourg-la-Reine. Recevez, je vous prie, mes meilleures salutations.

M. BLOY

LXXI

Bourg-la-Reine, 7, rue André-Theuriet,
14 novembre 1917.

Cher ami,

De toutes les cartes ou lettres reçues à l'occasion que vous savez, aucune ne m'a autant touchée que la vôtre. Elle était digne de *lui* comme sentiment chrétien, force et espérance. Oui, Bellé, vous avez eu le pouvoir de nous soulager, mes filles et moi, par vos paroles viriles et belles. *Lui* n'est plus sur la terre, mais quelle empreinte il laisse, que le sang coulant à flot n'effacera pas.

Pendant la Messe très-simple en Chant Grégorien qu'on célébrait à son enterrement le 6, j'ai senti couler en moi sa force, et ce sentiment dure. Il a eu une agonie de huit jours, en pleine connaissance, pour expier et mériter. Il a eu tous les secours de l'Eglise pour souffrir. Le dernier jour, samedi 3, il ne souffrait plus, m'a-t-il dit le matin. Il s'est levé jusqu'au dernier matin, il couchait tout habillé, ainsi qu'un soldat. Il souffrait au cœur, et une crise d'urémie s'y étant ajouté, il ne pouvait pas résister. C'était le mal de Pie X. Tous les deux ont été tués par la guerre.

A 6 h. 10, pendant que l'Angelus du soir sonnait, il passait, tout simplement comme un enfant qui s'est endormi. Rien de laid, de discordant. Et quelle beauté et clarté sur cette figure après la mort, quand la figure de souffrance cédait à celle du combat fini. Quelle majesté et quelle paix! Ce fut un ami de Dieu, on ne s'y trompe pas.

Au milieu du vide qu'il laisse ici, nous sentons la douceur et la joie que donne l'assurance qu'il *voit* maintenant des yeux de l'âme celui en qui il a cru sans défaillance. Ses grands yeux magnifiques semblaient

chercher la lumière les derniers jours, et ne cessaient de se lever vers le jour — c'est un souvenir inoubliable. Je compte, cher ami, que vous ne nous oublierez pas — d'ailleurs — vous aurez encore au moins deux livres, dont l'un est encore en manuscrit.

Affectueusement

JEANNE LÉON BLOY

SIGLE D'AVRIL

par CLAUDE VIGÉE

I

L'enfant dort dans la maison de pin verte et blanche
sur son perchoir de feu jusqu'à l'aube agonise
le soleil dans l'horloge de la forêt noire

le train de Boston siffle à travers la banlieue
le troupeau de bouleaux dans son parc de collines
baisse l'oreille sous les grêlons d'étincelles

Bouche entr'ouverte un coude plié sous la nuque
l'enfant qui dort emplit la maison de son souffle
Quelquefois un mur craque aux jointures de plâtre
et le vent de la mer s'engouffre dans les combles

Dehors la terre en fleur sous les grandes étoiles.

II

La terre dans le vent comme un pommier en fleur
rame vers le matin de tous ses avirons
le bruit du temps couvé par les cèdres solaires
dévore de rumeurs la falaise du ciel

Œuf de la solitude à jamais funéraire
tertre d'oubli sur les montagnes de porphyre

les hommes t'ont détruit comme un château de sable
en poursuivant de cris la loutre de l'absence
échappée à leurs bras dans les nuits printanières

Les chatons du boulcau sont plus lents à venir
ils s'enterrent profonds sous leur écorce pâle
et gardent le regret de la neige hivernale
quand monte en eux la sève amère du désir.

STENDHAL

DILETTANTE ET DANDY

par HENRI MARTINEAU

Stendhal en 1810 est à un tournant de son existence. Le 1er août il avait été nommé auditeur au Conseil d'Etat et sa récente élévation le mettait désormais à même d'adopter une attitude qui lui convenait si parfaitement que durant vingt ans nous ne le verrons plus sous une autre apparence.

Il avait reconnu qu'un des dangers de sa sensibilité était de tuer la mémoire. Ce qui le laissait neuf comme un enfant, mais désarmé comme lui. Pour remédier à ce danger, il convenait de ne plus être ému, donc de ne plus être sincère. Ne plus être sincère vis-à-vis d'autrui, bien entendu. Il va donc s'efforcer, suivant son mot, de « déranger l'ordre de ses sensations à l'approche des hommes ». Depuis longtemps, en effet, il s'était rendu compte que « pour réussir dans le monde il faut prendre l'habitude d'une profonde dissimulation ». Haïssant l'hypocrisie, il consent, sans beaucoup de résistance, à devenir hypocrite à son tour puisque cette contrainte est nécessaire à la vie de relation.

En même temps, à côté de son extrême sensibilité, et découlant d'elle pour une grande part, on constate chez lui une susceptibilité toujours sur le qui-vive. Malgré la netteté avec laquelle il nous a toujours entretenu de son caractère, il nous a moins rappelé que ne l'ont fait ses premiers amis jusqu'à quel point il craignait le ridicule. Les déconvenues de vanité furent toujours les

plus cuisantes pour son épiderme. Il pouvait parfois les dissimuler longtemps, elles n'en continuaient pas moins leur ravage en profondeur. En vain Crozet, dès le début de leurs relations, lui avait-il répété sur tous les tons : « Tes idées sur les apparences te perdent », et l'avait-il mis en garde contre sa disposition maladive à être blessé sans raison. Beyle ne put jamais s'en guérir. Nous verrons l'écrivain indemne, ou presque, de toute vanité littéraire. En revanche l'homme de société n'était pas plus que les autres hommes exempt de cent petites vanités quotidiennes : prétention à l'élégance du costume, assurance outrecuidante à trancher dans la conversation, etc., etc. La critique sur ces chapitres lui causait de vives blessures. Le sentiment de sa laideur et de sa pauvreté était, ne l'oublions pas, à l'origine de cette faiblesse. On ne saurait nier que sa crainte d'être bafoué fût pour beaucoup dans la définition du caractère français à laquelle il s'est constamment tenu dans ses écrits.

Le Français, dit-il, est mené au premier chef par la vanité et la peur du ridicule; rien ne lui paraît plus à éviter que d'être surpris admirant. Pour sa part il a redouté plus que tout au monde de montrer un sentiment personnel un peu vif et qui eût pu lui attirer la raillerie. « Quelle duperie de parler de ce qu'on aime », a-t-il écrit, tant il craignait qu'un mot persifleur ne vînt couper son enthousiasme ou gâcher son souvenir. Nul plus que lui n'était susceptible d'enthousiasme et n'avait plus de chaleur d'âme, mais de peur de voir éclore un sourire sur les lèvres de son interlocuteur, il a toujours, par timidité, caché ses sentiments élevés autant qu'une lèpre. Il avait beau goûter et prôner le naturel, il s'était décidé une fois pour toutes à jouer une comédie perpétuelle. D'où sa propension à cultiver le paradoxe, à ne s'exprimer que par boutades, à ne répondre à tous propos que par ce qu'il appelle « un mensonge bien absurde », à affecter le plus complaisant cynisme. Bref à cacher avec un soin si jaloux sa sensibilité profonde qu'on l'a longtemps soupçonné de n'en pas avoir. Il en avait trop au contraire, mais d'une

essence subtile qui ne pouvait s'accorder parfaitement avec celle de ses semblables.

Ainsi, dès ses premiers pas, le jeune Beyle avait-il peu à peu pris le pli, pour n'être ni moqué, ni heurté, d'afficher la désinvolture et le détachement. Aucune attitude, pensait-il, n'était plus propre à dérouter l'adversaire. Sa propre mobilité le rendait difficile à atteindre et il se faisait d'autant plus imperméable qu'il se savait plus désarmé. Tous ses contemporains s'y trompèrent et ne virent en lui qu'un être méphistophélique et qui cherchait à se singulariser. C'était au contraire un homme d'une trempe trop fine, inquiet d'assurer sa défense.

A sa sœur Pauline il exposait son plan : « Le matin, quand j'ai été seul et que ma journée n'a encore été salie par le contact d'aucun homme, je me tourne au sentiment; mais, quand on les voit : « de l'ambition, de l'argent, des succès de vanité à cette canaille-là! » On ne saurait mieux expliquer sa dualité : Beyle, dans la solitude, poursuit un rêve élevé et secret; mais puisqu'il lui faut vivre en société, il réclame tout comme les autres sa part des places et des honneurs. Le sort l'ayant conduit à Paris et à côté d'insensés : « Il n'y a, ce me semble, ajoute-t-il, qu'un parti raisonnable à prendre : y vivre pour l'amour; je ne veux pas dire être toujours Saint-Preux, mais se livrer aux goûts tendres qui visitent souvent une âme sensible, y admirer les chefs-d'œuvre dont ces fous sont en possession, depuis la divine *Sainte-Cécile* jusqu'à Nicomède joué par Talma; regarder tout ce qu'ils disent comme un vain bruit quand ils s'avisent de dogmatiser sur les choses invisibles pour eux, être tout à eux quand ils soupent ensemble sans prétention, parce qu'alors ils sont charmants. »

Bien entendu, nous retrouvons sous sa plume, à cette date, le leitmotiv obligé : « Tout ce qui m'éloigne de la connaissance du cœur de l'homme est sans intérêt pour moi. » Et c'est en fonction de cette connaissance qu'il entend goûter les arts et éprouver les feux d'un grand amour. Il s'agit en réalité de cultiver tout ce qui, pour

une nature telle que la sienne, peut procurer le plus de bonheur possible.

Presque constamment il s'était senti mal à l'aise dans toutes les situations qu'il avait occupées, à la fois parce que sa sensibilité était trop vive, trop craintive, et parce qu'il ne parvenait jamais à oublier sa personne physique. Evidemment il était un peu ragot, mais d'une taille honorable (1 mètre 706 sous la toise militaire); sa corpulence il est vrai était massive, ses épaules trop larges, son cou épais et court. Sa démarche manquait de grâce. Ses traits étaient sans charme, les yeux étaient petits, légèrement bridés, la mâchoire puissante, la bouche serrée, le nez gros et un peu camard. Certes, il avait la peau fine, presque trop fine : une peau de femme; la main était fort belle et la jambe bien faite. Encore fallait-il qu'il pût la mettre en valeur dans un impeccable bas de soie, d'où l'importance toute particulière qu'il accordait à sa mise. Se savait-il vêtu avec goût qu'il se pouvait complaire à son âme *grandiose*. Mal habillé au contraire, il se trouvait un fonds bourgeois. Ne revenons pas sur le souci constant de sa toilette, bien suffisamment connu.

Combien de fois ne l'a-t-il pas répété : « Heureux, j'aurais été charmant, non pas par la figure assurément et par les manières, mais par le cœur, j'eusse pu être charmant pour une âme sensible. » Or, nous arrivons au moment qu'il va être heureux ou du moins s'efforcer de l'être. Il escomptait sous peu un grand amour; son ambition était en partie satisfaite et allait, pensait-il, l'être bientôt tout à fait; de l'argent il en avait et il avait appris le chemin des usuriers. « Mon peu d'assurance, disait-il naguère, vient de l'habitude où je suis de manquer d'argent. Quand j'en manque je suis timide partout. » Maintenant avec quelques napoléons toujours en poche, il arborait un uniforme seyant, et il avait pris un aplomb qui confinait bien parfois à la fatuité toute pure, mais qui avait du coup chassé toute apparence renfrognée et avait mis sur son visage cet air de gaîté qui prévenait partout à sa faveur. Ses traits pouvaient

demeurer ingrats, on ne s'en apercevait plus. Son grand-père, ou son oncle, le lui avait prédit : personne ne lui reprocherait jamais sa laideur, on l'oublierait en faveur de sa *physionomie*. Il montrait à cette époque un tel air de jeunesse et de fierté, ses yeux étaient si pleins de feu sous la crinière de ses cheveux noirs et bouclés, sa bouche railleuse exprimait tant de gourmandise que si les hommes lui reprochaient son arrogance, les femmes en retour lui témoignaient d'ordinaire une curiosité pleine de sympathie.

Avec encore un peu plus de confiance en soi, il eût pu faire, suivant son rêve, des ravages dans les cœurs féminins. Peut-être aussi ne frappa-t-il pas toujours à la bonne porte.

Puisqu'un élégant costume palliait l'ingratitude de ses traits et que le spectre de la pauvreté semblait écarté, il lui semblait avoir échappé en grande partie au ridicule; il ne lui demeurait qu'une terreur panique : l'ennui. Il répétait volontiers que dès qu'on connaît quelqu'un pour ennuyeux il faut se brouiller avec lui. Mérimée a justement insisté sur ce trait de son caractère : un fâcheux le mettait en fuite. Il était encore dragon en Italie que déjà son médecin lui avait affirmé que sa maladie habituelle était l'ennui. Aussi se prescrivait-il dès cette époque beaucoup d'exercice, beaucoup de travail et jamais de solitude. Encore n'est-ce pas tant la solitude en elle-même qu'il redoutait que la solitude qu'il ne pouvait peupler en rêvant ou en inventant quelque conte. Il ne fut aucunement de ces hommes qui, suivant Pascal, ne cherchent un divertissement que pour ne point penser à eux-mêmes. On sait au contraire combien il s'est toujours plu à méditer sur ses propres sentiments. Mais la solitude dont il eut d'autant plus besoin toute sa vie que jamais il n'y était seul, s'y retrouvant abondamment lui-même, la peuplant des fantômes de ses souvenirs et des créatures de ses songes, cette solitude prolongée l'accablait. N'a-t-il point écrit que « les gens qui ont de l'âme deviendraient fous s'ils étaient toujours seuls ». Il était de ces êtres sociables à qui le spectacle

et la conversation de leurs semblables ont toujours été nécessaires. Le choléra même, qui deviendra une de ses frayeurs dans les premières années de son consulat, lui paraîtra alors moins redoutable que le silence pesant de la petite ville où on lui avait prescrit de vivre. Jamais il n'eut rien de commun avec les romantiques nés ennuyés et atteints du mal du siècle.

Si l'ennui auquel il entendait échapper était bien pour lui, suivant la définition de Vigny, *une maladie de la vie*, ce n'était point une maladie congénitale mais une maladie contagieuse D'où son soin jaloux d'éviter les porteurs de germes. La vie est courte, disait-il, et le temps perdu à bâiller ne se retrouve plus. Comme Baudelaire qui fut vraiment sur plus d'un point l'héritier de sa pensée, il aurait volontiers placé l'ennui qui dessèche l'âme au nombre des plus laids, des plus méchants et des plus immondes des monstres qui rampent dans la ménagerie infâme de nos vices. Aussi acceptait-il, recherchait-il même tout ce qui pouvait le divertir, jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique, jusqu'à des amours malheureuses, et ces dernières ne lui ont pas manqué dont il a su nourrir son imagination.

Ainsi s'explique que, semblable aux héros de ses romans, Henri Beyle ait toujours fait passer son plaisir je ne dis pas avant ses devoirs (car devoir et recherche du bonheur se confondent dans le code de vie qu'il s'était fabriqué avec les théories d'Helvétius), mais avant son intérêt. Et si l'ambition semble un moment avoir agité son âme, c'est que son plaisir était alors d'être ambitieux.

On ne saurait dissimuler que Beyle dans les dernières années de l'Empire n'ait éprouvé une véritable faim-valle d'honneurs et de dignités. Les titres, les charges, les dotations qu'il voyait chaque jour un maître tout-puissant distribuer à profusion l'avaient grisé. Il admirait l'élégance, les uniformes chamarrés, les décorations : il savait devoir y gagner cette aisance de manières dont la privation le torturait. Il étala alors sans vergogne un désir effréné de fortune et de distinctions. Il lui fallait tout et tout de suite. Et pourtant il m'est

impossible de reconnaître en lui un ambitieux authentique. L'ambition est une passion et la passion est toujours exclusive. Beyle avait beau souhaiter une préfecture ou une place de maître des Requêtes, une intendance en Italie, un titre de baron, la croix bleue, ces satisfactions n'étaient jamais à ses yeux que des moyens. Comme au temps où il voulait se faire banquier, il s'agissait encore pour lui d'assurer sa vie matérielle et d'être sur un meilleur pied pour observer les mœurs, approcher les femmes, deviner les hommes, écrire et voyager. En un mot il ne cherchait que la meilleure position pour jouir de son âme.

On ne peut dire au surplus que ses vœux aient été très chimériques. Il n'eût sans doute fallu pour les faire aboutir qu'un peu plus de persévérance, une astreinte constante à ses vues d'avenir, une assiduité sans défaillance à sa besogne, et surtout auprès de ses supérieurs un esprit d'intrigue mieux délié. Mais Henri Beyle n'était ni appliqué, ni solliciteur, ni courtisan. Ses poussées d'ambition, ses sursauts de vanité ne le talonnaient que par à-coups. La jouissance immédiate l'a toujours distrait des calculs à échéance. Aussi bien s'est-il constamment laissé porter par le flot. Lui-même a bien reconnu que tout au long de sa carrière il n'avait agi que par *humeur, au hasard*. Son ami Crozet, qui l'avait connu intimement, ne lui pardonnait pas d'avoir ainsi suivi plus constamment son caprice que son intérêt. Après avoir dit qu'il eût effacé s'il l'eût voulu ses compatriotes Barnave, Mounier, Condillac et Mably, Crozet se lamentait que Beyle ne s'y fût jamais *appliqué*. Au reste, la mobilité de physionomie de ce compagnon fantasque, ainsi que sa complexité l'avaient toujours dérouté. Que penser en outre de sa propension à jouer la comédie?

Stendhal en vérité n'était pas un être simple, et l'on comprend qu'un fonctionnaire strict comme son ami lui ait reproché d'avoir constamment pris au petit bonheur ce que le *sort avait placé sur sa route*. Quant à cet amateur d'imprévu, il a toujours eu la sagesse de se féliciter de ce que le destin avait décidé pour lui à son insu. En

dix endroits de ses écrits il a témoigné sa satisfaction de ce que « le sort l'ait conduit par la main ». C'est ce qu'il nommait des *hasards fortunés*. Aussi jamais n'eut-il à rompre avec cette vie de jouisseur raffiné qui seule valait pour lui d'être vécue. Il n'aurait pas fallu pousser beaucoup Crozet pour lui faire dire que Beyle avait gâté ses dons et sa carrière, qu'il avait été un raté, un velléitaire qui se contenta de rêver ce qu'il ne put atteindre. Ce fut en réalité un homme qui aux honneurs et aux fonctions lucratives préféra la liberté de se cultiver, de suivre sa pente et de s'épanouir au gré de son génie propre.

Désormais il va se révéler à nous sous son vrai jour, celui d'un dilettante délicat et résolu. Et il ne faudra qu'un peu d'attention pour découvrir également en lui un véritable dandy. Le dandy n'ayant pas, si l'on en croit Baudelaire, « d'autres occupations que de courir à la piste du bonheur ». Ce dandysme était une des défenses de sa timidité. Il se découvre au premier chef dans son souci d'élégance vestimentaire, dans ses attitudes de fat, dans toute la singularité voulue de sa conduite, dans l'apparence de folie heureuse qui accompagnait tous ses actes, dans son inclination pour les jugements tranchants et les convictions outrancières, dans son apparent amoralisme, dans son dédain de se contredire, dans son assurance de ne s'adresser qu'à des âmes très rares.

En attendant la gloire littéraire, M. de Beyle mettait actuellement tous ses soins à faire figure d'homme à la mode. Soigneux de son habillement au point d'avoir dans sa garde-robe dix-huit gilets et dans sa commode quinze chemises sans jabot et vingt-sept avec jabot, il achetait un cabriolet très au goût du jour tandis que sa calèche se faisait remarquer par une peinture tendre et seyante. Il avait deux domestiques, deux chevaux, et déjeunait fréquemment au café Hardy, récemment ouvert à l'angle du boulevard des Italiens et de la rue Cérutti (aujourd'hui rue Laffitte) et renommé pour ses grillades. C'est là qu'il mangeait de délicieux rognons à la bro-

chette en lisant les feuilletons dramatiques de Geoffroy. Il entendait en outre consacrer 3.400 francs chaque année aux spectacles, aux livres et aux filles. Bref, il dépensait au bas mot 15.000 francs, alors qu'il ne touchait que 2.000 francs comme auditeur, 6.000 francs pour ses appointements d'inspecteur du mobilier, et 900 francs de solde de non-activité en tant qu'adjoint aux commissaires des guerres. Il s'endettait ainsi chaque année d'environ six mille francs sans faire mention des intérêts. L'argent qu'il jetait à pleines mains, il devait, puisque son père le lui refusait, l'emprunter. Ses dettes, pensait-il, il les rembourserait quand il serait préfet ou, plus sûrement, quand il aurait palpé l'héritage de Chérubin.

Cette imprévoyance a de quoi nous surprendre chez un homme qui, au cours de sa destinée, cette période-ci exceptée, marqua une horreur constante des dettes et mesura toujours ses besoins à ses ressources. Il admirait, il est vrai, la prodigalité, mais chez les autres, chez Andréa Corner, par exemple, qui avait mangé cinq millions, ou chez un Lingay qui dépensait en plaisirs faciles plus qu'il ne gagnait. Quant à lui il se montra d'ordinaire un bourgeois scrupuleux et strict sur les questions d'argent. Point ladre cependant. Ses amis au contraire, et parmi eux Sainte-Beuve et Jean-Jacques Ampère, ont certifié sa générosité. Mais s'il n'aimait pas vraiment l'argent, — estimant qu'il faut se procurer par son travail de quoi s'assurer une vie simple et rien au delà, — il ne le gaspillait pas non plus. Ne nous étonnons point cependant qu'en sa jeunesse il se soit départi durant quelques années de cette prudence. C'est un jeune cheval ombrageux qui pour la première fois galope la bride sur le cou.

POÈMES

par SIMONE DE SAINT-EXUPÉRY

LA FEMME ET L'OISEAU

La femme est dans son lit et l'oiseau dans sa cage
Ils sont tous les deux prisonniers
Et l'oiseau se met à chanter
Fraîcheur des éternels feuillages
Des sources jamais épuisées
La femme écoute
Ils se sont tous deux évadés
L'un des barreaux l'autre du doute
De savoir si l'amour engage
Ou si l'amour est sans passé.

NOCTURNE

Une voix a parlé mais où?
Une ombre a passé? Laquelle?
Vols soyeux et bruissements d'ailes
Vont à de lointains rendez-vous

La lune éclabousse de lait
Les pierres noires de l'automne
La lune attentive se plaît
A tresser de pâles couronnes

O feux follets des âmes mortes
Flambeaux de nos rêves manqués
Escortez jusqu'à votre porte
Ce cavalier d'un bal masqué

Ce compagnon de ma gaîté
Que le vent de folie emporte
Et que l'amour n'a su garder

A UNE PERSONNE PALE

Du bouquet de tes vœux au vase d'indolence
Je recueille tombés pétales un ou deux
Désirs fragiles et peureux
Souhaits nourris de seule absence

Larmes signets marquant les pages
Soupirs qu'un nuage a volés
Bijoux, clé d'or en tes mains sages
Peut-on ressusciter images
Que le soleil vient d'effacer

LA QUERELLE DES ÉGYPTOLOGUES

NOUVEAUX DÉBATS

L'article de M. André Rousseaux qui a paru dans le Mercure de France *du 1*[er] *juillet, sous le titre* La Querelle des Egyptologues, *a eu un certain retentissement. Il nous a valu notamment de recevoir une lettre de M. Etienne Drioton, Directeur général du Service des Antiquités de l'Egypte, et une autre que M. Jean Sainte-Fare Garnot, Directeur d'études à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Paris. Nous avons communiqué ces deux textes à M. Alexandre Varille et à M. André Rousseaux, qui nous ont écrit à leur tour.*

Nous publions ces diverses contributions au débat engagé, dans l'ordre où elles nous sont parvenues.

ETIENNE DRIOTON :

« QUERELLE IMAGINAIRE »

Le 15 juillet 1951.

Monsieur le Directeur,

Dans le dernier cahier du *Mercure de France* (juillet 1951, p. 418-439), M. André Rousseaux a utilisé un document émané de moi, en le soumettant de la part de M. Alexandre Varille et de son propre cru à des commentaires qui en dénaturent le caractère et la portée. C'est dans l'article intitulé : *La Querelle des Egyptologues.*

Querelle imaginaire d'ailleurs, car aucune controverse ne divise l'égyptologie sur ce qui fait l'objet de l'essai de M. Rousseaux. Il se trouve simplement qu'un égyptologue de mérite, M. Varille, émet depuis quelques années, et d'une

façon oraculaire dans ses explications, des propositions si peu fondées que ses collègues sont unanimes, je ne dis pas à les rejeter, mais à n'en pas tenir compte et contre quoi ils font le front commun du silence, que M. Rousseaux a bien raison d'interpréter comme le signe d'une totale indifférence de leur part.

Lorsque, l'hiver dernier, M. Rousseaux, qui s'était déjà préoccupé de la question, me demanda un résumé de mon point de vue, ce fut volontiers, et même avec empressement, que je le lui fis parvenir, parce que je voulais lui donner le moyen d'éclaircir lui-même de première main ses idées sur le sujet. Il ne m'a pas alors caché qu'il se proposait d'en agir de même vis-à-vis du tenant des idées soi-disant nouvelles. C'était parfaitement légitime.

Ce qui me le semble moins maintenant, c'est que, au lieu d'attendre les deux réponses demandées et de les confronter sur pied d'égalité, comme je me figurais qu'il le ferait, dans le recueillement de son cabinet de travail, M. Rousseaux commença par communiquer au partenaire qu'il me destinait, M. Varille, l'exposé qu'il avait obtenu de moi. C'était solliciter M. Varille d'adapter son texte en contre-partie du mien, alors qu'un pareil avantage ne m'était pas offert, et lui assurer la certitude, sinon d'avoir, du moins de paraître avoir le dernier mot sur tous les points dans la discussion. C'est le « coup du compère », couru ailleurs, mais pas encore dans les véritables compétitions intellectuelles. Qui en est victime n'a plus qu'à se tirer de la galère.

Toutefois, avant de le faire, je demande à votre courtoisie de me permettre de remettre les choses au point.

A en croire les commentaires de M. Varille, j'aurais eu pour dessein, dans le document cité par M. Rousseaux, de « faire prévaloir » une conception des temples égyptiens qui serait la suivante : ces temples auraient été érigés « arbitrairement » et « dans un but de satisfaction esthétique ou de gloriole personnelle », par des rois qui se sont « complu à usurper l'œuvre de leurs prédécesseurs et à faire disparaître le souvenir du passé » (p. 430-431). Pour démontrer cette thèse invraisemblable, j'aurais groupé quelques textes, empruntés à des traductions vieillies, sans recourir à l'original hiéroglyphique et, bien entendu, en les isolant de leur contexte (p. 432). Ce serait là un exemple de ces « explications strictement philologiques » dont les archéologues sont « fiers » (p. 436). J'espère pour M. Varille qu'il ne croit pas

lui-même à ces enfantillages, mais qu'il les juge seulement de bonne guerre, puisque guerre il ambitionne d'allumer, avec l'aide de M. Rousseaux.

En fait (ceux qui ont lu mon texte sans se laisser influencer par les réflexions qui tendent à le dénaturer s'en sont bien aperçus) j'ai précisé pour M. Rousseaux, et au delà de lui pour le grand public d'Egypte, les raisons principales qui empêchent tous les autres égyptologues de se rallier aux explications de M. Varille sur le temple égyptien : le silence du rituel de fondation et les motifs mis en avant par les rois bâtisseurs eux-mêmes. Il s'agissait d'autant moins pour moi de « faire prévaloir » une doctrine que celle que je défends prévaut, après un siècle de recherches égyptologiques pendant lequel on n'a pas attendu M. Varille, ni ses inspirateurs, pour s'occuper du temple égyptien et des problèmes qui se posent à son sujet. Pour permettre à M. Rousseaux de se former une opinion personnelle, en dehors de toute controverse, je l'ai renvoyé, non pas aux textes hiéroglyphiques, qui malgré tout lui restent inaccessibles, mais aux recueils où il trouverait commodément les traductions les plus sûres, et j'en ai extrait quelques exemples. C'est une plaisanterie, à moins que ce soit une pauvre habileté, d'arguer de l'âge d'une traduction pour la déclarer *a priori* caduque. Quand un texte a été bien compris, il l'est et il le reste. C'est précisément, à part quelques retouches inévitables de détail, ce qui se produit, de l'aveu de tous les égyptologues, pour les excellentes traductions de Moret et de Breasted, que j'ai conseillé à M. Rousseaux de consulter. Je n'ai pas l'impression qu'il l'ait fait.

On comprend aisément comment, n'ayant pas à refaire pour M. Rousseaux la théorie générale du temple égyptien, mais seulement à résumer, sur sa demande, les motifs principaux qui m'empêchent d'adhérer à celle de M. Varille, je n'ai pas traité la question dans son ampleur. Aussi il semble naïf, si ce n'est pas une feinte, de prétendre trouver dans mon exposé la somme de ce que les égyptologues (moins un) pensent du temple égyptien, de la réduire à ce que j'ai indiqué plus haut et d'enfermer le lecteur, qui n'y peut mais, dans le dilemme : ou de telles platitudes, ou l'explication symboliste. M. Rousseaux est vraiment divertissant quand il s'écrie, dans son zèle de néophyte et de propagandiste de la nouvelle explication : « Le temple égyptien semblerait perdre aujourd'hui toute signification s'il n'avait pas celle-là »

(p. 425). Voyons, il reste ce que les égyptologues ont toujours pensé, que le temple égyptien était le château du dieu au milieu de son domaine terrestre, la demeure où il habitait en sécurité et avec honneur, où il recevait un culte perpétuel, où les rois pouvaient lui manifester leur affection et leur reconnaissance par des réfections de ce qui tombait en ruine et par de nouvelles constructions plus grandes ou plus belles que celles de leurs devanciers. Il était aussi le lieu de prédilection de la prière. C'est bien là quelque chose. C'est même l'essentiel de la raison d'être du temple dans toute religion vivante.

Ces questions générales traitées, il y aurait beaucoup à reprendre en détail dans les affirmations de M. Varille, car toute son argumentation se réduit en fin de compte à des affirmations avec quelques promesses de preuves. Bien que je ne veuille plus entrer en discussion, je serais navré que l'on pût croire que, puisque je reste prisonnier, au dire de M. Varille, « d'un conformisme peureux et d'une érudition creuse » (p. 436), je formule des assertions tout aussi creuses. Voici donc, à titre de justification, deux exemples édifiants.

M. Varille, au début de son papier (p. 341, vers le milieu) affirme comme allant de soi que le temple de Dendérah se trouvait consacré depuis les origines au « Principe lunaire d'Hathor ». Or Hathor n'était pas un principe, ou pour parler comme tout le monde, une déesse, lunaire, pour la bonne raison que les Egyptiens considéraient la lune comme un être masculin, *yâh,* et ne l'ont jamais mise en relation qu'avec des dieux mâles, Thot, Khonsou ou Osiris. Il est même loin d'être sûr qu'on puisse arriver à dénicher, dans un document de basse époque, quelque texte secondaire qui associe Hathor à la lune sous l'influence de l'Astarté syrienne ou de la Séléné grecque. Mais un soi-disant « Principe lunaire d'Hathor » est complètement étranger à la pensée égyptienne authentique. Voilà qui est bien ennuyeux pour la théorie de M. Varille.

On comprend aussi que M. Varille entretienne quelque ressentiment contre la philologie, car les flirts qu'il amorce par intermittence avec elle tournent généralement mal pour lui. Il nous en offre une fois de plus le spectacle en fin du paragraphe, intitulé par les soins de M. Rousseaux « Erreurs de traduction » (p. 432), où il esquive avec une pirouette si amusante l'argument que les textes fournissent contre ses idées. C'est d'abord l'étymologie fantaisiste du nom du grès,

rowdjet, qui dérive en réalité du verbe trilitère *rowedj* « être dur ». M. Varille, en rapportant ce mot, sans autre raison que le besoin de confirmer sa théorie, au verbe bilitère, absolument différent, *rod,* « croître », commet la même bévue que si l'on prétendait tirer le mot « calcaire » du latin *calcare,* « fouler aux pieds », pour illustrer l'emploi de cette roche en dalles de pavement. Tout de suite après, M. Varille monte en épingle un autre mot égyptien, *sep,* « cas », et il s'arrange pour lui faire signifier « cas architectural », ce qui corrobore au mieux sa théorie. Il n'y a qu'un malheur, c'est que l'expression égyptienne employée là, *en sep,* « il n'y a pas de cas que ... », est une locution courante pour signifier tout bonnement « jamais ». Le cas architectural, si opportun pour la théorie de M. Varille, n'est donc qu'une illusion, ou mieux le résultat d'un coup de pouce.

Bien que l'on puisse encadrer tout le texte de M. Varille d'une suite continue de notes de ce genre, qui prouvent l'inconsistance des bases sur lesquelles il appuie son argumentation, je m'en abstiendrai pour plusieurs raisons.

D'abord le temps est court. Il vaut mieux l'employer à des travaux utiles, faisant réellement progresser la science, qu'à le gaspiller en vaines discussions qui ne servent que la gloriole ou le besoin de publicité de certains. On ne s'amuse pas à abattre à coups de bâton des bulles de savon, puisqu'elles doivent crever d'elles-mêmes.

Ensuite ce serait rendre un mauvais service à M. Varille lui-même que de le suivre dans la voie où il voudrait entraîner ses collègues. S'il veut forcer leur assentiment, ce ne sera pas par des discussions où l'habileté, la parade et l'argument *ad hominem* prennent forcément trop de place et font oublier à chaque instant l'essentiel du débat. Ce sera par un exposé clair et logique, où rien de nouveau ne sera avancé sans preuves. Agir autrement, c'est mettre la charrue avant les bœufs. Je l'ai dit expressément à M. Varille dans le dernier entretien que j'ai eu avec lui. Je l'ai engagé à fournir au plus tôt un relevé systématique des observations nouvelles, fort intéressantes dit-on, qu'il a recueillies à Karnak et un exposé rationnel de ses idées. Il m'a objecté que cet exposé rationnel était impossible. Alors?

Je veux espérer que les exemples, que je viens de fournir, des réserves graves qu'il est nécessaire d'apporter aux assertions de M. Varille feront mieux comprendre l'attitude des égyptologues, méconnus par M. Rousseaux. On ne peut pas,

à propos de tous les détails, reprendre pour le public l'exposé de l'égyptologie entière, ce qui serait pourtant nécessaire pour poser correctement chacune des questions. C'est pourquoi ce que M. Rousseaux appelle argument d'autorité est en réalité argument de compétence. M. Rousseaux s'y soumet lui-même quand il déclare : « Le profane que je suis ne saurait en décider » (p. 430). Il ne saurait non plus mieux dire.

Je m'étonne fort, par contre, que M. Rousseaux se soit inscrit en faux d'une façon aussi affirmative (p. 439) contre les faits qui ont motivé la publication, au Caire, de la mise au point que j'avais consenti à rédiger pour son édification : la propagande faite à Louxor et la sollicitation d'articles de presse. Le premier fait est patent en Egypte; tout le Caire en a parlé et en parle encore. Le second se trouve curieusement être l'exécution d'une menace, voilée, mais précise, qui m'a été faite en 1948, quand j'ai été mis en demeure, au cours d'un entretien courtois, de changer de fond en comble les méthodes architecturales du Service des Antiquités, pour en adopter qui répondraient aux exigences de la nouvelle doctrine, que l'on m'avait d'ailleurs complaisamment expliquée sans me convaincre. J'ai répondu que je prenais l'entière responsabilité de la continuation du système actuel. « Alors vous allez voir », m'a-t-on textuellement dit, « monter la colère et quels cris vont retentir dans toute la presse ». A vrai dire je n'ai vu, ni entendu grand'chose, parce que la presse a gardé son bon sens, mais il m'a fallu depuis lors calmer plus d'un publiciste revenant de Louxor. Je l'ai toujours fait par la simple recommandation de ne pas lâcher le garde-fou, c'est-à-dire ce que l'on sait de science sûre. Il faut croire que cette recommandation a été assez efficace pour freiner les débordements d'imagination et rappeler à certains que, si décevant que cela paraisse à M. Rousseaux (p. 439), la véritable science consiste souvent à reconnaître qu'on ne sait pas. En tout cas je me trouve obligé de rafraîchir la mémoire de M. Rousseaux. Au cours du dernier entretien que j'ai eu au Caire avec lui, quelqu'un qui l'accompagnait et qui le touche de près m'a dit en sa présence, et sans qu'il protestât, qu'au moment des adieux les intéressés lui avaient recommandé : « Des articles, faites-nous des articles! »

Je ne pense pas, ni mes collègues égyptologues non plus, que le portrait que M. Rousseaux trace de nous, en haut de

la page 419, soit fidèle, car nous sommes aussi convaincus que lui, ne lui en déplaise, qu'il y a encore en égyptologie beaucoup à comprendre au delà de ce que nous savons et que notre premier devoir est d'enrichir sans cesse nos méthodes et d'étendre nos domaines d'investigation. Je ne crois pas que ni eux, ni moi ayons totalement failli à ce programme. Mais nous voulons tous avancer en terrain sûr et ne rien admettre sans faits dûment constatés et sans preuves à l'appui. Il est donc nécessaire, je le répète, que M. Varille, qui ne l'a pas encore fait, présente d'une façon objective, sans interprétations tendancieuses qui jettent le doute sur la justesse de ses observations, les faits importants qu'il a relevés à Karnak ou ailleurs, et qu'il établisse une démonstration de ses idées personnelles à leur sujet. Tant que ce point de départ ne sera pas posé, toutes les discussions sur cette matière seront inutiles et vaines. Il ne faut pas non plus qu'on ait le sentiment que la plupart des conceptions attribuées d'autorité semblerait-il, aux anciens Egyptiens par M. Varille, soient inspirées dans leur principe par un ésotérisme quelconque. M. Varille doit faire justice de ce soupçon, qui ne semble pas jusqu'à présent sans fondement.

Avec mes remerciements pour l'occasion que vous m'avez donnée de faire cette mise au point nécessaire, je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

JEAN SAINTE-FARE GARNOT :

« IL N'Y A PAS DE QUERELLE DES EGYPTOLOGUES »

Le 21 juillet 1951.

Monsieur le Rédacteur en chef,

J'ai lu avec attention, dans le numéro du *Mercure de France* du 1er juillet 1951 que vous avez eu la grande obligeance de me faire envoyer, l'étude publiée par M. André Rousseaux sous le titre « La querelle des Egyptologues ». Non seulement je pense que cette étude donne une idée inexacte de la situation et des questions auxquelles elle est consacrée, mais encore je la crois de nature à faire le plus grand tort à la cause de l'Egyptologie que, sous prétexte de la défendre,

elle présente de manière extrêmement tendancieuse. Voici donc quelques réflexions que je me permets de vous soumettre à ce sujet et que vous pourrez, si vous le jugez à propos, faire connaître à vos lecteurs. J'imagine que l'article de M. André Rousseaux vous vaudra d'autres lettres émanant d'égyptologues français et tout d'abord de M. Drioton. Peut-être serait-il à propos, si la chose vous intéresse, de les grouper et de les publier ensemble. La contribution que je vous envoie n'engage d'ailleurs, cela va de soi, que ma propre responsabilité.

Il n'y a pas de *querelle des Egyptologues,* mais une campagne menée par un journaliste, M. André Rousseaux, en faveur des idées que professe un seul égyptologue de métier, M. Alexandre Varille. Il n'y a pas non plus d'*Egyptologie symboliste,* par opposition à une *Egyptologie traditionnelle,* gardienne jalouse de dogmes intangibles, mais l'Egyptologie tout court, science complexe, en état de perpétuelle évolution. Au service de cette science travaillent des hommes d'origine et de tendances différentes; entre ces hommes, le lien existant est affaire, non de doctrine, mais de méthode. Celle-ci n'est d'ailleurs ni exclusive ni immuable, mais elle se fonde sur un certain nombre de principes généraux communément admis, à bon droit, je pense, et qui sont ceux de toutes les disciplines scientifiques appliquées à l'étude des civilisations anciennes. Quant à l'interprétation symboliste de l'Egypte antique, elle est antérieure à la fondation de l'Egyptologie puisqu'elle remonte à Plutarque, aux écrits dits « hermétiques » et, moins anciennement, à divers auteurs de la fin du XVIIIe siècle. Au sein de l'Egyptologie elle-même, cette tendance a été représentée par La Rochemonteix et Eugène Lefébure, plus tard, dans une certaine mesure, par Georges Foucart, et elle continue de l'être par W. Czermak, Gertrude Thausing et leurs élèves sans qu'on ait cru nécessaire, pour autant, de parler de révolution en matière de science.

Ce qui est nouveau, dans l'histoire de la prétendue querelle, ce sont les procédés employés par les néo-symbolistes et leurs avocats « du dehors ». Un égyptologue ne s'aviserait point d'arbitrer les controverses de biologistes ou de mathématiciens. Je ne crois pas qu'un critique littéraire, si brillant soit-il, ait en sa possession les armes nécessaires pour se mêler de trancher des questions où, à chaque instant, la technique pure et non simplement le bon sens et la finesse,

joue son rôle. Et laisser croire au grand public qu'il est à même de décider entre M. Drioton et M. Varille, c'est le tromper. Ce n'est pas faire injure aux lecteurs du *Mercure de France* et à M. André Rousseaux lui-même que de leur dire ceci : le débat ouvert dans les colonnes de votre périodique a été institué par un incompétent, devant un tribunal d'incompétents.

Autre nouveauté : le ton agressif (et désinvolte) des critiques énoncées contre l'actuel directeur du Service des Antiquités de l'Egypte, dont on écrit, sans l'ombre d'une preuve, que les traductions — portant sur des textes très courts — « fourmillent d'erreurs », et qu'on pose en tenant d'une doctrine *officielle*, donc sclérosée. Ces critiques sont d'autant plus singulières que M. Drioton, auteur d'ouvrages et d'articles justement classiques, est aussi l'un des plus hardis novateurs de notre science, comme le montrent ses études sur des sujets vierges, ou presque, tels que le théâtre égyptien ou la cryptographie. De telles attaques, en un sens comiques, n'en demeurent pas moins scandaleuses.

Est-il souhaitable, du moins, qu'un échange de vues plus limité s'engage entre spécialistes? Tout ce que je puis dire est qu'un tel débat m'apparaît, pour le moment, irréalisable. On ne discute le bien-fondé d'une théorie que lorsque celle-ci a fait l'objet d'une démonstration. Cette condition n'est point remplie. Nous sommes amplement renseignés sur les idées de M. Varille; à lui de prouver, maintenant, que ces idées sont justes. Le *Temple dans l'homme*, œuvre d'un de ses amis, qui s'occupe de l'ancienne Egypte sans être égyptologue, est un manifeste. Les brochures publiées par M. Varille lui-même, sur le temple égyptien, les stèles, les pyramides de Snéfrou, sont des pamphlets. Nous attendons toujours la démonstration — et la démonstration écrite — des théories énoncées dans ces ouvrages. Encore faudra-t-il établir solidement les fondations avant de mettre en place le toit et se rappeler qu'en bonne méthode l'analyse doit précéder la synthèse. Les néo-symbolistes auront-ils cette sagesse — et ce courage?

Quoi qu'il en soit, je voudrais attirer l'attention sur un dernier point. M. André Rousseaux voudrait que les opinions de ses protégés soient discutées publiquement, à l'occasion d'un congrès qui se tiendrait à Louxor, avec la participation de quelques philosophes. C'est, une fois de plus, parler avec une légèreté coupable. Non seulement, dans l'ordre pratique,

la réunion d'un tel congrès soulèverait des difficultés presque insurmontables (qui donnerait les fonds? comment, en cours d'année scolaire, rassembler en Egypte des savants que, presque toujours, leurs occupations professionnelles retiennent ailleurs? quelle autorité, à la fois compétente et au-dessus des partis, conduirait les débats?), mais encore l'idée même de cette réunion ne s'impose en aucune manière. Il ne manque pas de congrès devant lesquels M. Varille et ses amis n'aient pu et ne puissent encore exposer et défendre leur cause. Est-ce un hasard si, à Paris en 1948, à Amsterdam en 1950, ils étaient absents? Le prochain congrès international des orientalistes se tiendra en septembre 1951 à Stamboul. Sera-ce encore, pour les néo-symbolistes, une « occasion manquée »?

Voulez-vous, Monsieur le Rédacteur en chef, avec toute ma sympathie pour le *Mercure de France,* agréer l'expression de mes sentiments les meilleurs et très distingués.

ALEXANDRE VARILLE :

« IL FAUT ATTAQUER LES PROBLEMES ESSENTIELS DE L'EGYPTOLOGIE »

Le 8 août 1951.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Je vous remercie d'avoir bien voulu me communiquer, en m'indiquant votre désir de les publier dans le *Mercure,* les réponses de M. Drioton et de M. Garnot à l'article de M. André Rousseaux sur « *La Querelle des Egyptologues* ».

Avant de poursuivre le débat sur le plan technique, je tiens à préciser un certain nombre de faits. M. Drioton a ouvert une discussion sur notre conception nouvelle de l'Egyptologie en envoyant un exposé de ses idées sur le temple pharaonique à M. Rousseaux. Ce dernier m'a prié de donner la réplique à l'argumentation de M. Drioton dans le *Mercure* de juillet. J'ai alors remis à M. Drioton, avant sa publication, le manuscrit de ma réponse. Entre temps, M. Drioton a jugé bon de faire paraître dans la *Revue du Caire* de juin la notice qu'il avait donnée à M. Rousseaux, en ajoutant quelques modifications minimes. J'estime donc, en ce cas, avoir

appliqué toutes les règles de courtoisie en usage dans les contestations scientifiques.

Le but de l'article de M. Rousseaux étant la confrontation de deux conceptions opposées du temple égyptien, j'espérais, même au prix de virulentes attaques, obtenir de certains égyptologues un examen critique des principaux points mis en discussion : l'idée pharaonique de Dieu, des *Neter* et du Roi, la notion du moment cosmique, celle de la genèse dynastique, la conception du temple « vivant », le problème des réemplois architecturaux, les modifications à apporter dans la technique des fouilles, etc. Or, dans les notes de M. Drioton et de M. Garnot, j'enregistre un refus de discuter presque tous les points essentiels mis en cause.

Ce refus ne s'applique pas d'ailleurs seulement à nos écrits. Certains de nos collègues, lors de leurs visites en Egypte, se sont abstenus de venir voir les détails typiques des constructions qu'une longue expérience archéologique nous a permis de déceler sur nos chantiers, et que nous montrons volontiers, en attendant l'occasion de les publier scientifiquement. Je m'étonne que M. Garnot n'ait pas profité de son récent séjour à Louxor pour confronter sur le terrain ses interprétations avec les miennes. M. Rousseaux, que M. Garnot taxe d'incompétence, a longuement visité les monuments avec les membres des équipes opposées. C'est après avoir pris contact avec les archéologues de l'ancienne école qu'il est venu (d'abord avec méfiance!) rendre visite aux « symbolistes ». Il s'est donné la peine de questionner les chercheurs de tendances différentes et de comparer les interprétations qui lui étaient données de faits archéologiques incontestables. Si M. Garnot avait agi de la sorte, s'il était venu voir, dans nos archives de Louxor Hotel, les plans, les dessins, les relevés, les centaines de milliers de clichés photographiques et de fiches, groupés par notre équipe (et que, je le répète, nous ne cachons à personne), sans doute aurait-il hésité à opposer deux méthodes de recherches. Si nous jugeons parfois nécessaire de transcrire la pensée irrationnelle de l'Egypte ancienne dans un mode adapté à celle-ci, nul ne peut dire, après avoir vu notre documentation de Louxor, qu'elle ne soit pas effectuée dans l'esprit le plus scientifique et même poussée, dans l'analyse, à un point sans précédent. Les congrès, chers à M. Garnot, en sont encore à discuter des procédés d'enregistrement archéologique, sans aboutir à des

résultats bien efficaces, alors que notre groupe met sa méthode en pratique depuis de longues années.

Ce n'est pas à Istamboul, devant une croisière de savants congressistes, heureux de passer en Turquie d'agréables vacances aux frais de leurs gouvernements respectifs, que l'on pourrait utilement parler de l'égyptologie symboliste et des faits nouveaux sur lesquels elle est basée. C'est à Louxor, à Saqqarah ou à Tanis, devant les monuments, que l'on doit juger l'insuffisance des anciennes publications sur lesquelles s'appuie aujourd'hui l'Egyptologie traditionnelle. C'est seulement dans l'ambiance des temples que l'on pourra résoudre les problèmes complexes qu'ils posent.

Je riposterai maintenant, de façon précise, sur les points de philosophie et de philologie sur lesquels M. Drioton prétend me confondre, regrettant qu'il ne les ait pas multipliés sur les problèmes de base qui ont été soulevés.

M. Drioton refuse de voir dans le *Neter* un « Principe », mais préfère, « pour parler comme tout le monde », rendre ce mot par « Dieu ». Il ne confondrait pourtant pas Ange et Dieu. Or, de même que l'ange, dans la théologie chrétienne appartient à une hiérarchie de puissances célestes, de même le *Neter* égyptien se rattache à une semblable hiérarchie. L'Egypte pharaonique reconnaît Dieu absolu « au nom caché », puis un principe créateur trinitaire « Un en Trois ». Les qualités manifestées du dieu innommable sont au propre les *Neter*. On doit donc définir le *Neter* comme « Principe, agent, qualité essentielle ou fonction principielle de l'Univers ».

L'affirmation de M. Drioton que la déesse Hathor (ou, plus exactement, ce Principe féminin) n'est point « lunaire » étonnera sans doute ceux qui ont visité le temple d'Hathor de Dendérah et admiré le célèbre relief du plafond de son pronaos, où sont analysés en grand détail les jours du mois lunaire. Elle surprendra plus encore ceux qui savent que les quatre faces du chapiteau hathorique se rapportent au nombre des phases de la lune. M. Drioton paraît ignorer que la lune a deux caractères : l'un mâle et spirituel, l'autre féminin et nourricier. Le caractère « lunaire » d'Hathor est celui de tout ce qui est féminin dans la nature. Hathor est une des formes d'Isis ayant conçu l'âme d'Horus, en son nom de « Demeure d'Horus ». C'est une Isis spécifiée, dont les cornes symbolisent l'activité lunaire. La symbolique égyptienne donne le caractère masculin à une nature féminine

quand celle-ci, par réaction, devient active; inversement le mâle peut devenir femelle dans un rôle passif. (Les figurations égyptiennes de personnages nilotiques féminins ou de lionnes Sekhmet mâles nous ont habitués à de telles conceptions). Similairement, dans l'analyse astrologique, chaque planète présente deux aspects : Vénus est féminine dans le Taureau et mâle dans la Balance. La Lune est purement féminine dans le Cancer et le Soleil masculin dans le Lion. Il n'est point question de discuter ici la valeur des connaissances égyptiennes : nous avons à les définir.

Les objections philologiques de M. Drioton sont d'une amusante sophistiquerie. J'ai dit : « On qualifie le grès de pierre blanche *Roudjet,* mot dont le radical évoque un caractère de croissance végétative. » J'entends par évocation le choix intelligent d'une analogie. Je n'ai pas attendu l'enseignement de M. Drioton pour savoir que *Roudj* (ou *Roud*) « être dur » était différent, dans la langue courante de *Rod* (ou *Roud*) « croître », et que ces mots donnaient des dérivés coptes de significations diverses. Le nom du grès n'est pas anciennement *Roudjet* (*Roudet*), mais à partir de la XVIII[e] dynastie, on trouve dans les dédicaces des temples de grès la mention de leur matière comme « pierre blanche parfaite *Roudet* ». A cette époque le mot *Roud* « croître » s'écrit exactement de la même façon que *Roud* « être dur ». La possibilité d'un jeu cabalistique entre les deux mots est alors d'autant plus vraisemblable, dans les dédicaces précitées, que le grès employé est une pierre assez tendre.

Une courte digression peut d'ailleurs être faite ici. Au Nouvel Empire, les deux mots *Roud* s'écrivent au moyen d'un signe hiéroglyphique figurant la corde d'un arc. Nos philologues n'ont jamais étudié, de façon systématique, la raison pour laquelle tel hiéroglyphe d'une valeur phonétique déterminée était employé à une certaine époque pour rendre telle famille de mots plutôt que telle autre. S'ils avaient abordé sérieusement le problème, ils se seraient vite aperçus que l'égyptien est une langue philosophique basée sur une écriture symbolique à laquelle elle est indissolublement liée et non point une vieille langue parlée, transcrite en rébus graphiques, à un stade avancé de son évolution.

Reprenons l'exemple du signe *Roud* figurant la corde de l'arc. Le symbolisme dira : « Cette corde représente essentiellement une tension parce qu'elle doit être tendue entre les extrémités de l'arc. » La première idée abstraite exprimée

par *Roud* sera la tension entre deux pôles. Il existera, de ce fait, un mot *Roud* désignant « l'escalier ». L'idée de dureté de la corde tendue sera secondaire. Pour le philosophe cabaliste du Nouvel Empire, l'idée de végétation étant liée à celle de projection en l'air, il n'hésitera pas à écrire avec la corde *Roud* de l'arc l'ancien mot « *Rod* », « croître ». C'est en effet la tension de la puissance végétative osirienne qui projette hors de terre le germe.

La dernière objection de M. Drioton : « M. Varille monte en épingle le mot égyptien *Sep* « cas », et s'arrange pour lui faire signifier « cas architectural », fera sourire ceux qui se reportent à mon texte : « Ces dédicaces (des temples) se terminent par l'affirmation qu'un tel « cas » (*Sep*) de l'œuvre architecturale ne s'était jamais présenté jusqu'alors. » Autant dire : « Je ne comprends pas le cas *X* d'incompréhension de M. Drioton et en déduire que *X* signifie « cas d'incompréhension »... Que le mot *Sep* puisse avoir valeur adverbiale dans l'expression *En Sep* ne change rien au problème. De même que l'on mentionne fréquemment sur les piliers des temples, tel ou tel « cas » (*Sep*) de jubilé (*Sed*) d'un Roi, de même, dans la dédicace d'un nouvel édifice, on dira que jamais semblable « cas » ne s'était présenté jusqu'alors, précisant ainsi que le temple dernièrement construit exprime une nouvelle « phase » de son programme. Qu'il soit employé nominalement ou verbalement, le radical *Sep* signifie au propre, en égyptien, que des circonstances sont déterminées pour rendre possible tel cas.

J'ai suggéré à M. Drioton de discuter avec lui, dans une publication spécialisée, les cinq inscriptions de Thoutmôsis III, dont il a traduit des passages dans sa notice du *Mercure*. Je renouvelle formellement ici cette proposition, en offrant à M. Drioton un débat sur nos différentes interprétations de ces textes dans le prochain numéro des *Annales du Service des Antiquités de l'Egypte*. Il verra que les « petites retouches » que j'apporterai à ses traductions sont de celles qui en modifient le sens.

M. Drioton voudrait faire croire, semble-t-il, que je me réfugie toujours dans « des promesses de preuves ». Il connaît mieux que personne les difficultés que rencontrent les égyptologues pour la publication rapide de leurs travaux. A deux reprises déjà, M. Drioton m'a refusé d'insérer dans les *Annales du Service* les manuscrits que je lui avais soumis « parce qu'ils relevaient de théories extra-, para-, ou même

supra-scientifiques ». J'espère qu'il n'en sera pas de même pour le nouvel article que je lui remettrai.

L'Egyptologie aborde actuellement une phase nouvelle de son évolution. La première de ces phases a été consacrée à l'établissement des bases philologiques assurant la lecture des textes hiéroglyphiques. La phase qui s'ouvre aujourd'hui est celle d'une *interprétation* de ces textes permettant de résoudre les énigmes que posent les monuments pharaoniques à qui veut bien les regarder de près. Cette tendance nouvelle de la recherche motivera, à coup sûr, beaucoup de discussions, au cours desquelles seront attaquées les erreurs et détruits les préjugés. L'inévitable résultat, que prévoyait déjà Champollion, sera d'obliger les égyptologues à aborder des sujets qui ne leur sont point familiers, tels que l'histoire naturelle ou la cosmographie. Après le formidable travail effectué depuis plus d'un siècle par nos prédécesseurs égyptologues, il deviendra, pour un temps, d'intérêt secondaire de multiplier les petites monographies de détail, encombrées de renseignements qui appartiennent à l'histoire de l'Egyptologie. Il faut attaquer maintenant, à la lumière du principe symbolique qui en est la clé, les problèmes essentiels de l'Egyptologie, c'est-à-dire la structure du système hiéroglyphique et celle des racines égyptiennes, l'inscription savante des données astrologiques et les différents modes d'expression cabalistique. Il convient également d'exploiter avec un très grand respect et une minutie de plus en plus poussée cette mine extraordinaire d'informations que nous offrent les chantiers de fouilles.

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur en chef, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

ANDRE ROUSSEAUX :

SUR « LE FRONT DU SILENCE »

Après les pages qu'on vient de lire, on mesurera la fragilité des affirmations de M. Etienne Drioton : « Querelle imaginaire, ...aucune controverse », et de M. Sainte-Fare Garnot : « Il n'y a pas de querelle des Egyptologues. » Ces formules, qui voudraient escamoter la discussion, ne sont pas plus valables que celle qui voudrait faire passer pour « une cam-

pagne » de presse mon intervention dans cette affaire. Mais ici, il me faut mettre les choses au point.

Avant de rétablir les faits quant à cette prétendue « campagne », je dois peut-être indiquer, puisque certains semblent vouloir l'ignorer, pourquoi j'ai abordé — après d'autres personnes — ce problème auquel maints intellectuels se sont intéressés. Je ne me flatte pas d'être un « critique brillant ». Mais un de mes goûts me porte vers les recherches qui élargissent le domaine de nos connaissances, notamment du côté des civilisations anciennes, où la science contemporaine fait d'incessantes découvertes. C'est ainsi que je n'ai pas cru abuser de mon « incompétence », quand je me suis efforcé de connaître et de faire connaître certains travaux novateurs sur les poèmes homériques par exemple, ou sur les dessous de la vie littéraire au siècle d'Auguste, ou encore sur les mythes indo-européens. Et les pages qu'il m'est arrivé d'écrire sur de tels sujets m'ont valu, de la part d'hommes comme M. Emile Mireaux, M. Jérôme Carcopino, ou M. Georges Dumézil, des réactions tout autres que l'expression à peine voilée d'une pitié dédaigneuse. Il m'a fallu faire connaissance avec d'autres savants, du côté de l'égyptologie, pour apprendre que la sérénité de l'esprit scientifique n'est pas la chose du monde la mieux partagée.

Quand l'égyptologie symboliste m'ouvrit ses horizons, il me parut qu'elle apportait une conquête considérable à cet humanisme élargi et approfondi dont j'aime les découvertes. Je voyais bien que certains égyptologues en repoussaient les propositions, — sans prévoir d'ailleurs jusqu'où pouvait aller leur ostracisme. Mais un autre égyptologue, avec ses collaborateurs, me montrait le fruit de ses travaux. Des trouvailles de cette importance dépassent de beaucoup — je le pense de plus en plus — le cadre des investigations de spécialistes. Je l'ai déjà dit et je le répète : c'est là une question où la culture générale est intéressée. C'est pourquoi je l'ai posée à mon tour. Car je n'étais pas le premier à penser qu'un tel problème ressortit au « mouvement de la pensée actuelle » : ces mots formulent le programme de la revue *Critique*, qui fut la première, je crois, à porter les hypothèses de l'égyptologie symboliste devant le public lettré. Nous sommes loin, on le voit, d'une « campagne menée par un journaliste », allégation d'une exactitude toute approximative.

A retracer brièvement ce débat, on met en lumière les vraies questions — que M. Varille vient de rappeler —, les

réponses qu'elles reçoivent, et celles qu'elles ne reçoivent pas quand s'établit contre elles *le front commun du silence*, selon l'expression significative de M. Drioton.

Où résident principalement les arguments symbolistes? D'une part, dans les publications de M. Varille; de l'autre dans les explications que celui-ci donne devant les temples de Louxor et de Karnak (ou d'Edfou, ou de Dendéra), et qui ne peuvent pas être données ailleurs. Voyons quel sort les anti-symbolistes font aux unes et aux autres.

Les publications de M. Varille? Elles sont purement et simplement exclues de l'égyptologie canonique. Ces opuscules d'un égyptologue qualifié, intitulés *Dissertation sur une stèle pharaonique, Quelques caractéristiques du temple pharaonique, A propos des pyramides de Snefrou,* M. Drioton les décrète « en marge de l'égyptologie » (*Critique,* juin 1949). Je me demande alors ce que c'est : de la botanique, du solfège, de la grammaire comparée? Mais la condamnation est irrévocable, et *le front commun du silence* s'en tient à cet autodafé. « Hors de l'égyptologie », prononce M. Pierre Montet (*Le Monde,* 18 juillet 1951). M. Sainte-Fare Garnot a trouvé mieux : il nous dit que les brochures de M. Varille « sont des pamphlets ». Pourquoi des pamphlets? Pourquoi pas des acrostiches ou des rondeaux? Je veux penser que M. Garnot a plus de sûreté dans la lecture des hiéroglyphes; en français son vocabulaire me semble un peu flottant.

On voit cependant où tend cette exclusive. Il faut se débarrasser à tout prix des publications de M. Varille, pour nier non seulement leur valeur, mais même leur existence. Si l'on avait admis un seul instant ce qu'elles sont réellement, c'est-à-dire d'abord la lecture précise d'une stèle, l'observation concrète d'un temple ou d'une pyramide, on ne pourrait pas écrire, comme M. Montet, que la théorie symboliste « est sortie toute armée de cerveaux qui n'étaient pas celui de Zeus », ou comme M. Drioton : il est nécessaire « que M. Varille, *qui ne l'a pas encore fait,* présente d'une façon objective [...] les faits importants qu'il a relevés à Karnak ou ailleurs, et qu'il établisse une démonstration de ses idées personnelles à leur sujet. » La vérité est que M. Varille fait en vain cette démonstration, puisqu'elle se heurte au *front commun du silence.* La vérité est que l'égyptologie symboliste se développe et se confirme au cours de longs et patients travaux à Karnak et à Louxor, travaux dont les résultats sont visibles à qui veut en prendre connaissance à Louxor

et à Karnak. Mais après avoir éliminé de la bibliothèque égyptologique les publications de M. Varille, on met autant de soin à éviter toute confrontation à Louxor avec lui.

C'est le second point sur lequel s'exerce le zèle des silencieux. La première fois que j'ai suggéré l'idée d'une large discussion à Louxor, M. Drioton a poussé les hauts cris. Et puis, *le front commun du silence* s'est révélé plus ingénieux : il accepte que le silence soit rompu, mais pas à Louxor. L'an dernier on a proposé Amsterdam, cette année Istamboul. Du fond de mon incompétence, je pensais qu'Amsterdam était mieux indiqué pour l'étude de Rembrandt, Istamboul pour celle de Sainte-Sophie, et que jusqu'à preuve du contraire l'Egypte est encore le meilleur terrain pour résoudre un problème d'égyptologie. Il paraît que je me suis trompé. On reconnaît un égyptologue orthodoxe à cette particularité : il suffit de l'inviter à venir discuter à Louxor, pour qu'il vous donne rendez-vous au Kamtchatka ou à la Terre de Feu.

Mais j'ai tort de railler : à partir d'une résolution ferme de fuir la discussion, tout cela est d'une logique rigoureuse. Et cette logique n'épargne pas le profane que l'égyptologie symboliste n'a pas laissé indifférent. Alors survient l'allégation d'une « campagne » de presse qui serait menée au détriment de l'égyptologie rationnelle et de ses autorités constituées. J'avoue qu'il m'est pénible d'avoir à relever une telle imputation, et que je ne m'y résoudrais peut-être pas si elle n'avait jamais été portée que contre moi. Malheureusement, c'est une riposte de cette nature que s'attire tout imprudent dont l'initiative risque d'ébranler *le front commun du silence.* Quand M. Pierre Missac exposa l'hypothèse symboliste dans la revue *Critique,* M. Drioton lui adressa une réplique qui concluait : « Voilà qui laisserait facilement croire que l'article en question est inspiré et qu'en somme M. Missac s'est laissé manœuvrer. » Et M. Missac dut protester, auprès de M. Drioton, contre « le reproche de collusion, écrivait-il, d'inspiration ou de manœuvre, que la conscience de ses responsabilités et le sentiment de la valeur de ses travaux l'ont un peu précipitamment incité à m'adresser, et qui me paraît ainsi reposer sur des bases au moins aussi fragiles que celles qu'il croit découvrir à mon information ». On ne saurait mieux dire, encore aujourd'hui, puisque l'idée d'une manœuvre propagandiste, qui « inspire » et « chapitre » les plumes libres, continue de hanter les silencieux, sans doute afin d'occuper dans leur esprit la place laissée

vacante à Louxor par l'activité laborieuse et féconde dont ils ont décidé la négation.

J'ajouterai seulement que le journaliste que je suis, que je m'honore d'être, procure évidemment une cible de choix à une allégation de cette espèce. C'est pourquoi, probablement, les silencieux font peser sur moi seul leur réprobation, comme si l'égyptologie symboliste n'avait pas d'autres témoins : comme si M. Jean Cocteau, par exemple, à son retour d'Egypte, ne lui avait pas consacré un chapitre de son livre *Maalesh*, ou comme si M. Maurice de Gandillac n'avait pas réclamé, dans ce débat, « d'autres arguments que d'autorité ». Si nous étions trop nombreux, il deviendrait plus difficile de prétendre que nous sommes « manœuvrés », et avec nous tous les intellectuels, tous les universitaires, toutes les personnalités, qui, en voyage à Louxor, n'ont pas fui tout contact avec M. Varille : tous ceux que leur incompétence ne saurait malgré tout ravaler à une méprisable médiocrité.

Certains aspects de la discussion qui a fini cependant par s'ouvrir sont éclairés, dès lors, par les efforts que *le front commun du silence* a faits pour qu'elle ne s'ouvrît point. « Aucune controverse », cela signifie, de la part des silencieux : la question ne sera pas posée. Non que les silencieux ne tiennent leurs arguments pour péremptoires. Mais ils ressemblent à ce général qui préférait ne pas envoyer ses soldats à la bataille, de peur qu'on les lui tuât. M. Drioton consent à exposer son point de vue; mais si on lui donne la réplique, il se plaint qu'on l'a fait tomber dans un guet-apens. Et ce que M. Varille lui oppose aura le même sort que ce que celui-ci avait avancé dans ses publications : M. Drioton a de quoi le pulvériser, mais il garde cette dynamite dans son tiroir. Il semble penser que ses arguments sont d'autant plus sûrs de triompher qu'il ne les produira pas.

C'est peut-être que le silence est une défense plus efficace, contre la démonstration symboliste, que la discussion avec elle. Mon incompétence n'a pu observer que de l'extérieur le bref engagement après lequel M. Drioton veut déjà se retirer sous sa tente. Elle ne se retient pas malgré tout de faire quelques remarques.

Je vois, par exemple, que devant les fouilles récentes de M. Clément Robichon à Karnak, *le front commun du silence* s'est reformé avec un ensemble parfait. N'est-ce pas là, pourtant, un de ces « faits importants relevés à Karnak ou ailleurs », dont M. Drioton exige qu'on les lui produise? Et

M. Varille, dans sa déclaration du 1er juillet n'avait-il pas signalé comme tel le travail de M. Robichon? Je crains que dans le tiroir secret où M. Drioton garde ses arguments décisifs, il n'ait enfermé aussi la réponse qu'il aurait pu faire sur ce point à M. Varille.

Croit-il, d'autre part, avoir convaincu le profane que M. Varille, en philologie, mérite le bonnet d'âne et la férule qu'il lui administre d'une main leste? Quand M. Varille lui oppose victorieusement la version améliorée d'un texte par lequel il avait prétendu le confondre, croit-il consolider sa position en défendant le texte caduc par cette affirmation : « Quand un texte a été bien compris, il l'est et il le reste. » Il y a là un postulat dont je ne puis croire qu'un éminent érudit le soutienne sérieusement. Sinon il faudrait faire bon marché des travaux des philologues qui remettent les textes anciens en chantier, de génération en génération : Victor Bérard et M. Paul Mazon ont perdu leur temps, puisque nous avions Mme Dacier, que dis-je, Estienne et Budé. Derrière *le front commun du silence,* le refuge de l'égyptologie officielle est-il dans l'immobilisme?

Elle devrait craindre que le refus de discuter, élevé à la hauteur d'une profession de foi, se retourne finalement contre elle. Il me paraît grave, notamment, que M. Drioton ait refusé d'insérer des manuscrits de M. Varille dans les *Annales du Service des Antiquités de l'Egypte*. Comment pourra-t-il soutenir, après cela, qu'il attend en vain que M. Varille apporte ses preuves et ses démonstrations? Il serait encore plus grave, maintenant, que soit éludée la proposition formelle de M. Varille, d'ouvrir un débat entre spécialistes sur les cinq inscriptions de Thoutmôsis III. Les savants qui croient défendre l'égyptologie par le silence lui feraient alors courir un grand risque : celui de déchoir du rang de science vivante à celui de doctrine fixée et gardée par des régents.

Mais je ne puis croire, en définitive, que des savants français veuillent infliger cet abaissement à la science de Champollion.

L'ATTENTAT*

par CLAUDE AVELINE

III

Dans la salle à manger où Mme Denis termine une après-midi de couture — il n'a jamais fait si calme, même le voisin du dessus n'a pas touché à son piano de la journée — Lucie paraît, toute blême sous ses cheveux roux.

— Madame, y doit y avoir quelqu'un derrière la porte...

Mme Denis la regarde avec un sourire affectueux. Lucie a toujours si facilement peur! La sonnerie du téléphone, un visiteur étranger, le bruit du vent. Quand elle lui a conseillé d'aller se promener aujourd'hui : « Pour recevoir des mauvais coups? Non alors! » Elle la considère un peu comme une fille (Lucie n'a jamais été placée ailleurs), une sœur de lait de Philippe — si Mme Denis avait manqué d'entrailles au point de mettre son pauvre petit garçon en nourrice.

— Voyons, nous aurions entendu l'ascenseur, dit-elle.

— Pas s'y veut s' cacher, madame! Un premier mai!

La tête de Lucie s'enfonce dans les épaules. Il n'y a qu'un moyen de la calmer : lui prouver que sa peur est idiote. Mme Denis se lève, lui donne en passant une tape sur la joue, traverse l'antichambre, aperçoit par la porte entrebâillée de la cuisine le réveil sur l'étagère. « Huit heures moins le quart, déjà? Qu'est-ce qu'ils font, mes hommes? » Deux pas plus loin, elle s'arrête brusquement. On se plaint sur le palier. Quelqu'un se plaint. La voix de Lucie chuchote derrière elle :

— Oh! madame.

Une terreur du crâne au ventre, un éclair, une brûlure, un nom : André. Elle se jette sur la porte, la tire aussi

* Voir le *Mercure* du 1er septembre.

violemment que si elle avait dû l'enfoncer. Rien à la hauteur des yeux. Mais par terre! Jamais ainsi, même dans les plus fortes crises! Jamais cette plainte! Heureusement qu'il se plaint. Heureusement qu'il bouge. On dirait qu'il tente de ramper. Elle tombe à genoux, glisse autour de lui des bras où elle met toute la force du monde.

— André, mon chéri...

Des yeux écarquillés, fixes, ne la reconnaissent pas. Il est trop lourd, elle s'y prend mal. Elle lui défait au moins la cravate et le col, dit à Lucie d'une voix suppliante :

— C'est Monsieur, ma petite Lucie, n'ayez pas peur, aidez-moi.

Lucie bégaie :

— Du moment que c'est Monsieur...

A elles deux, elles le relèvent. D'ailleurs, il y a mis du sien, aucun doute, il veut marcher, il marche! La gorge prise par des doigts diaboliques, Mme Denis ne veut pas avoir vu les traits tirés de ce côté où elle le tient, elle ne veut pas remarquer comme cette jambe-ci se traîne, comme ce bras paraît mort. Il ne prononce toujours pas un mot, mais il ne geint presque plus, juste un tout petit peu au bout du souffle. C'est le médecin qui saura ce que ça veut dire, personne en attendant ne peut rien savoir. Il y a des crises très bénignes qui offrent des symptômes effrayants : si l'on devait s'affoler à chaque fois! Elle n'a jamais eu peur que d'une chose pour André : la mort subite. Une nuit — et elle ne se réveillant pas, continuant d'ignorer jusqu'au matin. Voilà comment tout ce qu'elle aime doit disparaître. Alors, le découvrir ainsi, sur le palier, le soutenir, le porter même, c'est affreux, naturellement, mais ce n'est pas terrible, cela ne peut pas être terrible!

Lorsqu'ils furent enfin dans la chambre, et M. Denis confié à l'un des fauteuils, elles ouvrirent le lit en quelques secondes. Elles y étendirent le malade, que Mme Denis déshabilla comme elle put. De sa propre initiative, Lucie était partie faire une bouillotte. « Sitôt revenue, je téléphonerai au Dr Laurent. » Assise contre le lit, une main posée sur la main droite, elle osa interroger le visage. Un peu détendu peut-être, mais si étrange. Les yeux, fermés depuis un long moment, s'ouvrirent. Ils cherchèrent quelque chose, quelqu'un, ils la trouvèrent, sans la reconnaître tout de suite. Elle lui baisa la main,

— Qu'est-ce que... qu'est-ce qu'... (Il mastiqua lentement deux ou trois fois. Il avait une voix pâteuse, comme d'un ivrogne.) Je... Oui, je suis tombé... Christine. (Il tenta de soulever la main qu'elle baisait.) Bras... tout engourdi. Suis tombé dessus!... Idiot...

Inondée de bonheur, elle s'écria :

— Bien sûr, mon pauvre chéri, tu t'es fait mal! Ce n'est rien, je vais appeler Laurent. Tu te fatigues trop depuis que Victor est parti!

« Je peux le laisser seul », pensa-t-elle. Elle allait sortir quand il dit, de la même voix :

— Philippe... n'a rien... non rien.

Elle fit une volte-face. Les lèvres déformées s'efforçaient de sourire. Une menace d'affolement la reprit, elle courut au téléphone. Par chance, Laurent était là. Elle raconta en deux mots et conclut :

— Je crois qu'il divague, maintenant.

— Bon, dit Laurent, je saute sur le vélo d'une de mes filles et j'arrive.

Elle s'efforça de ne pas songer que, pour venir si vite, il devait s'inquiéter. M. Denis avait refermé les yeux, semblait dormir. Elle fit asseoir Lucie dans un coin de la chambre, elle avait trop besoin de bouger elle-même. En préparant une camomille, elle se répétait : « Il vient vite parce qu'il est libre. Je suis folle. » Elle se demanda pourquoi elle n'avait pas donné immédiatement à André de cette potion qui lui faisait tant de bien. Elle ne cessait de voir la bouche tordue.

Le Dr Laurent arriva comme l'eau bouillait. Toujours solennel dans son complet noir au gilet bordé de piqué blanc (il devait être un peu comique sur une bicyclette), toujours si réconfortant à recevoir! Un médecin de famille qu'on a reçu tant de fois, qui a toujours soigné tout le monde, qui a dix ans d'avance sur vous, avec sa barbe qu'on a vue devenir grise, ses enfants qui se sont mariés, ses petits-enfants, c'est plus qu'un homme de science (Philippe prétend d'ailleurs qu'il est vieux-jeu), c'est un dieu-lare, un porte-bonheur. Elle s'accroche à cette pensée autant qu'elle peut. Laurent fait parler M. Denis, mais ce n'est pas l'explication de l'étourdissement, c'est la voix qu'il écoute. Pourtant, quelle explication! André a couru des kilomètres? Il s'est mis en nage? Il est allé avenue Bosquet? Philippe n'a rien? Qu'est-ce que tout cela veut dire? Laurent lui pince le bras,

la main, le pied. Il l'ausculte, il lui prend la tension et le pouls. Il lui demande de siffler. (Elle baisse la tête, crie en elle-même : « Siffle, mon chéri, siffle! ») Pas moyen. Il le fait boire à la cuiller, très mal. Pour finir, il recommande le repos absolu, de la révulsion, des ventouses, et puisqu'on a déjà consulté Puig autrefois, pourquoi ne pas lui demander de passer? Un spécialiste vaut toujours mieux qu'un médecin de médecine générale!

— Je vais même téléphoner d'ici, ajoute-t-il. Avec ce premier mai... Tout va très bien s'arranger, vous allez voir!

M. Denis, qui était pris d'une somnolence écrasante, demanda :

— Même... même pour Gas...

— Oui, même pour Bienvenu Gasmère. Reposez-vous. Plus vous resterez tranquille, plus tôt vous serez remis! A tout à l'heure.

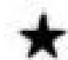
Mme Denis referma la porte sur eux. Elle se sentait perdue au fond d'une nuit épouvantable. Laurent la précéda dans la salle à manger. Les questions jaillirent : La vérité, Docteur? Et puis pourquoi Gasmère? Pourquoi « Philippe n'a rien? » Pourquoi ces kilomètres à travers Paris? Laurent tira *La Presse* de sa poche, elle vit les énormes manchettes, et crut qu'elle allait hurler.

Parcourez cela pendant que j'appelle Puig. Mais c'est exact, Philippe n'a rien, j'ai eu un coup de téléphone de mon fils Pierre, le journaliste. Seulement, l'émotion sur le cœur de votre mari, dame! Le choc a été *très* violent. Il ne *faut* pas qu'il en ait d'autres.

Elle se jeta sur le journal. Le silence de la maison rendait tout encore plus incompréhensible. Quand le médecin reparut, il lui sembla qu'il ne s'était passé qu'un instant. Puig serait ici dans une heure, Laurent allait l'attendre, il trouvait cela plus commode à cause du vélo. Prévenir Philippe? demanda-t-elle.

— Oh, dit-il d'un ton rassurant, ne nous affolons pas!

Il parla de « petite attaque », pour revenir au plus vite à Gasmère, et développer ses opinions sur la politique générale : il détestait les « rouges ». Mais tout rentrait dans l'ordre ce soir, l'effervescence était mâtée, et ça ne leur porterait pas bonheur.



Noël Bernard, qui était retourné avenue Bosquet, déposait Philippe rue des Belles-Feuilles vers neuf heures et quart. Il l'avait persuadé de ne pas rester plus longtemps, puisqu'il y avait là Courapied, son interne Pérignon, une garde, et que lui-même comptait s'y attarder. Gasmère, un peu moins prostré depuis la transfusion, s'était plaint de son épaule, il avait demandé à boire. Les radios avaient confirmé le diagnostic de Bernard, Shapira donné son accord au traitement : pas d'intervention, et soutenir l'état général. Quand Mme Gris était montée pour signaler le passage de M. Denis, « avec une mine de papier mâché, l' pauvre! L'avait eu peur pour son garçon autant qu' moi pour mon homme! » : « Vous voyez, avait dit Noël, vous devez rentrer. » Philippe avait éprouvé de l'humeur contre son père. Cette perpétuelle obsession de ce qui pouvait lui arriver, à lui, même un jour où le monde avait failli perdre un Gasmère! Du moins allait-il profiter de ce retour pour téléphoner à Elise qui devait être bien inquiète.

— Quel calme et quel parfum dans ce quartier! dit Bernard en stoppant devant la maison. Soyez tranquille, je vous ferai chercher s'il le faut.

Comme il démarrait, une autre voiture vint se ranger à sa place. Engagé sous la voûte, Philippe ralentit le pas, pour le cas où le nouvel arrivant aurait besoin du même ascenseur. Il entendit frapper à la porte de la loge et demander : « M. Denis. » Un journaliste sans doute, ils avaient eu du mal à leur échapper avenue Bosquet. Mais la silhouette qu'il aperçut du coin de l'œil — on aurait dit Shapira en plus grand, — la démarche tranquille d'un homme attendu, tout évoquait le médecin. Tenant ouverte la porte de l'escalier, il demanda, avec l'espoir qu'il s'était trompé :

— Vous allez chez M. Denis, monsieur?

— Oui, dit l'inconnu le regard vide.

— Je suis son fils.

L'inconnu franchit le seuil en murmurant :

— Professeur Puig.

Philippe s'accrocha une seconde à la poignée de la porte. M. Denis avait déjà consulté cet homme-là. Puig entrait dans

l'ascenseur. Il se précipita derrière lui, appuya sur le bouton du cinquième.

— Excusez-moi (sa propre voix le surprit), est-ce que mon père...? Nous sommes partis ensemble après le déjeuner, il allait très bien (« Te tairas-tu? se disait-il, comment veux-tu savoir, si tu ne te tais pas? ») et je rentre beaucoup plus tard que d'habitude à cause de cet attentat contre Bienvenu Gasmère — je suis le secrétaire de Bienvenu Gasmère, n'est-ce pas...

— Ah oui? dit Puig poliment. Eh bien, le médecin de votre famille m'a téléphoné tout à l'heure pour me prier de passer.

Il se tut. « Papa s'est flanqué une nouvelle crise avec ses inquiétudes stupides, se dit Philippe plein de colère. Nous avions bien besoin de ça! » La montée s'acheva dans le silence. Au lieu d'utiliser sa clef, Philippe sonna. Mme Denis vint ouvrir elle-même. En le voyant près de Puig, elle lui fit un sourire de gratitude et de confiance. Toutes les lumières du bureau étaient allumées. Laurent s'avançait, saluait Puig, murmurait deux mots à l'oreille de Mme Denis. Elle répondit :

— Très bien, Docteur. Entre avec ces messieurs, dit-elle à Philippe. Je vais prévenir ton père. Il va être si content que tu sois là!

Philippe fut donc informé de l'attaque par le rapport bref et sec de Laurent à Puig. Lui qui avait reçu avenue Bosquet le radiographe, puis Shapira, comme un fils de la maison, ici, chez lui, pour son père, et en étant lui-même le motif de cette crise, il devait apprendre les choses comme un étranger, un médecin assistant. Il entendait : « ...Hémiplégie chez un hypertendu... cœur fatigué depuis longtemps... paraît bien résister, mais... » Ils se tenaient debout tous les trois. Saturé par ses angoisses de la journée qui demeuraient toujours aussi fortes, Philippe se demandait avec horreur s'il était capable d'en éprouver d'autres. Il avait l'affreux sentiment qu'à la fin de ces deux merveilleuses années — car Gasmère allait mourir, cela ne faisait pas de doute — son père usait des pires moyens pour le détourner de son maître, exactement comme au début, quand il voulait tant l'obliger à poursuivre ses études!

Puig répondit, impassible :

— Voulez-vous me montrer le chemin?

« Ce n'est pas un bavard », pensa Philippe. Au bruit qu'ils

firent, Mme Denis vint à leur rencontre. Le sourire était resté figé sur ses lèvres, les yeux quêtaient du secours. Philippe se sentit courroucé contre elle aussi. En même temps, il eut peur.

M. Denis ne prit garde ni à Laurent ni à Puig, il attendait Philippe. Dès qu'il l'eut aperçu, il fit :

— Aaah...

Puis il ramena son attention au professeur. Forçant une bouche toujours déviée, une langue maladroite, il balbutia :

— Je suis... confus... vous déranger... Pour une bêtise!... Juste un étourdissement!... Ça va mieux... Oui. Oui.

Mme Denis, au fond de la pièce, prit le bras de Philippe. Il avait eu un haut-le-corps, elle le voyait regarder son père avec stupeur. Puig recommença l'examen qu'elle connaissait déjà, mais plus vite; par exemple il ne tenta ni de le faire siffler ni de le faire boire. D'ailleurs, André avait l'air si fatigué, si fatigué, ses paupières se fermaient sans cesse.

Selon le rituel, Puig et Laurent retournèrent dans le bureau pour se concerter. Mme Denis et Philippe s'approchèrent du lit sur la pointe des pieds.

— Mon vieux papa, murmura Philippe en embrassant un front moite, repose-toi. Tu t'en fais toujours trop, tu vois.

Dormait-il déjà? M. Denis ne broncha pas. Mme Denis tira soigneusement les draps, éteignit la lampe du plafond. Laissant les portes ouvertes, ils allèrent attendre le verdict dans la salle à manger. Philippe vit *La Presse* dépliée sur la table. « ...Deux coups de feu tirés sur M. Bienvenu Gasmère et son secrétaire... » Il comprit tout.

— Quand même, demanda-t-il, l'article ne raconte pas que j'ai été blessé?

— Oh non! dit Mme Denis. (Elle frissonna.) Non!

— Alors, répliqua-t-il en martelant du poing le journal, pourquoi papa s'est-il mis dans cet état? Heureusement qu'on guérit très bien aujourd'hui d'une petite attaque! Il a toute sa conscience, il parle, il se remettra vite, il a du ressort! Pourvu que ça le fasse devenir raisonnable!

— Tu ne vas pas lui en vouloir? dit-elle doucement.

Il se prit la tête dans les mains.

— Non, bien sûr... Mais tu te rends compte, après cette journée?

— Mais oui, mais oui, murmura-t-elle avec tendresse. Le principal, maintenant, c'est que... tout rentre dans l'ordre.

Il éclata en sanglots et se jeta à ses genoux :

— Oh maman, Gasmère va mourir, tu sais, il va mourir!

Elle lui caressa les cheveux, le consola. Elle pensait : « Bien sûr, André va se remettre, pas vite, non, mais un petit progrès chaque jour. » Elle l'imagina le matin de la première promenade autour de la porte Dauphine, appuyé assez fort sur son bras, traînant encore un peu la jambe, et quelle chance que ce fût l'été! Tandis que Bienvenu Gasmère... On a beau être robuste, à près de soixante-quinze ans on ne peut plus réagir. Gasmère aurait eu une attaque, même aussi petite que celle-là, il ne la supporterait pas, lui. Philippe allait de nouveau se retrouver sans guide, et sans diplômes, et plus vieux de deux ans, et avec son désir insensé d'épouser cette fille. Est-ce qu'elle avait eu tort de combattre autrefois les résistances d'André?

Ils tressaillirent l'un et l'autre, Philippe se releva brusquement : on les appelait. Assis devant la table de M. Denis, le professeur venait de passer la plume à Laurent debout, pour que celui-ci contresignât leur ordonnance. Il exprima d'une voix précise des choses vagues, en disant : « Nous. » Il fallait voir, attendre. Le problème? Eviter une nouvelle crise. Le traitement? Un tonique cardiaque, pas davantage, les révulsions secoueraient inutilement le malade. Immobilité, calme, silence. Nous conseillons une garde parce que la période délicate pouvait durer plusieurs jours. Sur ces mots, Puig considéra Mme Denis. Si elle ne réagissait pas bien à ce dernier avis, il préciserait pourquoi une garde était indispensable, il y serait obligé.

Mme Denis approuva tout du front, la garde comme le reste : elle doutait trop d'elle-même pour ne pas se réjouir de voir auprès d'André une vraie infirmière. Elle jeta un coup d'œil sur ses mains, qu'elle sentait trembler. Non, c'était invisible. Son regard clair levé enfin vers le professeur :

— Ce n'est pas trop brillant, n'est-ce pas? demanda-t-elle d'une voix qui voulait dire : « Mais cela pourrait l'être encore moins, bien moins? »

Les yeux toujours étonnamment vides, Puig répondit :

— Un diagnostic réservé n'est pas un diagnostic désespéré, madame, sachez-le! Nous devons faire confiance à la jeunesse de M. Denis.

« Que veux-tu de mieux? se dit-elle. C'est ce que tu pensais. » Puig parti, elle retourna dans la chambre, laissant leur vieux médecin avec Philippe, « entre hommes ». Mais devant le visage défait du garçon, qu'il mit sur le compte

de l'angoisse filiale sans soupçonner son véritable objet, Laurent jugea superflu de l'inquiéter davantage. On verrait demain. Il dit simplement :

— Sitôt chez moi, je commanderai la garde. Votre mère doit absolument se reposer — et vous aussi, après le drame de cet après-midi! J'aurais bien voulu en parler avec vous, mais il se fait tard. A demain matin.

Quand elle eut entendu refermer la porte, Mme Denis rejoignit Philippe dans l'antichambre.

— Il dort, dit-elle. Laurent t'a... donné d'autres détails?

Philippe était devant le téléphone. Il avait un besoin insurmontable d'appeler Elise tout de suite.

— Non, rien.

— Ah! fit-elle avec un immense soupir, tant mieux!

De la cuisine, Lucie demanda :

— C'est pas trop grave?

— Pas trop, Lucie, pas trop. Vous pouvez servir, nous avons besoin de prendre des forces! Nous dînerons à tour de rôle pour ne pas laisser Monsieur tout seul.

« Il est *impossible* qu'il arrive quelque chose! » songea Philippe, et une vague de terreur le parcourut. Il décrocha l'appareil.

— Enfin! dit Elise.

Elle était avertie depuis le dîner, M. Sensier leur avait montré sans commentaires les journaux du soir. Elle avait voulu courir avenue Bosquet, mais on lui avait interdit de sortir, à cause du manque de transports et des bagarres, et aurait-elle trouvé Philippe? Elle s'était tenue sans cesse près du téléphone, n'osant pas appeler elle-même. En apprenant qu'il n'y avait guère d'espoir pour Gasmère et que M. Denis venait de subir une attaque, elle réclama des détails d'une voix soudain profonde, presque méconnaissable. Elle demanda ce que Philippe souhaitait qu'elle fît.

— Rien, penser très fort à moi et dormir. Je vous appellerai demain matin. Et vous viendrez voir papa? (Il mit la main autour de sa bouche.) Je vous aime.

Il demanda ensuite Louis Fournier, le meilleur ami. Louis parla de l'émotion de tous les siens. Il n'avait pas osé appeler, lui non plus. A la seconde nouvelle il s'exclama, et proposa de venir tout de suite.

— Non, dit Phiippe, demain matin, veux-tu? avant que je parte chez Gasmère. Si je ne suis pas appelé d'ici là...

Le téléphone sonna trois fois entre dix et onze : des jour-

naux. Philippe répondit longuement au premier, moins au suivant, et envoya promener le troisième. Mme Denis ne quittait pas la chambre, elle ne cessait de regarder son malade endormi. L'infirmière arriva vers onze heures : une grosse femme haletante qui se répandit en imprécations contre les grévistes et les assassins. Philippe se garda de dire qui il était, on n'eût plus parlé que de cela. Les paupières toujours closes, M. Denis montra en ouvrant plusieurs fois la bouche qu'il avait soif. Comme Gasmère, — comme cette femme en blanc en évoquait une autre, bedonnante aussi, avec la même petite croix rouge sur le sein, et cette même atmosphère lourde, feutrée, où les bien-portants se déplacent sans aucun bruit. Une seule différence : là-bas, on avait laissé allumées toutes les lampes, Gasmère n'en était pas gêné! Philippe eut un élan d'amour pour ses deux malades confondus. La garde humectait la langue de M. Denis. Les yeux absents et pleins de larmes, Mme Denis commençait de transformer un fauteuil en chaise longue.

— Laissez donc, dit l'infirmière; allez dormir, monsieur, madame. Nous, on va passer une très bonne nuit tous les deux!

M. Denis entrouvrit un œil, tenta de sourire.

— Et comment! dit-il.

La torpeur le reprit. Philippe offrit son lit à sa mère. Elle haussa gentiment les épaules et rappela que le canapé du bureau était transformable aussi. Avec la porte ouverte, elle ne serait pas séparée de la chambre. Philippe eut à peine la force de se déshabiller; il sombra dans le sommeil. Vers deux heures, Mme Denis alla refaire du café pour la garde. Le souffle de M. Denis était devenu inquiet. Elle ne se coucha pas.

IV

A dix heures moins le quart, le Dr Laurent n'était pas encore passé. Philippe s'impatientait. Louis Fournier avait apporté les journaux du matin, ils les avaient regardés ensemble devant les bols du petit déjeuner. Un bon jour pour la presse. Les prises de positions politiques, une littérature débordante sur l'attentat et le mystérieux assassin dont le geste ne se trouvait expliqué sérieusement nulle part,

les récits contradictoires des manifestations qualifiées de « légitime colère », de « sordides manœuvres » ou de « lamentables désordres », avec la statistique des blessés et des arrestations maintenues, les annonces des meetings dans les journaux de gauche, la ridicule interview de M. Denis dans *Le Matin*, et, un peu partout, « M. Philippe Denis », « le secrétaire », « le jeune secrétaire » — il y avait même une fois « le jeune secrétaire hagard » (ce reporter du *Petit Journal* laissait entendre qu'il avait été reçu chez Gasmère!) — « Voilà comment j'entre dans la gloire », se dit Philippe désespéré. Il ne songeait qu'à retourner avenue Bosquet. M. Denis, dans le même état que la veille, était obsédé par la pesanteur de son bras droit, mais ne semblait pas frappé par sa difficulté de parole. Il se répétait, il insistait sur le peu de gravité de son cas.

— C'est bien mon avis, disait Philippe. La bouche est beaucoup mieux! Et si Laurent traîne comme ça...

Mme Denis ne demandait qu'à le croire. L'infirmière renchérissait. Il fut décidé que Philippe n'attendrait pas davantage et que Louis ferait un saut avenue Bosquet pour l'informer du résultat de la visite. D'ailleurs, Elise allait venir, et les transports fonctionnaient. Il trouva un taxi au coin de l'avenue du Bois. Une chaleur de plein été, une vie éclatante partout, dans le ciel, les feuillages, les robes légères des femmes, qui semblaient toutes marcher à la conquête du monde. Plus de barrages, même plus d'agents, sauf aux alentours de la maison, devant laquelle stationnaient toujours une petite foule et des voitures. Rien de neuf, évidemment. Il grimpa l'escalier à en perdre le cœur, trembla d'ouvrir la porte. Courapied parut, décomposé, réduit, misérable. Philippe n'aurait jamais soupçonné qu'il pût devenir ainsi.

— J'ai entendu votre clef, monsieur Denis. (Sa voix aussi était brisée, chargée de larmes. Il ajouta avec une nuance de reproche :) Nous vous espérions depuis un bon moment. Le Pr Shapira...

Philippe pâlit de confusion.

— Mon père vient d'avoir une attaque.

— Ho, fit Courapied. (Il le regarda avec une tendresse malheureuse.) Et vous êtes ici.

Philippe s'empressa de le persuader, comme il l'était lui-même, que cela ne *pouvait* pas avoir de suites sérieuses.

— Tant mieux, monsieur Denis, nous sommes déjà si touchés! Pas « localement », si j'ose m'exprimer ainsi. Le

Pr Shapira est revenu ce matin, il a ordonné à M. Bernard une seconde transfusion, on est en train de la faire. Ces messieurs n'ont pas touché au pansement : ils disent que les plaies ne doivent sûrement pas saigner. Asseyons-nous, monsieur Denis, je ne sens plus mes jambes.

Il attendit que Philippe prît place le premier. L'infirmière traversa le vestibule, une cuvette un peu sanglante à la main. Il se frotta le front, les narines, et parut s'affaisser.

— Mais c'est le délire, continua-t-il, l'agitation. C'est (il baissa la voix), c'est ce qu'il dit. Ça a commencé vers minuit. J'étais là, avec la garde, M. Pérignon sommeillait dans le fauteuil, M. Bernard écrivait à côté. Oh, monsieur Denis. J'ai d'abord cru qu'il avait peur de mourir. Un sentiment bien naturel, surtout quand la mort veut vous prendre alors que vous êtes bien portant! Il tirait les draps, il secouait la tête, il disait : « Non, je ne veux pas! Non, je ne veux pas! » Et savez-vous ce qu'il ne voulait pas, monsieur Denis? (Courapied ferma les yeux.) Devenir aveugle. Tout ce qu'il a toujours caché, ce qu'il n'a jamais voulu qu'on sache, il l'a dit! (Courapied eut un bref sanglot, Philippe n'osait plus respirer.) Nous nous doutions bien, le monde entier se doutait bien de ce qu'il avait dû souffrir. Mais l'entendre, *y assister!*

Un sanglot plus fort l'interrompit, des larmes noyèrent son visage. Philippe eut une seconde intolérable et se mit à pleurer lui aussi. Sans le remarquer, Courapied reprenait :

« Nous n'aurions jamais dû être là. Si vous aviez vu le pauvre M. Bernard! Il a demandé à M. Pérignon et à la garde d'aller dans le bureau. Et puis (Courapied haussa les épaules) comme ça a duré toute la nuit... Il criait : « Je ne veux pas! Non, pas le deuxième, pas le deuxième! » Il brisait des chevalets dans son idée, il crevait des toiles, il leur criait : « C'est vous qui m'avez brûlé les yeux! » avec des injures, monsieur Denis, comme jamais je ne lui en ai entendu! Il a aussi supplié quelqu'un, l'oculiste sûrement. Il a dit : « Et si je ne sors plus jamais au soleil? » Il se cognait contre le mur. De l'autre côté, j'ai dû trouver une planche pour l'empêcher de tomber.

L'infirmière reparut. Ils se levèrent tous deux, Courapied se ressaisit.

« M. Bernard reviendra aussitôt après sa consultation d'hôpital. Vous allez trouver un sac des Postes bourré de lettres, et je ne sais combien de télégrammes. Gris ou

Mme Gris les monte tous les quarts d'heure. Le commissaire de police est venu juste avant vous nous annoncer que l'assassin était mort.

— Qu'est-ce que disent les médecins? insista Philippe. Est-ce qu'ils croient que M. Gasmère peut...

Il n'osa terminer. Courapied hocha doucement la tête.

— Ils disent que nous devons avoir confiance dans sa force, dans sa verdeur.

« Pour papa, c'est dans sa jeunesse, pensa Philippe. Est-ce une façon de reconnaître qu'on ne peut plus rien pour un malade? » Il repoussa cette question insensée et pénétra sur la pointe des pieds dans la chambre. Il vit d'abord la longue planche dressée près du lit. Elle faisait imaginer de la frénésie, de la démence! On l'avait retirée pour la transfusion. D'ailleurs Gasmère était maintenant immobile sur le dos, très calme, trop blanc. Il ne portait pas ses lunettes. Mais les paupières fermées, la respiration lente; il dormait peut-être. Philippe gagna la petite bibliothèque. Quelques télégrammes étaient déjà ouverts; il continua la besogne. Témoignages d'indignation, vœux fervents, signatures plus ou moins illustres, souvent collectives, de France, d'Europe centrale, de Scandinavie, d'Amérique. Au dixième, il ne lisait plus. Il les ouvrait, les disposait soigneusement l'un sur l'autre, sans pensée, abruti. Il continua par les lettres, cueillant une phrase de temps en temps, regardant se succéder les écritures, comme un défilé de passants. Il trouva un trèfle à quatre feuilles, des images pieuses, et même une petite médaille de Lourdes en métal repoussé. Quand il vit paraître Elise, il était si absent de tout qu'il n'en fut pas surpris. Avant qu'elle eût prononcé un mot, il la couvrit de baisers.

— Enfin, enfin, disait-il.

Elle le repoussa, craignant que Courapied ne l'eût suivie.

— Cela ne vous étonne pas de me voir? Je suis allée chez vous, le Dr Laurent était là. Comme Louis devait vous apporter les nouvelles, j'ai proposé de le remplacer.

— Alors? demanda-t-il.

Il contemplait passionnément sa belle Elise, il ne l'avait pas vue depuis le Déluge! Elle était enfin près de lui, chez son maître, au lieu même de ce drame qui bouleversait le monde entier, toute sérieuse avec le merveilleux regard sombre des grandes heures. Elle ne détourna pas les yeux.

— Le médecin nous a pris à part, Louis et moi. Il a dit — il a dit qu'il était très inquiet.

Philippe devint blême. Elle lui prit la main. « Je ne devrais rien ajouter », pensa-t-elle. Mais quelque chose d'insurmontable la brûlait, la forçait à poursuivre.

— Il a dit textuellement : « Le cœur en a pris un tel coup qu'il est à la merci d'un rien. »

Philippe murmura :

— Ce n'est pas vrai.

Elle répondit en se crispant sur la main qu'elle serrait et en le regardant de toutes ses forces :

— Si, Philippe.

Il avertit Courapied qu'il devait rentrer immédiatement. Elise avait gardé un taxi. Il ne parvenait pas à comprendre ce qui se passait. Il le comprit moins encore chez lui : rien n'avait changé, sinon que Louis avait été rejoint par sa sœur Francine.

— Crois-tu qu'ils sont gentils tous les deux, dit Mme Denis. (Elle se reprit en souriant à Elise :) Tous les trois! Quand je quitte ton père pour faire un petit tour par ici, on bavarde!

Ni l'aspect ni la parole de M. Denis ne s'étaient modifiés. Il respirait avec un tout petit peu plus de peine, peut-être. Il demanda des nouvelles de Gasmère et se plaignit de son infirmière, devant elle, parce qu'elle refusait d'aller se reposer. Philippe, dès qu'il fut seul avec Louis, déclara qu'il n'accordait aucune confiance à Laurent, que tous les vieux médecins étaient des imbéciles, et que le pronostic pessimiste de celui-ci prouvait sa bêtise. Louis essuyait ses lunettes sans répondre, son regard de myope encore plus triste que d'habitude. Il dit enfin :

— Bien sûr, mon petit vieux. On doit toujours espérer.

Et comme si la maison qu'il aurait senti trembler à plusieurs reprises sans y croire s'écroulait sur lui dans un fracas épouvantable, Philippe réalisa que son père était perdu. Et qu'il devait feindre maintenant à l'égard de sa mère ce dont il était resté convaincu jusqu'ici. Elle semblait si incroyablement tranquille! A midi les Fournier partirent, puis Elise : Philippe ne voulut pas la retenir, pour lui épargner une scène de son tuteur. Pendant le repas, où Mme Denis l'obligea de manger, il se répétait : « Je vais rester. Je ne peux pas ne pas rester. Gasmère n'a pas besoin de moi, ils sont nombreux là-bas. » Mais à peine eurent-ils terminé :

— Sauve-toi! dit Mme Denis. Et ne te fais pas de mauvais sang si tu es retenu ce soir.

« Elle me tend un piège », pensa-t-il. Il n'osa pas la regarder et se leva. Elle ajouta qu'elle ne serait pas seule : elle attendait Mme Sensier, « bien brave, en somme », et des amies de Thérèse. (« Moi, disait-elle toujours, je suis comme André, je n'ai pas besoin d'amis personnels, ma famille me prend trop de temps! ») Elles avaient téléphoné dans la matinée à cause de l'attentat.

Philippe alla embrasser M. Denis et partit avec son nouveau cauchemar. « A la merci d'un rien. » Qu'est-ce que c'était, un rien? Un faux mouvement? Un courant d'air? Une mauvaise pensée? Un rien. C'était encore moins qu'une petite balle de revolver. N'importe quoi. Tout.

Avenue Bosquet, il y avait quatre fois plus de curieux que le matin. Il fut presque brutal quand un journaliste tenta de le retenir. Averti de l'attaque par Courapied, Bernard le reçut et apprit : A la merci d'un rien.

— Pourquoi êtes-vous venu, mon petit Philippe?

Il faillit parler de leur maître. Mais mentir un jour pareil! Il dit la vérité. Bernard répondit par leur pitoyable mot, à tous :

— Espérez.

Le Pr Mané-Rinville et le Pr Shapira se réunirent avec Bernard dans l'après-midi pour examiner le blessé, qui s'agitait de nouveau. Il appelait ses camarades d'autrefois, Monet surtout. Dans la bibliothèque, Serpeille lisait les télégrammes et les lettres avec des exclamations, des petits cris. Comme Philippe plongeait le bras dans le sac de la poste, il lui dit :

— J'en ai mis quelques-unes de côté, Denis, de très belles, très très belles! Il faudra les donner aux journaux!

Philippe se leva brusquement et quitta la pièce. Il alla s'asseoir dans un coin du vestibule. Il ne s'était jamais senti si seul. Des gens allaient et venaient comme des ombres : Louise, Pérignon, l'infirmière, Courapied. Toutes les cinq minutes, il consultait sa montre. Le gros Gris montait encore des télégrammes, des cartes de visite, des mots griffonnés dans la loge. Les médecins étaient repartis depuis longtemps : leur bulletin de santé témoignait d'une prudence alarmante. Il ne disait pas que Mané-Rinville aurait voulu tenter une intervention, si hasardeuse qu'elle fût, tandis que Shapira et Bernard continuaient d'être contre.

La troisième ou la quatrième fois qu'il reparut, le gros Gris avait les mains vides et la mine d'un conspirateur. Il

s'approcha de Philippe, en laissant la porte du palier grande ouverte.

— J' vous demande pardon pour la consigne, dit-il, mais c'est l' député Maingault, m'sieur Denis. Y voudrait vous voir tout de suite, à cause d'une sale affaire, à la Chambre...

Philippe secoua son obsession, il allait peut-être se rendre utile. Maingault entra. Ils se serrèrent la main chaudement. Tout le monde connaissait Maingault, qui avait joué un des premiers rôles dans le parti socialiste et au Congrès de Tours pour l'adhésion à la IIIe Internationale. Ses caricatures l'avaient rendu encore plus populaire, avec sa figure large aux yeux très enfoncés et très noirs, son petit toupet, et l'énorme moustache qui lui couvrait la bouche. Il devait avoir une quarantaine d'années, il était député depuis dix ans au moins. Philippe tenta vainement de se rappeler la circonscription : quelque part en Bourgogne, dont Maingault avait l'accent. Le visiteur dit à mi-voix :

— Mon parti ne m'aurait pas délégué auprès de vous en un tel moment sans un motif très grave.

Philippe l'introduisit dans le cabinet de travail, lui offrit une chaise, et prit le tabouret du piano.

— Je viens de la Chambre. Vous savez que nous y sommes toujours traités en criminels, en parias. Nous commençons à avoir l'habitude, et je n'ai pas besoin de vous expliquer pourquoi tant de violence et tant de peur nous réjouissent. L'adhésion grandissante du peuple de France doit fatalement accroître la haine à notre égard des représentants de ceux qui l'exploitent et qui comprennent enfin que leurs jours sont comptés. Mais il y a des bornes même à l'ignominie, et elles ont été dépassées tout à l'heure.

— En utilisant l'attentat?

Maingault lui adressa un bref sourire sans perdre sa mine soucieuse.

— Nous avions déposé une demande d'interpellation. Lorsque le ministre de la Justice est venu hier apporter ici au maître les plus hypocrites condoléances...

— Il n'est pas monté, précisa Philippe.

— Je sais... Il a fait à la presse une déclaration infâme, pleine de sous-entendus, dont toutes les feuilles réactionnaires se sont gargarisées ce matin. Nous devions dénoncer la manœuvre. Mais vous pensez bien que le gouvernement qui l'avait soigneusement préparée n'allait pas se laisser gagner de vitesse! Dès le début de la séance, le président du

Conseil en personne est monté à la tribune. Il a flétri l'attentat, et quand nous lui avons crié qu'il flétrissait ainsi toute sa majorité, il a osé nous ordonner de nous taire en attendant des « révélations ». L'homme à tout faire de l'Intérieur a pris aussitôt la parole. Je vous passe sa littérature. Vous devinez ses « révélations ». L'agresseur avant de mourir avait reconnu qu'il était communiste, qu'il avait agi en tant que communiste, sur l'ordre de ses chefs communistes, et pour réussir un double coup : nous débarrasser d'une idole qui nous gêne dans le parti parce qu'elle y occupe une trop grande place sans en être, déshonorer les anti-communistes, que nous pourrions naturellement accuser d'avoir armé la main du criminel!

Maingault avait parlé les yeux au loin, comme s'il avait eu besoin de revoir la tribune et le ministre pour résumer le discours. Philippe eut un frisson de dégoût et dit :

— C'est ignoble!

Maingault lui offrit brusquement son regard vif.

— C'est d'autant plus ignoble, reprit-il en martelant la phrase, que *pas une fois,* Philippe Denis, *pas une, ce misérable fou de Neveu n'a rien déclaré de pareil!* Il a pourtant été battu, torturé, supplicié. Vous n'imaginez pas ce qu'ils lui ont fait subir la nuit dernière. Mollement pour commencer, en présence du préfet et d'un attaché à l'Intérieur qui s'impatientait fort — encore un salaud que nous avons repéré. Tant qu'ils ont été là, on y a mis des formes. Ils sont partis, en sachant que les formes s'en iraient avec eux. Je pourrais vous raconter minute par minute tout ce que le bonhomme a souffert, je pourrais vous amener un témoin qui est des nôtres et qui a dû assister sans intervenir à cette véritable séance de l'Inquisition — d'ailleurs toute simple! il n'y avait pas besoin de tortures formidables quand il suffisait de quelques pressions sur des côtes déjà cassées, un corps déjà mis en morceaux. Avec des arrêts, naturellement, des gorgées de cognac, des promesses. Ils n'ont rien obtenu. C'était un détraqué, un loufoque, un déchet, et ce qui lui restait de cervelle avait été pourri par la propagande anarcho-policière. Vous comprenez pourquoi ils devaient l'achever? Ce qu'ils n'ont pas pu tirer d'un agonisant, ils le font dire à un cadavre. Le ministre a brandi une carte de la C. G. T. Unitaire. Nous lui avons crié : « Montrez plutôt sa carte du parti? » Mais avec le vacarme qui nous conspuait... (Maingault eut un ricanement.) Il y a un patron aussi, un

petit fabricant de bonneterie chez qui Neveu travaillait depuis sa sortie de l'hôpital. Le bon patron, celui qui répond bien poliment à la question rituelle : « Votre ouvrier était communiste, n'est-ce pas? » : « Oh, sûrement, vous pensez... »

Philippe n'entendait plus. Une image effrayante et grotesque l'obsédait : une salle d'opération remplie d'une foule de chirurgiens, de médecins, d'infirmiers qui se bousculaient au-dessus d'un malade pour le cribler de coups de bistouri, de coups de couteau, lui arracher des lambeaux de chair, et le malade hurlait, hurlait, hurlait. « Je vais tourner de l'œil, se disait Philippe, toute cette histoire est folle, voilà que je dois plaindre l'assassin de mon maître, l'assassin de mon père? » Il se rendait compte qu'il n'avait absolument pas réagi, le matin, quand Courapied lui avait fait part de cette mort. Maintenant, cet immonde meurtrier était devenu la première victime. La première...

Maingault réveilla son attention en baissant la voix :

— Je suis parti avant la fin pour vous consulter. Nous ne pouvons pas en appeler publiquement au témoignage de notre camarade. Je peux vous l'amener, à vous, je peux vous dire son nom tout de suite, parce que vous avez notre confiance, parce que nous savons que nous pouvons compter sur votre sympathie, sur votre aide, mais nous n'avons pas le droit de le livrer à la colère et à la vengeance de ses supérieurs.

— Cela va de soi, dit Philippe touché. Moi non plus, je n'ai pas besoin de le connaître, votre parole suffit. Que puis-je faire?

Maingault déclara sur-le-champ :

— Il n'y a pas trente-six solutions. Au mensonge éhonté qui prétend servir Bienvenu Gasmère en nous déshonorant, c'est Bienvenu Gasmère qui doit répondre! Lui seul peut faire retentir la vérité avec assez d'éclat pour qu'elle soit entendue par la France entière et le monde libre! Il suffit qu'il déclare : « Je sais où sont mes vrais amis, je sais que la balle qui m'a frappé ne *peut* pas avoir été tirée par l'un d'eux. Et pour vous permettre une accusation si abjecte, je suis en droit de me demander jusqu'à quel point cette balle vous est étrangère. » Ne croyez pas, Philippe Denis, que j'aie l'outrecuidance de suggérer quoi que ce soit. Mais vous saisissez l'importance, capitale pour nous, d'une telle riposte!

Philippe baissa les yeux, les releva.

— Hélas, dit-il tout bas. Je vais vous faire une confidence à mon tour. Cela ne doit pas sortir d'ici, c'est trop cruel, trop secret. Bienvenu Gasmère délire depuis cette nuit. Il revit les moments les plus terribles de son existence. Il ne reconnaît plus personne.

Maingault eut un air désolé, puis interrogateur :

— Vraiment... Mais il a des intervalles de repos, de lucidité?

— De repos, si l'on veut! D'immobilité, de prostration. Et de lucidité, sûrement non.

Maingault se pencha en avant :

— Je vous en prie, tentons la chance. Ce que vous appelez sa prostration peut ne pas étouffer sa pensée, elle a toujours été si puissante! Allez le voir, parlez-lui à l'oreille, dites-lui en deux mots ce qu'il en est...

Philippe répliqua avec désespoir :

— En deux mots? Il ne sait même pas qui a tiré sur lui, il n'a pas posé une seule question hier, de tout l'après-midi, et il avait encore sa conscience pourtant. Il ne veut pas mourir, il ne veut pas être aveugle. (Philippe avala un sanglot qui lui bouchait la gorge.) Son drame n'est plus le nôtre.

Maingault se pencha davantage. Coudes aux genoux, il agitait ses doigts croisés pour souligner sa supplication :

— Mon cher Philippe Denis, l'honneur et l'avenir d'un parti traqué sont entre vos mains. Vous êtes le fils spirituel de notre Bienvenu Gasmère. Vous partagez sa vie depuis des années. Vous alliez au-devant de ses réflexions, de ses désirs. Vous avez été ses yeux, sa flamme, vous avez failli être abattu à ses côtés il y a vingt-quatre heures. Vous sauriez comprendre un souffle de lui, un simple souffle!

Philippe l'écoutait, torturé, et songeait : « Je suis le fils de mon père, qui va peut-être mourir aussi. Pourtant, mon devoir est de répondre. Car c'est vrai que Gasmère est leur ami, c'est vrai que la monstruosité dont il est le prétexte lui fèrait horreur. »

Il se leva.

— Attendez-moi un instant.

Courapied était assis au chevet du lit. Une odeur fade avait surmonté celle des pansements, rappelait des maisons de vieux paysans frileux calfeutrés dans leur vieillesse. On n'entendait que le minuscule tic-tic-tic du chronomètre. Gas-

mère ne bougeait pas. Courapied fit une grimace lamentable en haussant les épaules. Philippe chuchota :

— Croyez-vous qu'il puisse nous entendre?

Courapied répondit : non, de la tête. Il n'était même pas question de toucher une main abandonnée. Des années plus tôt dans un élan de vénération, Philippe avait frôlé cette main et Gasmère l'avait retirée vivement, ne sachant pas ce qui lui arrivait. Philippe avait pénétré ce jour-là le sens du mot solitude. Par acquit de conscience, il dit :

— Monsieur...

sans obtenir la moindre réaction. Il ressortit.

Au milieu du bureau, Maingault, debout, l'attendait, le guettait. Philippe fit à son tour la grimace de Courapied. Il vit le regard qui s'était accroché à lui se remplir de courroux et de mépris. Il en fut révolté.

— Enfin, s'écria-t-il, vous ne voudriez pas que j'invente?

Cette supposition l'effraya lui-même, il craignit d'avoir blessé Maingault. Mais le regard ne changea pas, ne marqua aucune surprise, demeura indigné. « Si, se dit Philippe abasourdi, c'est ce qu'il aurait voulu! Il a cru que je suis allé dans la chambre pour faire semblant, pour jouer un jeu, tourner des scrupules? C'est insensé, nous ne pouvons pas rester là-dessus! » Il insista avec une sorte de terreur :

— Qu'attendiez-vous? Que je fasse un miracle?

Maingault détourna enfin les yeux. Il dit d'une voix glacée :

— Que vous serviez une cause qui dépasse chacun de nous, parce qu'elle est celle du prolétariat mondial et de l'émancipation des peuples. La cause pour laquelle Bienvenu Gasmère a vécu et va peut-être succomber. Je ne vous demandais pas de mentir, Philippe Denis. Le parti de la vérité n'a pas besoin de mensonges. Je vous demandais de nous défendre, en conformité totale avec tous les actes de votre maître.

Ce fut maintenant à Philippe de le supplier :

— Je ne suis pas moins prêt que lui, ou que vous, à mourir pour que les hommes soient libres! Demandez-moi *mes* preuves, et je vous les donnerai! Mais ne me demandez pas d'en fabriquer au nom d'un autre, de me substituer à un autre, je ne le peux pas! « La vérité, elle aussi, est une et indivisible » : c'est Gasmère qui a dit cela! Vous vous trouvez dans une situation tragique, et pourtant vous ne lui sacrifiez pas le camarade dont le témoignage laverait votre parti de tout soupçon?

Maingault le regarda de nouveau, avec un mépris encore plus écrasant que tout à l'heure.

— Nous n'hésiterions pas à le « sacrifier », comme vous dites, et il n'attendrait même pas que nous le lui demandions, si nous ne l'estimions indispensable là où il est. Et quel « sacrifice » feriez-vous donc, vous? Sinon celui d'une conception égoïste et bourgeoise de la conscience, qui se satisfait vraiment de peu!

Philippe rougit soudain, sa voix trembla de colère.

— Vous pouvez croire que je ne suis pas déchiré en ce moment par mon impuissance?

Maingault eut un petit rire terrible et répondit :

— C'est ce que je disais. (Il boutonna son veston, prit son feutre.) Au revoir, monsieur Denis.

Il partit d'un trait. La porte du palier se refermait, que Philippe n'avait pas fait trois pas dans le bureau, le cœur cognant de rage, de chagrin, — de doute aussi, car il fallait être bête comme Maingault, obsédé, borné, incapable de rien saisir en dehors de sa foi, pour prétendre que la conscience n'était qu'une nourrice indulgente, un juge commode et complaisant, une rivière enchantée, un lit de repos! « Je serais mille fois plus tranquille si je servais un dieu, quel qu'il soit! Maingault est tranquille, lui! De tout cet entretien il n'emporte aucune question ni sur lui ni sur moi; je suis un petit traître, il me hait. Tandis que je ne me sens même pas le droit de lui en vouloir, même si je lui en veux... »



A se retrouver seul, l'angoisse le ressaisit. Cinq heures cinq : il n'y tint plus. Il prit un taxi, en imaginant le retour de son père la veille. Il pressait entre elles ses mains moites, il aurait voulu se broyer les doigts. Du porche à l'ascenseur, il courut sur la pointe des pieds. Il monta l'escalier par enjambées énormes. La porte ouverte, il n'avait pas encore retiré sa clef de la serrure que de l'autre bout de la maison un hurlement vint le frapper au front :

— Philippe! Papa est mort, Philippe! PAPA EST MORT!

V

Il n'avait pas été question de rappeler le Dr Laurent ni personne. M. Denis avait voulu se dresser dans son lit, se lever peut-être. Il avait dit : « Assis », ou « Assez ». Le temps que l'infirmière s'approche, il était retombé sur les oreillers avec une sorte de bref aboiement, suivi d'un long soupir. Mme Denis et Mme Sensier étaient accourues du bureau. Les yeux vivaient encore, il avait un peu agité les mâchoires, deux ou trois fois, mais sans un mot ni même un souffle. Puis la bouche s'était entr'ouverte. Mme Denis avait crié : « André! Non, André! » L'infirmière lui avait demandé de téléphoner tout de suite au docteur, elle avait ajouté : « Je vais faire une piqûre », en lançant un coup d'œil à Mme Sensier. Elle savait bien qu'il n'y avait plus à faire ni piqûre ni rien, mais depuis qu'elle avait vu une femme devenir folle devant une mort trop rapide, elle préférait soutenir l'illusion le plus possible. Mme Denis ne le lui pardonna pas. Elle crut que son mari était mort pendant qu'elle téléphonait : il avait pu ne pas la sentir près de lui! Avec le cri dont elle accueillit Philippe, toute contractée et glacée dans ses bras, les seuls mots qu'elle lui dit, comme elle devait les dire au Dr Laurent, ce fut : « Je n'étais pas là, on m'a empêchée d'être là. » Elle répétait : « Je ne l'ai pas quitté pendant vingt-quatre ans, et je n'ai pas été là. » L'infirmière faisait de loin : Si, si, ou expliquait tout bas : « Elle ne s'est pas rendue compte. Quand on n'a pas l'habitude... »

« Mais moi, se disait Philippe, moi, je n'étais *vraiment* pas là. » Après tout le chagrin qu'il accumulait depuis la veille et dont la violence lui avait donné l'illusion de la nouveauté — comme si l'appréhension et l'angoisse ne formaient pas la base détestable de sa nature! — un cri venait de le jeter dans un enfer inconnu. Un cri qu'il avait l'impression d'avoir poussé lui-même, dont il aurait reçu l'écho avant d'avoir compris qu'il avait crié, d'une voix encore plus à lui que sa voix de tous les jours, et que peut-on posséder de plus à soi que soi, sinon ce qui vous a donné la vie, ce qui est à votre père, à votre mère? Oui, en traversant la cour, en montant l'escalier, en ouvrant la porte, cette chose terrible qui s'appelle l'inconscient et qui sait tout connaissant déjà la

mort de son père et elle avait pris la voix maternelle pour l'avertir : « Papa est mort, Philippe! Papa est mort! » Mais puisque c'était sa mère qui avait réellement crié, il se demanda en même temps pourquoi son esprit se permettait à un pareil moment toute cette littérature et il découvrit une horreur de plus : la solitude qui s'ajoute aux malheurs irréparables. Il ne l'eût peut-être pas éprouvée si sa mère n'avait semblé si effroyablement seule, inaccessible — indifférente, sauf à cela qu'elle n'avait pas été là, qu'on l'avait empêchée d'être là — et Dieu sait pourtant s'il l'avait prise dans ses bras, couverte de baisers, de larmes; mais on aurait dit qu'elle ne pouvait ni ne voulait partager son désespoir avec personne, même pas avec lui. Quand l'infirmière vint demander une chemise et un drap pour la dernière toilette, elle alla choisir ce qu'il fallait dans l'armoire de la chambre, et ressortit sans avoir tourné les yeux vers le lit. En la voyant revenir la figure pétrifiée, le poing serré sur son mouchoir, Philippe se dit : « Pourquoi est-elle dans cet état? Pourquoi n'est-elle pas tranquillement malheureuse, elle qui ne lui a jamais fait que du bien? Tandis que moi! » Il ne pensait pas à l'attaque dont il avait été la cause ignorante, mais à tout le reste, à tous les conflits, à toutes les disputes, où son père avait eu tort quelquefois, mais toujours avec l'unique désir de le mener sur une voie meilleure que la sienne, de lui épargner ses propres déceptions et ses regrets. Incompréhensif trop souvent? « Et moi, est-ce que je me donnais la peine de le comprendre? Alors que j'ai toujours tout accepté de Gasmère, je ne cessais de m'exaspérer contre lui... » Ce remords en provoqua un autre. « Je mens! Il y a des mois et des mois que nous nous entendions bien! Depuis mon amour pour Elise! Il nous a soutenus, même devant maman, il a approuvé nos fiançailles. Quand nous aurions été mariés, il serait enfin devenu mon ami. Il n'avait jamais l'air de comprendre que j'avais *besoin* de cette amitié! Et c'était peut-être son rêve, à lui aussi... »

Philippe se levait, marchait à travers l'appartement, revenait s'asseoir dans le bureau. Mme Denis ne bougeait pas du canapé, la tête et le corps droits, effrayante d'immobilité. Mme Sensier pleurait non loin d'elle. « Il y a un mort ici, se disait Philippe, et c'est mon père. » Il le voyait à travers le mur tel qu'il l'avait aperçu en rentrant, une seconde : les yeux fermés, la bouche entr'ouverte comme un petit trou noir dans les poils grisonnants de la moustache et de la

barbe. Il l'avait fui, avec cette sensation d'un définitif intolérable qui ne le quitterait plus, et c'est alors qu'il avait tant serré sa mère contre lui. Ses grands-parents étaient morts avant sa naissance ou quand il était trop petit pour s'en souvenir. Mme Maillart était morte, mais bien après son départ de Chevrières. Gasmère allait mourir, mais il n'était pas mort. « Mon premier mort, c'est mon père. » La curiosité universelle tenait mobilisés ses journalistes, ses téléphones, ses télégrammes parce que Gasmère trouvait encore la force de lutter pour vivre malgré son âge et sa blessure; et pendant ce temps, un homme parmi des milliards venait de mourir le plus vite possible, aussi discrètement qu'il avait toujours vécu, comme s'il n'avait voulu importuner ni les siens ni personne à cette dernière occasion. « Et c'est mon père. »

Il fallait télégraphier aux Villard. Quel son de voix prendraient pour eux les mots qu'ils allaient lire à l'autre bout du monde? Et quels mots employer? Brutalement : « Papa est mort? » « Papa décédé? » Ou débuter par « Affreux malheur soudain » qui en vérité serait une préparation, un amortissement? Rien ne pourrait diminuer le chagrin de Thérèse et de Victor. Combien de temps mettraient-ils pour revenir? Ils entraient... « Non, maman aura la force d'aller les chercher avec moi à la gare, et avec Elise. Nous rentrerons ici tous ensemble. » Il pensa qu'il ne les avait jamais vus pleurer. « Thérèse saura peut-être se contenir, même à ce moment-là, elle est si maîtresse d'elle-même. Mais le cher vieux Victor! — *Et que sera devenu papa?* »

L'épouvante le fit se dresser. Dans quelques heures, il ne le verrait plus. On allait clouer sur lui le couvercle d'un cercueil, l'emporter, l'achever en toute tranquillité. Comment pouvait-il perdre une minute? Il traversa le bureau sur la pointe des pieds, passa par le couloir, comme pour ne pas attirer l'attention de sa mère. Avec l'aide de Lucie, moins peureuse des morts que des vivants, la garde avait terminé la toilette. Elle avait fermé les volets, allumé la lampe de chevet, puisqu'elle se trouvait chez des gens sans cierges, sans crucifix; elle veillait dans un coin, les mains jointes. Philippe sursauta. Qu'est-ce que c'était que ce pansement grotesque qu'on avait flanqué à son père? Un mort qui aurait mal aux dents? Il interrogea la garde d'un coup d'œil furieux. Elle se prit le menton, se pressa la mâchoire, qu'elle laissa retomber avec un air volontairement stupide en retirant la main. Elle s'était levée et chuchota :

— Vous voyez comme il est calme! Pour celui qui s'en va, on ne peut pas souhaiter mieux...

Un drap bien lisse pointait aux pieds, pesait à peine sur le corps maigre. Il n'avait plus besoin de couverture, rien ne pouvait le réchauffer désormais, même pas l'amour de son fils, malgré la ferveur bouillonnante d'une supplication, d'une exigence qui aurait dû pourtant provoquer un miracle : « Ne sois pas mort, papa, ne sois pas mort! » Les mains reposaient l'une sur l'autre, mais sans se reconnaître, insoucieuses de cette union définitive. Dans son pansement ridicule, le visage était complètement clos et, bien que la ride du front eût disparu, d'un calme grave, un peu sévère, comme s'il avait eu à pénétrer un secret qui n'intéressait plus que lui. Quelle absence! « Oh, se disait Philippe plus misérable encore de n'être pas seul dans la chambre, si je pouvais croire qu'il subsiste quelque chose de lui ailleurs qu'en moi! Je vais le garder toute ma vie, mais je mourrai aussi. Mes enfants ne le connaîtront que par des portraits figés et des récits qui les toucheront à peine, s'ils les touchent! Qu'est-ce que je sais de mes grands-parents? Et on a *deux* grands-pères, pour mes enfants c'est moi qui serai devenu l'être unique, qu'ils ne comprendront pas mieux que je n'ai compris le mien. Et si peu qu'ils en apprennent, quand ils auront des enfants à leur tour, ce sera *fini, fini* pour toi? Ce n'est pas possible! Sans qu'il y ait de Dieu, est-ce que l'âme ne peut pas être? Est-ce que tu ne peux pas *durer* autour de nous, de maman, de moi, de Thérèse, de Victor, de nous tous? Est-ce que tu ne peux pas te réjouir de notre chagrin, et y glisser une douceur particulière? » Tendu en avant, le bout des doigts appuyé sur le montant du lit, Philippe se sentait tout entier projeté par son regard vers le mort. Il vit frémir les paupières, il le vit. Une sorte de formidable bonheur l'obligea de s'agripper au lit. Il s'en arracha, ouvrit sans précaution la porte du bureau. Mme Denis bondit, poussa un hurlement, et retomba sur le canapé la figure enfouie dans un coussin, avec des sanglots et des larmes.

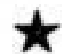
— Vous êtes fou, mon petit Philippe! dit Mme Sensier.

Bien sûr qu'il l'était. On n'a pas idée de se trouver des consolations à si bon compte. Il vint près de sa mère, dit le plus bas qu'il put :

— Pardon, maman.

Elle le chercha d'une main, à tâtons, et lui caressa les

cheveux. C'était la première fois qu'il avait l'air d'exister pour elle depuis son retour.



Elise en arrivant se jeta dans les bras de Mme Denis, qui lui dit :

— Il vous aimait tant!

Elle ne répondit rien, écouta les yeux baissés et sans un geste le récit du malheur, mais sa bouche ne cessait de trembler. Elle demanda :

— Je peux le voir, madame?

Philippe lui prit le coude, Mme Denis et Mme Sensier les suivirent. La garde se retira. Philippe sentit frissonner le bras qu'il tenait et le rapprocha de lui. Elise se dégagea, s'avança d'un pas, puis d'un autre. Elle éprouvait cette effrayante fascination qui l'avait saisie petite fille devant son père mort. Un cadavre. Connaître quelqu'un de vivant, un père, ou un futur beau-père, et le découvrir tout à coup transformé en cadavre, en statue, qu'on pourrait garder, si ça ne se décomposait pas, qu'on placerait debout dans une pièce, ou plutôt dehors quand on a un jardin, sous une tonnelle, avec des vêtements de bronze ou de marbre qu'on achèterait à un rayon spécial des grands magasins, et un banc où on irait s'asseoir avec son fiancé ou ses enfants, et des vases où l'on mettrait toujours des fleurs fraîches. Il y aurait des statues ridicules, et même d'impossibles, M. Sensier par exemple; ceux-là, on continuerait de les enfouir dans la terre. Mais pas M. Denis. Elle était parvenue à son chevet, elle cherchait à distinguer ce qui avait pu se modifier déjà. Non, rien encore, ni la petite barbe, ni les pommettes, ni les petites rides sous les yeux, tout s'était passé à l'intérieur. Si on pouvait poser la main sur la poitrine, c'est là qu'on se rendrait compte. Ou les lèvres sur un coin de peau. Elle se rappelait bien : c'est très froid. Au bout de combien de temps? Est-ce que M. Denis était déjà froid comme cela? Elle pouvait l'embrasser, elle l'aimait beaucoup, elle était très triste qu'il fût mort. Elle se pencha, et le baisa au front. Oui, déjà. Elle eut un vertige, une nausée. Elle se retrouva sur le canapé du bureau, entre sa mère et Philippe. Mme Denis lui avait touché la joue au passage en disant : « Ma chérie... »

Mme Denis était restée dans la chambre. Elle pleurait main-

tenant sans pouvoir s'arrêter. Elle avait honte d'elle-même. D'avoir pensé qu'il ne lui restait qu'à mourir aussi. Que l'heure de la séparation était la seule qui comptait de toute la vie, en oubliant la naissance de Philippe, lorsque André avait dit, avec cette flamme merveilleuse dont la joie illuminait ses beaux yeux bruns, les yeux de Philippe : Nous avons accompli notre destin! Ce n'était pas tout à fait sa faute. « Tu comprends, expliquait-elle silencieusement au mort (elle le distinguait si mal à travers ses larmes), nous aurions dû être près de toi, nous deux Philippe, et personne d'autre. Ou bien ta sœur, qui va être si malheureuse, et Victor, mais personne d'autre! Mme Sensier est sûrement une brave femme, elle est bien accablée, mais que le hasard l'ait mise là, au moment où tu partais, je l'aie vue comme l'avenir de notre garçon, sa nouvelle famille. J'ai eu l'impression de n'être plus bonne à rien, à rien. Il ne faut pas m'en vouloir, c'est passé. Je suis toujours excessive. Philippe ne peut pas avoir d'autres parents que nous. Je ferai tout ce que tu as souhaité. J'ai été injuste pour Elise, je l'aimerai, ce ne sera pas difficile. Je vais m'occuper d'eux très sérieusement. Je vais voir aussi du côté du bureau si je ne pourrais pas rendre service. Tu n'as jamais voulu parce que tu étais là, mais je ne peux pas rester sans rien faire en attendant de te rejoindre. Je me porte si bien, c'est affreux. Tu ne t'es jamais rendu compte de la place que tu tenais. Tu vas voir la différence. Les journées vont être in-ter-mi-nables. » Elle laissa tomber la tête entre ses mains, puis la redressa. « Mais je ne serai pas malheureuse. Je te jure que je ne serai pas trop malheureuse. Vingt-quatre ans de bonheur. Avec dix fois moins, j'aurai encore de quoi me faire cent ans de souvenirs. » Elle s'effondra au pied du lit : « Que nous nous sommes aimés! »



Après le départ de Mme Sensier, Elise et Philippe l'un contre l'autre parlent tout bas dans le bureau. Philippe s'inquiète pour sa mère. Les Villard vont revenir, mais s'ils doivent faire d'autres voyages? Lui, d'ici quelques jours, quand il n'aura plus de situation, il devra trouver un emploi qui l'occupera sûrement toute la journée. Il ne veut pas vivre en amateur, même si l'affaire Denis-Villard continue d'être

bonne, grâce à Victor. Elise répond ce qu'il souhaite sans l'espérer :

— Veux-tu que nous nous mariions tout de suite?

Mme Sensier venait de lui dire qu'il y avait un moyen, qu'elle s'était renseignée, qu'elle allait pousser le monstre au pied du mur. Il paraît qu'il ne pourra rien empêcher, bien qu'Elise soit encore mineure. Philippe est envahi d'une joie qu'il peut, celle-là, mêler sans crainte à son chagrin :

— Oh oui, papa serait d'accord!... Nous habiterons ici, nous n'attendrons pas l'appartement introuvable! De ma chambre, de notre chambre, tu auras des arbres comme chez vous, et maman aura une fille.

— Je lâcherai la Sorbonne, dit Elise.

Il réplique :

— Non, non! C'est trop sérieux!

Elle lui sourit :

— Je ferai ce que tu voudras.

Il se tait, surpris de son mouvement. « J'ai réagi comme mon père. Je ne dois pas. Je me souviendrais mal de lui si j'acceptais maintenant, parce qu'il n'est plus là, tout ce qu'il a pu mettre en moi, même ce que je désapprouve. On ne devient pas un homme en se faisant le simple usufruitier d'un héritage. Je l'aimerai mieux que cela. »

Ils n'osèrent pas entretenir tout de suite Mme Denis de leur projet. La nuit venue, Elise partit. Il fallut se nourrir un peu, avant de prendre une veille à laquelle Mme Denis ne voulait voir participer personne. Philippe téléphona du moins à Louis, qui fut atterré. Il appela ensuite Noël Bernard pour avoir des nouvelles. Gasmère vivait toujours.

tenant sans pouvoir s'arrêter. Elle avait honte d'elle-même. D'avoir pensé qu'il ne lui restait qu'à mourir aussi. Que l'heure de la séparation était la seule qui comptait de toute la vie, en oubliant la naissance de Philippe, lorsque André avait dit, avec cette flamme merveilleuse dont la joie illuminait ses beaux yeux bruns, les yeux de Philippe : Nous avons accompli notre destin! Ce n'était pas tout à fait sa faute. « Tu comprends, expliquait-elle silencieusement au mort (elle le distinguait si mal à travers ses larmes), nous aurions dû être près de toi, nous deux Philippe, et personne d'autre. Ou bien ta sœur, qui va être si malheureuse, et Victor, mais personne d'autre! Mme Sensier est sûrement une brave femme, elle est bien accablée, mais que le hasard l'ait mise là, au moment où tu partais, je l'aie vue comme l'avenir de notre garçon, sa nouvelle famille. J'ai eu l'impression de n'être plus bonne à rien, à rien. Il ne faut pas m'en vouloir, c'est passé. Je suis toujours excessive. Philippe ne peut pas avoir d'autres parents que nous. Je ferai tout ce que tu as souhaité. J'ai été injuste pour Elise, je l'aimerai, ce ne sera pas difficile. Je vais m'occuper d'eux très sérieusement. Je vais voir aussi du côté du bureau si je ne pourrais pas rendre service. Tu n'as jamais voulu parce que tu étais là, mais je ne peux pas rester sans rien faire en attendant de te rejoindre. Je me porte si bien, c'est affreux. Tu ne t'es jamais rendu compte de la place que tu tenais. Tu vas voir la différence. Les journées vont être in-ter-mi-nables. » Elle laissa tomber la tête entre ses mains, puis la redressa. « Mais je ne serai pas malheureuse. Je te jure que je ne serai pas trop malheureuse. Vingt-quatre ans de bonheur. Avec dix fois moins, j'aurai encore de quoi me faire cent ans de souvenirs. » Elle s'effondra au pied du lit : « Que nous nous sommes aimés! »



Après le départ de Mme Sensier, Elise et Philippe l'un contre l'autre parlent tout bas dans le bureau. Philippe s'inquiète pour sa mère. Les Villard vont revenir, mais s'ils doivent faire d'autres voyages? Lui, d'ici quelques jours, quand il n'aura plus de situation, il devra trouver un emploi qui l'occupera sûrement toute la journée. Il ne veut pas vivre en amateur, même si l'affaire Denis-Villard continue d'être

bonne, grâce à Victor. Elise répond ce qu'il souhaite sans l'espérer :

— Veux-tu que nous nous mariions tout de suite?

Mme Sensier venait de lui dire qu'il y avait un moyen, qu'elle s'était renseignée, qu'elle allait pousser le monstre au pied du mur. Il paraît qu'il ne pourra rien empêcher, bien qu'Elise soit encore mineure. Philippe est envahi d'une joie qu'il peut, celle-là, mêler sans crainte à son chagrin :

— Oh oui, papa serait d'accord!... Nous habiterons ici, nous n'attendrons pas l'appartement introuvable! De ma chambre, de notre chambre, tu auras des arbres comme chez vous, et maman aura une fille.

— Je lâcherai la Sorbonne, dit Elise.

Il réplique :

— Non, non! C'est trop sérieux!

Elle lui sourit :

— Je ferai ce que tu voudras.

Il se tait, surpris de son mouvement. « J'ai réagi comme mon père. Je ne dois pas. Je me souviendrais mal de lui si j'acceptais maintenant, parce qu'il n'est plus là, tout ce qu'il a pu mettre en moi, même ce que je désapprouve. On ne devient pas un homme en se faisant le simple usufruitier d'un héritage. Je l'aimerai mieux que cela. »

Ils n'osèrent pas entretenir tout de suite Mme Denis de leur projet. La nuit venue, Elise partit. Il fallut se nourrir un peu, avant de prendre une veille à laquelle Mme Denis ne voulait voir participer personne. Philippe téléphona du moins à Louis, qui fut atterré. Il appela ensuite Noël Bernard pour avoir des nouvelles. Gasmère vivait toujours.

MERCVRIALE

LETTRES

Correspondance (1904-1938) d'*André Suarès* et de *Paul Claudel*, préface et notes par Robert Mallet; in-8, 272 p., 600 fr. (Gallimard). — Rappelez-vous les doctes explications des professeurs et des manuels : c'est la presse, selon eux, ce sont les moyens modernes de communication qui ont tué le genre littéraire de la correspondance (d'où, sans doute, les lettres de Flaubert). Et reprenez les recueils que nous devons au soin attentif, sensible, pénétrant de Robert Mallet : correspondance de Gide et Jammes, de Claudel et Gide, maintenant de Suarès et Claudel.

Le centre de celle-ci est le problème de la conversion où Claudel voulait amener Suarès; mais Suarès était trop attaché à l'élévation de son désespoir. Ces lettres nous conduisent, écrit Robert Mallet, « sur les hauts lieux où s'affrontent les vents contradictoires, dans une commune limpidité de l'air ». Mais ce serait fausser la signification de ce recueil que de le limiter à un problème de conversion. C'est un dialogue entre deux hauts esprits d'un temps qui, dans l'ordre de la grandeur de l'esprit, n'aura pas démérité d'autres siècles.

Précisions : 165 lettres, la première de décembre 1904, la dernière de juillet 1938; nombreuses jusqu'en 1911 inclus (145), raréfiées de 1912 à 1915 (13), silence jusqu'en 1925, puis de 1926 à 1933 et de 1933 à 1937. Le dernier mot est de Claudel : « ... Ce passage des *Proverbes*, où Dieu, l'œil fixé sur sa propre sagesse, trace des cercles sur l'abîme. » — S. P.

Le Sagouin, par *François Mauriac;* in-16, 168 p., 225 fr. (Plon). — Le retour de M. François Mauriac au roman n'a pas retenti de la manière qu'on attendait. Les thèmes du *Sagouin*, violents et désespérés, implacables et pitoyables, sont pourtant dans la pure tradition de Mauriac. Mais il y a comme deux centres dans ce roman si court : le roman d'un enfant misérable, et le roman de sa mère, qui est autrement mais également misérable. Or il s'en est fallu de peu que l'enfant ne fût sauvé par l'instituteur; mais l'instituteur est un rouge, et comme tel il se lasse vite du gosse du château. On se défend mal de l'idée que le critique politique

ait voulu équilibrer politiquement les torts. Quant à la mère, chargée de plus de tares que les anciennes héroïnes de Mauriac qui en étaient le mieux pourvues, on croit deviner dans son personnage comme une influence répercutée de Simone de Beauvoir (par exemple) : on imagine que Mauriac s'est proposé d'en dire autant, mais en des termes tels que seuls puissent comprendre ceux qui doivent comprendre, sans qu'il puisse en résulter pour aucun lecteur scandale ni trouble. On reconnaît un des grands soucis du romancier catholique : mais l'exécution ici est si poussée, d'ailleurs avec un art extraordinaire, qu'elle ressemble à une démonstration.

J'ai relu *Le Baiser au Lépreux,* qui date de 1922. Après trente ans, rien n'y a pris de l'usure ni même du jeu. Le *Baiser,* semble-t-il, éclaire le *Sagouin,* par contraste. On voudrait dire qu'à la différence d'aujourd'hui Mauriac croyait alors à l'art du roman; croyait qu'il était possible que l'on crût et que l'auteur crût lui-même à l'histoire qu'il racontait. Sans doute serait-il excessif d'avancer qu'il n'y croit plus aujourd'hui. Mais il semblerait qu'il n'y crût plus tout à fait : et que reste-t-il, une fois que le ver s'est mis dans le fruit? Les arrière-pensées que nous croyons déceler ne ruinent-elles pas tout? En fin de compte, Mauriac n'aurait-il pas en commun avec les jeunes romanciers — disons avec Sartre, pour ne pas manquer la malice — le sentiment que l'art traditionnel du roman ne permet plus, en notre âge de disgrâce, de s'exprimer assez directement? La pratique du journalisme aurait-elle contribué à l'amener à cette défiance? Et puisqu'on nous annonce de lui un autre roman plus important (il a confié à un enquêteur que celui-ci, ébauché, n'avait été achevé que pour répondre à l'occasion), verrons-nous ici l'amorce d'un changement de technique — hasardons le mot malgré ses sarcasmes —, et, par lui, l'ouverture de ces voies nouvelles que chacun cherche en tâtonnant confusément? — S. P.

Carnets de route, par *Emmanuel Mounier.* T. I. *Feu la chrétienté,* 12×19, 282 p.; T. II, *Les Certitudes difficiles,* 12×19, 432 p. (Coll. « Esprit », Ed. du Seuil). — Si ces deux livres réunissent des séries d'articles séparés, écrits avant comme après la guerre, ils possèdent une unité profonde due à la personnalité même de Mounier. Des articles, certes; mais aussi des étapes : celles d'une conscience qui a le courage de chercher à poser clairement les problèmes de son siècle, même lorsque ces problèmes aboutissent à l'angoisse; car un certain déchirement lui semble plus vivant, plus fécond que la satisfaction d'une « bonne conscience » appuyée sur des valeurs figées et hypocritement confuses.

Le premier volume nous montre le catholique d'avant-garde qui veut demeurer rigoureusement fidèle à sa foi et pourtant vivre dans son siècle. Pour lui, le chrétien est « l'homme le plus incarné du monde », c'est-à-dire celui qui ne cherche pas à se laver les mains dans l'eau propre pendant que les autres croupissent dans la boue.

Sa religion ne lui est pas un abri, elle lui impose au contraire « la nécessité de connaître la plus dévorante inquiétude de ce temps » en cherchant à dégager sans les désunir les forces de l'histoire temporelle et les forces spirituelles. De là son désir de lucidité. Les mots : vérité, rigueur, clarté, opposés à fraude, confusion, etc., reviennent constamment dans ces

deux livres dont la religion courageuse a su montrer du doigt les forces intéressées et purement matérialistes amalgamées à des forces spirituelles qu'elles risquent de compromettre : « Danger de lier le christianisme à la cause des riches. »

On devine les conflits d'où naissent les articles qui font ces livres : nécessité (vis-à-vis de l'Eglise) de préciser constamment une attitude d'avant-garde qui risque d'effrayer. C'est la matière du premier tome. Nécessité vis-à-vis des communistes également, de préciser constamment sa position, c'est là en gros le second. Et si certains articles semblent un peu longs, s'il y a des répétitions, des lourdeurs, certaines formules éclatantes viennent révéler l'homme qui a su s'engager dans des forces révolutionnaires, quitte à assumer une part du péché lié à toute action, l'homme qui a su accepter la réalité même laide plutôt que de créer ou d'accepter des mythes pour se la voiler. — A.-M. B.

Voyage aux Indes, par *André Siegfried;* in-16, 164 p., 280 fr. (Armand Colin). — Recueil des articles parus dans le *Figaro* sur un voyage accompli en octobre-décembre 1950. André Siegfried se défend d'avoir voulu y donner une de ces analyses dont il demeure le maître; il a voulu seulement dire ce qu'il a vu, et les transformations qu'il a observées après un demi-siècle; mais comment un tel observateur se déferait-il de ses propres et célèbres méthodes d'économiste et de critique politique? — S. P.

Aménagement de la solitude, par *Bernard Grasset;* 11×17 cm., 236 p., tirage limité à 4.413 ex., 450 fr. (Grasset). — Un dicton, qui n'est ni sot ni faible, veut qu'un bon éditeur doive être un illettré. Il y a des exceptions. Bernard Grasset ne se contente pas d'être une exception; il pousse l'esprit de paradoxe jusqu'à se faire poulain dans sa propre écurie. Ecrit en 1939, le livre fut équipé d'un avant-propos en 1943, gréé d'une préface de François Mauriac en 1947, lancé en 1951 : serait-il convenable d'attendre aussi quatre ans avant d'en rendre compte? — S. P.

Le Fils du Boucher (*Mémorial, II*), par *Marcel Jouhandeau;* in-16, 216 p., 350 fr. (Gallimard). — Combien de livres Marcel Jouhandeau publie-t-il par an? Auteur infatigable, le lecteur n'y suffit plus. Il est vrai qu'ils sont si brefs. Voici la suite du *Livre de mon père et de ma mère.* Ce pourrait être aussi bien la suite de tel autre ou de tel autre : en plus décharné. — S. P.

La Décade de l'illusion, par *Maurice Sachs;* in-16, 256 p., 350 fr. (Gallimard). — Le livre est daté de 1932, et écrit pour des Américains. C'est la décade du *Bœuf-sur-le-Toit.* Tous les parfums du passé : un keepsake. Le style de Sachs n'est encore que rapide. Quatre plus longs portraits terminent le livre; « magiciens », dit Sachs : Cocteau, Maritain, Max Jacob, Picasso; il y a là de la patte, bougrement. Mais on aurait pu prendre la peine de relire la « copie » pour en relever les lapsus (pages 29 ou 205 par exemple). — S. P.

Métrobate, par *Maurice Pons;* in-8 couronne, 124 p., 270 fr. (Julliard, collection « La Porte ouverte »). — Le nom est repris d'un personnage de Nicomède sur lequel on crie haro. Est-ce dire qu'injustement ici...? L'innocence fleurit bien mais chez le narrateur adolescent; le héros est un jeune précepteur de séduisant aspect, engagé pour le temps des vacances, dont le lecteur a vite fait de découvrir la nature contre-nature; cela, une obscure affaire de collaboration s'en mêlant, finira dans un méchant scandale. Faire entrevoir l'équivoque au travers d'une lentille ingénue relevait d'un équilibrisme délicat, l'auteur nous fait la grâce de s'y maintenir avec aisance. Sans doute rattachera-t-on ce jeune cru aux illustres, Radiguet, Giraudoux, peut-être Gide. C'est dire que ce petit livre est pur (nous parlons de la forme). — S. B.

Au clair de la terre, par *Max Guyot;* in-16 double couronne, 96 p. (Ed. de Minuit). — Obscurément lunaire. A petites doses, comme c'est le cas, le symbolisme de l'absurde peut se tolérer. Dire qu'on s'en délecte... — S. B.

Le vagabond de Mona, par *Saint-Avit;* 12×19, 254 p., 375 fr. (Flammarion). — Un roman pour jeunes filles; mais avec du charme, de l'humour et de la simplicité. — A.-M. B.

Beauté des laides, par *Charles Plisnier;* 12×19, 254 p. (Corrêa). — Drame d'une femme qui se sait laide : elle ne peut s'imaginer être aimée de Hans Murat, l'homme

qu'elle aime; par deux fois, cette idée lui fait perdre le bonheur qu'elle aurait pu avoir. La première fois, elle se réfugie par besoin de tendresse dans l'amour d'un homme laid qui lui apporte sa bonté. La seconde fois, après la mort de ce dernier, les soins d'un chirurgien esthétique lui font perdre sa personnalité en la rendant belle. Hans Murat s'éloigne après avoir tué en elle la tendresse qu'elle gardait pour son premier mari. Le roman est écrit sous forme de journal, ce qui lui donne une grande simplicité. On regrette que la seconde partie du roman vienne noyer cette simplicité émouvante dans une philosophie sentimentale et brumeuse qui ne nous touche plus. — A.-M. B.

Jules Romains, ou Quand les Hommes de bonne volonté se cherchent, par *Noël Martin-Deslias;* in-16, 196 p., 390 fr. (Coll. « Littérature », Nagel). — Une grande percée à travers les *Hommes de bonne volonté*, opérée surtout à l'aide de la doctrine de l'unanimisme, et par des moyens de philosophe. Ce qui rattache cette grande œuvre romanesque, et fort justement à tout un système de pensée injustement négligé. D'où un éclairage neuf et puissant — un peu tamisé par les mots en surnombre. — S. P.

L'art de François Mauriac, par *Nelly Cormeau*, préface de François Mauriac; 13×21 cm., 432 p., 585 fr. (Grasset). — Une étude étendue, poussée, dense, et telle que M. François Mauriac peut la présenter lui-même comme « le livre d'une âme qui a reçu profondément l'empreinte dont j'avais rêvé de marquer ceux qui m'aiment ». A juste titre. Une bibliographie minutieuse complète le livre. — S. P.

Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, par *Paul Robert*, fascicule 2; 23×31 cm., 96 p. (Société du nouveau Littré, diffusion Presses Universitaires de France). — Le *Mercure* a signalé l'apparition de cet ouvrage capital (1er mai 1951, p. 134); renvoyons le lecteur à la description qui en a été donnée, en précisant que les 192 colonnes de cette deuxième livraison conduisent du mot *album* au mot *appréhension*. — S. P.

Dictionnaire de Biographie française, publié sous la direction de *M. Prévost* et *Roman d'Amat;* 19,5×28 cm., chaque fascicule de 128 p. ou 256 col., 425 fr. (Letouzey et Ané). — Le *Mercure* a déjà plusieurs fois annoncé et recommandé ce précieux répertoire qui, sous réserve de quelques erreurs, est dans l'ensemble excellent. Les derniers fascicules parus portent les nos XXVIII, XXIX et XXX (de « Bazin » à « Bergeret de Grancourt ») : ils terminent le tome V.

Livres reçus. — *La Sirène du Labrador*, par Paul Alpérine (Tallandier); *La France à la découverte*, par Edmond Pilon (Albin Michel); *A haute voix*, par Christian Mégret et Georges Jaladis (Stock); *Le vrai visage de Jeanne d'Arc, héroïne de non-violence*, par le Dr Louis Corman (Stock); *Histoire d'une vie. I. Paris aller et retour*, par Henry Bordeaux (Plon); *Les Bailliages du Sud*, par Lucien Marsaux (Victor Attinger); *Sens dessus dessous*, par Raymond Triboulet (Bordas); *Vous connaîtrez la vérité*, par René Souffron (Aubanel); *Ecrit sur le ciel*, par Christiane Aimery (Amiot-Dumont).

THEATRE

LES « NOTES DE THEATRE » DE DUSSANE (*Lardanchet, éd.*). — C'est une leçon qu'on nous donne, à la fois discrète et bien assénée, que d'aller choisir pour ce livre, entre tant de titres possibles, le titre le plus effacé. Avant d'ouvrir le volume on s'attend à y trouver une simple suite d'articles, comme ceux que Mme Dussane donne au *Mercure*, où tant de lecteurs vont les chercher d'abord dans le numéro frais paru, et avant même

d'examiner le sommaire (encore le titre de « notes de théâtre » décrirait-il bien légèrement des chroniques où la sensibilité, la connaissance, le jugement, l'érudition, le sentiment des problèmes spirituels contemporains s'harmonisent d'une manière si souple, si sûre et si spontanée) : mais, si l'on peut en effet y relire de précieuses pages où l'impression première continue à frémir toute vive, il s'agit en réalité d'un ouvrage écrit de neuf, composé, dirigé, organisé. Il s'agit d'un tableau et d'une analyse d'ensemble du théâtre en France depuis dix ans, de 1940 à 1950.

Certes, Dussane prend toutes précautions dans son avant-propos pour empêcher qu'on ne définisse ainsi son livre. Il est, dit-elle, « simplement une série de très modestes *témoignages*. Je n'ai pas tout vu de l'activité du théâtre depuis dix ans; ce que j'ai vu, je l'ai vu de mon mieux, qui pouvait n'être pas bien... Tout est précaire au théâtre, et même ce qu'on écrit à propos de lui... Ce sont donc ici des notes et des vues inspirées à *une* personne par *un* temps de la vie théâtrale, et voilà tout ».

Mais il se trouve que le théâtre a subi pendant ces dix ans les répercussions d'événements historiques de première grandeur (on lira avec émotion les pages où Dussane décrit l'exaltation que le public allait chercher à la Comédie-Française sous l'occupation) : il en est résulté, entre autres, une renaissance de la tragédie, sous des formes diverses mais toujours très épurées et essentiellement modernes, même quand les prétextes sont demandés à l'antiquité. Il se trouve aussi qu'en face d'une « concurrence industrielle dévorante » le théâtre, qui depuis longtemps cherchait et essayait des réponses qui lui fussent propres, s'est engagé à fond dans des recherches, dans des techniques, dans des méthodes, dans des systèmes d'exigence très hardis, et qui ont réussi.

Ces circonstances jouant ensemble font qu'il « a manifesté depuis dix ans, en quelques-unes de ses œuvres majeures, une sévérité et une ambition réellement nobles ». La période pourra plus tard apparaître comme un des grands moments de la scène française. Non seulement parce que les efforts de Copeau, de Dullin, de Baty, de Jouvet portent leurs moissons épanouies, tandis que Barrault accède au triomphe; non seulement parce qu'après tant d'années de cheminements éclate la gloire universelle de Claudel tandis que Sartre apparaît et s'impose dans toute sa force : mais aussi parce que tous ces noms sont aussi des repères éclatants qui jalonnent un mouvement d'ensemble. Et c'est là ce que le livre de Dussane met merveilleusement en lumière.

Quatre parties (suivies d'un utile index des noms et des titres cités). « Vicissitudes des classiques » : une histoire de la Comédie-Française durant ces dix ans (et dans un tel cas la petite histoire, ici esquissée d'un trait léger mais assuré, peut seule éclairer l'histoire), le récit de ses propres vicissitudes pendant et depuis la guerre, puis les multiples résurrections des classiques auxquelles nous avons assisté, là et ailleurs. « Tragiques contemporains et romantiques actuels » : la tragédie moderne définie comme « un lieu d'exaltation où, par la sévérité du genre, par la rigueur du texte, la tension des énergies, nous retrouvons, de nos déchirements, de nos misères et de nos ardeurs une image anoblie, stylisée, qui nous dispense l'illusion d'être nous-mêmes grandis »; le précurseur Giraudoux; Claudel bien sûr; Sartre, Anouilh, Camus, Montherlant; Philipe et Casarès; les *Epiphanies* de Pichette. « Où en est le rire? » : la scène comique. Enfin, « Problèmes de formation » : le Conservatoire, les jeunes troupes.

Un tel livre, qui aurait pu l'écrire mieux que Dussane? Comédienne, dès l'âge de quinze ans elle pratiquait déjà les planches du Français. Ses travaux sur l'histoire du théâtre, l'enseignement qu'elle donne au Conservatoire renforcent de science son expérience. On sait à quel degré elle a poussé l'art de la conférence, art de situer et d'élucider. Et nul ne saurait l'empêcher de dire en toute liberté, mais non sans souci de l'équité, ce qu'elle a envie de dire. Son coup de griffe, à l'occasion, est preste, précis, peu ostentatoire, d'autant mieux ajusté. Tous ces traits seraient encore peu de chose s'ils n'étaient coiffés et ordonnés par le grand don de la sympathie, par une attention toujours ouverte, par un sentiment des âmes d'aujourd'hui qui vivifie et qui justifie les enquêtes de l'histoire et de la technique.

Intérim.

RADIO

IMAGINATION. — Il y a des émissions qui succomberont à la télévision : par exemple, certains reportages sportifs.

D'autres ne sont guère menacées : les informations, la plupart des concerts, ne gagneraient rien ou presque rien ou même perdraient à ne plus être aveugles.

Enfin viennent les émissions qui rejettent délibérément la vue,

qui s'adressent aux seuls yeux de l'esprit. Au premier rang desquelles le théâtre radiophonique.

Il y a des gens qui n'écoutent jamais la radio. Il y a des gens à qui la nature a refusé ce « pouvoir que chaque être sensible sent en soi de se représenter dans son cerveau les choses sensibles » (Voltaire). Parmi ces gens se recrutent ceux qui nient l'existence même de l'art radiophonique.

La radio a apporté ce nouveau genre : le théâtre conçu et réalisé pour les seules oreilles. Il est nouveau et irremplaçable. Dans ce domaine la télévision fait une régression. On voit de loin et en image ce qui se voit d'habitude dans une salle et en chair et en os.

Le théâtre radiophonique a enrichi les arts. Le théâtre chez soi, ou le cinéma chez soi, c'est une commodité, ce n'est pas un enrichissement.

On reproche souvent à la radio d'apparesser l'esprit. Rien du moins, ni le livre ni la musique seule, rien au monde n'est en puissance, autant que la pièce radiophonique, de faire travailler ce que les philosophes appellent l'imagination passive.

Le décor est une servitude. Le radiophoniste, lui, en dispose à son gré. Sans qu'il en coûte rien. Le décor se monte, se démonte, se transforme dans la tête de l'auditeur.

Ce qui est difficile ou interdit à l'image, la radio y est souveraine. Elle n'a pas à craindre l'inexactitude extérieure de la reconstitution historique, les gaucheries, le ridicule. Un bon auteur peut me donner aisément les sirènes autour d'Ulysse enchaîné au grand mât ou les visites de la sylphide au jeune Chateaubriand dans les nuits de Combourg.

L'évocation radiophonique n'a pas de limites. Du moins ses limites sont celles de l'imagination elle-même, qui ne peut que se souvenir et composer. La radio, contrairement au cinéma, peut se permettre toutes les audaces. Les cieux mêmes lui sont ouverts. Elle peut nous représenter la création du monde ou la fin dudit monde.

Elle peut ce qu'autrefois la musique seule ou la phrase seule pouvaient. Mais elle dispose d'une alliance jusqu'ici réservée à des bornes étroites : la parole vivante, la musique et le bruit. Elle représente le moyen le plus puissant dont l'homme dispose pour faire que « les choses, comme dit Descartes, se peignent en la fantaisie ».

La radio offre à chacun la possibilité de recevoir les sortilèges de la parole et de la musique dans les meilleures conditions matérielles. La magie vient à nous, à la solitude et l'intimité

de chacun de nous. Pas à craindre qu'un mauvais voisinage de hasard ne gâte mon plaisir, que la température de la salle ne m'accommode pas. C'est encore dans un cadre familier (l'histoire des saints ne me démentira pas) que l'on est le mieux en situation de recevoir le surnaturel ou ce qui y ressemble.

Un art aveugle doit s'attacher avant tout à faire voir : de là l'importance dans l'art radiophonique de l'imagination d'expression. Le poème épique faisait une grande consommation d'images; la radio a pris sa place.

Comment un vrai poète fait-il parler Hippolyte se déclarant à la jeune Aricie?

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.

Un autre dans le même temps lui fait dire :

Depuis que je vous vois j'abandonne la chasse.

Pradon aurait fait un mauvais radiophoniste. La platitude ne convient pas aux ondes.

A. Dubois La Chartre.

ARTS

PROMENADES ET LECTURES. — Avec la fermeture de l'exposition Toulouse-Lautrec se termine la série annuelle des grandes expositions parisiennes. La tapisserie de la *Dame à la Licorne* occupe seule le Musée de l'Orangerie jusqu'à la rentrée d'octobre, avant de regagner, au Musée de Cluny, la salle qui lui est réservée.

Toute la poésie de l'Ecole de Fontainebleau est déjà dans ces six tentures : la grâce et le mystère des figures féminines, la tonalité vive des feuillages et des fleurs, la drôlerie des animaux familiers. Mais bien qu'en 1500 environ nous sommes encore en plein moyen âge. La forme féminine est encore enserrée dans le fourreau rigide des robes lourdes; le lion et la licorne — force et pureté — appartiennent au symbolisme médiéval. Le réalisme et l'invention se mêlent dans ces figures, si étroitement qu'on ne sait plus où finit le vrai, où commence le rêve. Cette belle licorne blanche, docile comme un animal domestique, paraît aussi réelle, aussi peu fabriquée que le petit lapin qui joue dans les herbes.

Du moyen âge profane évoqué par la Dame à la Licorne, retournons au moyen âge religieux, avec l'étude d'Emile Mâle sur la *Cathédrale d'Albi* (Paris, Paul Hartmann, 1950).

Commencée au XIII[e] siècle, décorée au XV[e] et au XVI[e] siècles par des artistes français et italiens, cette cathédrale reste un monument homogène, résolument tourné vers le moyen âge, sorte de bastion de la chrétienté romaine. Elle montre avec quelle souplesse le monde catholique savait faire face au danger quand, comme à Albi, l'hérésie menaçait. L'art devenait alors un instrument de combat, la plus terrible des armes, celle qui devait chaque jour frapper sans les blesser les yeux et les cœurs des fidèles.

Qu'est-ce qui fait l'unité du moyen âge? C'est que nous le connaissons mal. Chaque fois qu'un coup de projecteur ouvre une brèche lumineuse dans ce bloc de mystère, cette unité s'émiette. Ce monde compact s'anime. Au lieu de nous apparaître comme figé, dans une nuit qui n'est que la projection de notre ignorance, nous le trouvons sensible, perméable à tous les grands courants d'art et de pensée, non pas immobile, mais accordé au pas de l'histoire, dans un constant renouvellement.

Cette intelligence d'une époque, et particulièrement de l'art d'une époque que l'on imagine trop souvent monolithique, c'est à Emile Mâle que nous la devons. Il y a trente ans, ses travaux sur l'art religieux médiéval étaient déjà considérés comme définitifs. C'est d'eux qu'il faut partir aujourd'hui pour étudier le moyen âge. Il a pourtant choisi la voie la plus humble, celle que méprisent parfois les historiens: le retour aux sources. C'est cette discipline austère qui donne à ses travaux un tel accent d'exactitude. Il ne se laisse prendre ni au piège aride de l'érudition pure, ni à celui — plus répandu de nos jours — de la généralisation facile. Il est pourtant historien et érudit, comme un architecte qui serait aussi maçon. Il sait conclure quand il a le droit de le faire. Ses conclusions, toujours claires, raisonnables, dépouillées, entraînent l'adhésion.

Pour Emile Mâle, les sujets traités par les artistes du moyen âge, la façon de les traiter expriment la pensée et la civilisation médiévales. « L'Eglise est la maison de tous, écrit-il. L'art traduit la pensée de tous. » Et encore : « Au moyen âge, toute forme est le vêtement d'une pensée. On dirait que cette pensée travaille au-dessus de la matière et la façonne. »

A Albi, des circonstances exceptionnelles ont imposé une forme exceptionnelle à la pensée catholique et au monument qui en a été l'expression. L'esprit de lutte a fait de cette cathédrale une véritable forteresse. Pour rallier un peuple constamment agité par de sourdes révoltes, il fallait imposer l'idée de la toute-puissance catholique. C'est pourquoi l'architecture du monument

devait avoir des proportions énormes, un aspect fermé presque militaire. Mais, pour la décoration intérieure, un peu plus tardive, exécutée dans des temps moins troublés, on a usé d'autres sortilèges. Les peintres des voûtes et les sculpteurs ont utilisé le prestige des plus belles images de la chrétienté pour masquer le caractère redoutable de cet énorme vaisseau. Tout un monde de saints, de prophètes et d'anges tâche de composer à Albi un univers sans faille où ne pénétrera pas le parfum d'hérésie que l'on sent encore vaguement flotter en ces lieux. Ainsi espère-t-on séduire un peuple qui vibra aux poèmes des troubadours, comme le fait remarquer E. Mâle, avant de s'engager dans la voie de l'hérésie cathare.

L'ouvrage est admirablement illustré par Devinoy, d'une façon si nouvelle que l'auteur lui-même en exprime sa satisfaction.

Avec la traduction récente des *Mémoires de Benvenuto Cellini* par L. Leclanché (Sulliver, Paris), nous quittons résolument le moyen âge pour la Renaissance.

Né en 1500, Cellini est le type même de l'artiste bretteur, un d'Artagnan orfèvre, un frénétique. Toujours prêt à tirer son épée, à combattre ses amis de la veille en les taxant de trahison, soupçonneux, susceptible, de caractère violent et emporté, il déborde de dons et de vitalité. Il travaille, il écrit, il fait des vers et se bat. D'après ses mémoires, auxquels il ne serait peut-être pas bon d'accorder trop de créance, il n'a jamais tort. Pas une rixe, pas un incident grave, pas un meurtre ne doit être porté à son compte. Tout est conjuration, poursuite des êtres et des choses afin de le confondre et de l'empêcher de travailler. Il vient en France, appelé à la cour de François Ier, mais il y récolte de nouvelles aventures et il trouve le moyen de se faire une ennemie de la duchesse d'Etampes. Pieux à sa manière, il pense que Dieu seul le protège et il l'associe bizarrement à ses aventures. De cet amas d'événements à peine croyable où les épées voisinent avec les aiguières, les aventures amoureuses avec les statues d'or ou d'argent, que faut-il croire? que faut-il retenir? Une désinvolture parfaite quant à sa vie privée : « Autant que je m'en souviens, Constanza fut le premier enfant que j'eus... depuis, je n'en ai jamais entendu parler. »

Il décrit parfois ses œuvres, mais il ne les juge jamais autrement qu'en rapportant les compliments qu'il en reçoit. C'est au début de ses mémoires qu'il semble faire preuve de quelque raison : « Tout homme qui a produit quelque œuvre de mérite devrait, pourvu qu'il fut droit et sincère, écrire sa vie de sa

propre main... Quand on s'est fait connaître au monde par des travaux de quelque distinction, il devrait suffire de s'être montré homme et de s'être illustré... »

La véracité de ce récit a été souvent contestée. L. Dimier y découvre des inexactitudes. « Nous n'en apprenons par lui sur Fontainebleau, écrit-il, pas plus que par Saint-Simon sur Versailles. » Ce n'est déjà pas si mal! Certes, il n'a pas la sérénité qui fait les chroniqueurs fidèles et il ne voit les choses qu'à travers le prisme de son tempérament. Mais qu'importe, puisque nous le voyons, lui, Cellini, au milieu de ses contemporains, jouant avec l'or et les matières précieuses, comme avec la vie des hommes, maniant le ciseau et l'épée, brûlant sa vie dans le faste, les plaisirs et l'insouciance. Ses mémoires sont le Western de la Renaissance italienne.

Les mémoires de Cellini nous rappellent l'étude d'Antonina Vallentin sur Vinci dont nous avons dit du bien ici même. Antonina Vallentin décrivait le milieu dans lequel vivait Léonard et ce milieu ne différait guère de celui dans lequel vivait Cellini. Mais Léonard était plus calme et ne prenait pas une part aussi active que l'orfèvre aux querelles qui opposaient ses compatriotes.

Dans le même esprit que le *Vinci* Antonina Vallentin, vient de publier un *Goya* qui est excellent. Le mérite de l'auteur est peut-être d'appliquer à la critique d'art des méthodes qui ont déjà fait leurs preuves dans la critique littéraire. Son livre n'est pas une simple biographie. (Les biographes de Goya ne manquent pas et sont, du reste, plus nombreux que fidèles.) C'est une étude qui ne sépare pas la vie et l'œuvre de Goya. Le peintre est replacé dans son temps. Car c'est dans ce temps qu'il travaille et qu'il vit et si l'époque ne crée pas le génie, elle lui impose sa forme. Une étude comme celle d'Antonina Vallentin est particulièrement précieuse quand il s'agit de Goya. Sa vie commence en plein XVIII[e] siècle, dans un monde dont la grâce masquait les tares et elle finit dans l'exil, au milieu des malheurs de la patrie, rendus plus sensibles par l'âge et les infirmités physiques.

C'est, en somme, le récit de l'accession douloureuse d'un homme de l'ancienne Espagne aux problèmes sans espoir du monde contemporain : la guerre, les supplices, la misère, le mal, la vieillesse. Qu'un homme ordinaire passe par de telles expériences, et sa vie est transformée. Mais que pareille aventure arrive à un créateur et le sens de son œuvre s'en trouve changé. Il en est ainsi pour Goya. L'élève de Bayeu, le peintre des gracieux cartons de tapisseries devient l'auteur des Caprices, des Désastres

de la Guerre, des Disparates. Peu à peu, il se libère de tous les conformismes et trouve cet accent unique dont toute la peinture contemporaine semble s'être inspiré.

Lucie Mazauric.

Viêt-Nam, 75 photos, préface de Paul Lévy; 22×29 *cm.*, tirage limité à 6.800 ex. (La Guilde du Livre, Lausanne). — Un des plus beaux albums de photos qu'ont ait vu depuis longtemps. 42 de ces photos sont signées Michel Huet, 25 sont de Pierre Verger. Toutes les photos sont belles, significatives, fortes et claires; la reproduction est à la fois vigoureuse et limpide. Et le choix est excellent, varié sans disparate, vivant, extraordinairement expressif. — s.

Des **Bêtes,** photographiées par *Ylla*, texte de *Jacques Prévert;* 22× 28 cm., cart., 100 photos, 1.200 fr. (Le Point du Jour; Gallimard). — Admirable album, où tout est d'égale qualité : la photo, la valeur expressive, le choix, la reproduction. On s'inquiète parfois de l'animalité des humains : que dire alors du désarroi qui vous prend à voir les physionomies des bêtes d'Ylla! — s.

Paris, par *André Maurois;* 17× 24 cm., 192 p., 120 photos (Coll. « Merveilles de la France et du monde », Nathan). — André Maurois feint de piloter une étrangère dans Paris : il est le plus agréable et le plus fin des guides, et il l'est aussi, bien entendu, pour les Parisiens. Mais c'est des photos qu'il s'agit ici. La plupart sont de M. Noël Le Boyer. Elles sont extrêmement animées et variées, et particulièrement attentives au détail pittoresque. Deux objections : un format pratiquement uniforme met sur le même plan anecdotes et panoramas : les vues d'ensemble en sont écrasées. Et le tirage serait vigoureux si tous les noirs n'étaient excessivement empâtés. — s.

MUSIQUE

LES CONCERTS DE MUSIQUE ITALIENNE ET LES CREATIONS D'OUVRAGES FRANÇAIS AU TREIZIEME FESTIVAL DE STRASBOURG. — On sait que le *maître-mot* — comme l'a dit le professeur Pautrier — était, cette année, à Strasbourg, l'humanisme franco-italien considéré sous l'angle du génie musical des deux nations. Il s'agissait d'illustrer par l'exemple des chefs-d'œuvre qu'elles ont produits et des ouvrages contemporains dus à leurs meilleurs artistes, aussi bien leur parenté que les marques de leurs tempéraments individuels. La parenté ne suppose pas nécessairement la ressemblance, et les membres d'une même famille n'ont pas tous le même caractère. Aussi bien l'on célébrait ce printemps le cinquantième anniversaire de la mort de Verdi. On a consacré tout un concert à ses ouvrages sacrés et profanes, exécutés par l'Orchestre symphonique et les chœurs de la Radio de Turin, sous la direction de M. C.-M. Giulini et avec le concours de l'admirable soprano qu'est Mme Renata Tebaldi — l'une des plus belles voix qui existent à l'heure présente. Soirée mémorable que celle où les chœurs firent entendre le *Va pensiero* de *Nabucco* et l'*O Signor che dal tetto nato*, d'*I Lombardi*;

instant d'émotion profonde au moment où la voix de Renata Tebaldi s'éleva sur le chœur de l'Ordination de *La Forza del destino* pour implorer *la Vergine degli angeli;* mais moment plus pathétique encore, quand elle interpréta la *canzone del salice* et l'*Ave Maria* d'*Otello*. Je n'ai point souvenir d'avoir jamais entendu rien de comparable, rien qui donnât davantage le sentiment d'une union intime de l'interprète et de l'œuvre, et je ne crois pas avoir jamais vu succès pareil ni mieux mérité.

Il Combattimento di Tancredi e Clorinda, et *Il Matrimonio segreto,* furent donnés un autre soir par la troupe du théâtre San Carlo de Naples, spécialement venue à Strasbourg, et placée sous l'habile direction de M. Igor Markevitch. L'espace d'un entr'acte, et l'on passa de Monteverdi à Cimarosa, de la naissance du style lyrique à l'opéra de la fin du XVIIIe siècle. La noblesse du *Combattimento,* son humanité profonde, le style soutenu, pathétique sans emphase, de Monteverdi, la bouffonnerie de Cimarosa, font mesurer l'écart des deux époques. Stendhal, qui prisait fort *le Mariage secret* et l'entendit une centaine de fois, y voyait le modèle exemplaire d'une musicalité « qui n'a ni ombres ni taches ». Cette continuité des mêmes effets, amenés avec un art extraordinaire, on en convient, ne va point sans quelque monotonie, et cette absence d'ombres fait regretter parfois la teinte discrète de mélancolie que Mozart, contemporain de Cimarosa, n'a pas craint d'introduire dans ses œuvres les plus gaies. Le grand soleil dessèche. Mais la qualité de l'interprétation qui, sous la baguette attentive d'un chef comme Igor Markevitch, réunissait une troupe composée de Mmes Giuletta Simionato, Ornella Rovero et M. Carosio, de MM. Italo Tajo, Afro Posi et C. Valletti, sut mettre en valeur aussi bien l'ouvrage de Monteverdi que celui de Cimarosa. Et cette soirée fut, elle aussi, triomphale.

Parmi les concerts de musique française — qui offrirent une sorte de panorama de notre école nationale, embrassant l'art français depuis les madrigalistes de la Renaissance jusqu'à nos contemporains — trois créations importantes furent faites à Strasbourg, outre le *Stabat* de Francis Poulenc dont on a déjà rendu compte ici même. Florent Schmitt avait envoyé son plus récent ouvrage : *Cinq chœurs en vingt minutes,* pour voix mixtes et orchestre. Ne vous attardez pas à résoudre l'énigme : il suffit d'écouter ces cinq pièces pour comprendre qu'elles nous font parcourir une sorte de tour du monde, en moins de temps encore que le titre ne le dit. Mais le « minutage » ne fait rien à l'affaire. Ce qui importe, c'est la qualité de cette musique d'un compositeur qui n'a jamais été plus jeune, plus personnel, qui, maître de sa

forme, sème en prodigue les richesses d'une imagination intarissable et se renouvelle à chacune de ses créations. L'humour et la grâce, la poésie sous tous ses aspects, se retrouvent dans ces cinq chœurs, si variés. Trois sont de caractère allègre, sinon même exubérant; l'un est grave, mélancolique (il a pour titre *L'Hiver arrive)*; un autre est un *scherzo* sarcastique. Ils ont été admirablement mis en valeur par l'ensemble vocal des choristes de la cathédrale et du Théâtre municipal, sous la direction de M. Louis Martin — un chef excellent — et il n'est pas douteux qu'ils aient, eux aussi, pris de Strasbourg leur vol pour de longs voyages à travers le monde musical.

André Jolivet, chef d'orchestre de la Comédie-Française, était venu à Strasbourg pour y diriger la musique composée par Lully pour *Le Bourgeois gentilhomme*, et son propre ouvrage, un *Concerto pour piano et orchestre* dont la création n'alla point sans incidents assez vifs. On n'a point l'habitude, sur les rives de l'Ill, d'entendre des œuvres aussi « agressives » — comme le répétaient certains assistants. Ce furent eux, pourtant, qui se montrèrent agressifs. Admettons que la musique de Jolivet pouvait surprendre : l'auteur n'avait rien épargné pour qu'elle surprît, en effet. Mais on ne saurait nier qu'elle offrît de l'intérêt. Le tout est de s'entendre, et, lorsqu'il s'agit de musique, de vouloir bien entendre. Jolivet avait d'abord entrepris une suite coloniale, qu'il songeait à intituler *Equatoriales*, et qui devait évoquer l'Afrique, l'Extrême-Orient et la Polynésie. Il souhaitait de caractériser chacun de ces lointains climats par les rythmes, par la couleur de l'instrumentation, et nullement par les emprunts au folklore. La commande d'un concerto de piano lui fit adjoindre le clavier qu'il employa pour son timbre, pour les ressources sonores de l'instrument s'opposant ou se joignant tour à tour à celles de l'orchestre, mais point avec l'idée de fournir au soliste de brillants exercices de virtuosité pure. Pour varier la couleur, il adjoignit à l'orchestre vibraphones, xylophone, celesta, glockenspiele, renforça les timbales et la percussion. Rien là que d'assez courant; mais il y a la manière d'utiliser ce luxe. La manière d'André Jolivet n'a rien de condamnable en soi. Le plan de son concerto est classique : trois mouvements, un *allegro deciso*, qui oppose l'élément mélodique, confié le plus souvent au piano, à l'élément rythmique, marqué par l'orchestre, et c'est l'Afrique, c'est, dans son essence, la musique nègre; un *andante con moto* qui fait réapparaître le même thème, chaque fois varié, décalé dans la tonalité, et transformé dans son rythme, selon l'usage de la musique orientale, et c'est l'Asie, ce sont les dissonances de la musique chinoise; un

finale, *allegro frenetico* (mots dangereux sur un programme!) au rythme heurté, où la percussion donne avec violence, où, dans la coda, les bois à l'aigu doublent le piano. Mme Lucette Descaves, au clavier, montra une vaillance peu commune, tenant tête à l'orage qui menaçait, et qui éclata pour s'enchaîner aux dernières notes du finale. Mais les applaudissements finirent par avoir raison des sifflets. Attendons le jugement de Paris : il se peut que l'atmosphère y soit moins orageuse qu'à Strasbourg. Tout dépend de l'association qui jouera l'œuvre nouvelle : la température du Châtelet lui conviendrait peu, celle des Champs-Elysées, le dimanche, point davantage. Mais le jeudi, la même salle...

Enfin la *Symphonie en la* — qui est la cinquième de Jean Rivier, exécutée par l'Orchestre National sous la direction d'Ernest Bour (qui donna un concert magnifique), parut à la fin du Festival. L'accueil a été chaleureux, et l'œuvre le méritait. Elle se divise traditionnellement en quatre mouvements. Le premier, *allegro moderato,* est précédé d'une courte introduction lente qui amène l'entrée du thème initial, confié aux bois, sur un martellement régulier des cordes. Un second thème apparaît, et revient après un court développement; il est aussitôt suivi d'une réexposition du premier motif dont l'orchestration diffère complètement de celle qui avait été utilisée à son apparition. Vient ensuite un *scherzo,* de coupe classique, avec un trio central — et c'est un moment de franche et délicieuse légèreté. Le *lento tragico* qui forme le troisième mouvement fait se côtoyer trois thèmes dans une atmosphère lourde et tendue qui s'éclaire un instant, lorsque le violoncelle solo, puis le cor anglais, chantent une phrase d'une grande sérénité. Les cors en sourdine reprennent l'idée initiale que ponctuent, dans le grave, les contrebasses pianissimo. Le finale est un *allegro* rapide dont la forme s'apparente au rondo. Des épisodes violents alternent avec des passages mélodiques plus souples, plus détendus, et de caractère expressif, et chaque fois que le thème principal revient, son contour subit des modifications; enfin le mouvement s'accélère et la conclusion survient en force.

Il y a dans cette symphonie beaucoup de variété et de puissance, et, d'un bout à l'autre, une originalité qui ne vient point des singularités d'écriture, mais de la personnalité des idées tout autant que de la forme qui les revêt. Jean Rivier est de ceux qui ne prennent la plume que s'ils ont quelque chose à dire. Sa *Cinquième Symphonie*, acclamée à Strasbourg, ne tardera pas à recevoir à Paris un accueil aussi chaleureux.

A ce même concert de musique française, après Berlioz, repré-

senté **par l'*Ouverture du Roi Lear*, César Franck, avec les *Variations Symphoniques*, Vincent d'Indy avec la *Symphonie sur un thème montagnard français*, ont trouvé en Robert Casadesus l'interprète le plus qualifié pour les faire applaudir. Son succès a été si grand qu'il lui fallut bisser le finale de la *Cévenole*. Et encore ne voulait-on point le laisser partir! Ernest Bour et l'Orchestre National eurent naturellement leur part de ces frénétiques applaudissements.**

René Dumesnil.

L'étude du chant, par *Madeleine Mansion* (Libr. Hachette, S. A. Buenos-Ayres). — Il a paru depuis quelque temps beaucoup d'ouvrages consacrés à l'art du chant. Le volume que Mme Madeleine Mansion vient de publier est essentiellement pratique : fruit d'une longue expérience, il est rempli de conseils dictés par l'observation, et que l'enseignement, la formation des élèves ont permis de contrôler, conseils aux élèves, et conseils aux professeurs. Mais ceux-ci se montrent généralement peu enclins à écouter les avis...

L'interprétation créatrice, par *Gisèle Brelet* (2 vol., 480 p., 600 fr. Les Presses Universitaires). — Le tome I est consacré à l'exécution et l'œuvre, et c'est en philosophe en même temps qu'en musicienne que l'auteur traite le délicat problème de la « vérité » de l'exécution, de l'unité du « conçu » et du « réalisé ». Il existe quelque chose d'irréductible, qui fait à la fois l'union et la dualité de l'œuvre et de l'exécution, laquelle est pour une part une création. Le tome II traite de l'expression, et ce sont les problèmes techniques qui y sont surtout examinés. Ici encore apparait un conflit et qui réside dans l'exécution et le travail. Mais il est impossible de résumer en quelques mots une étude aussi dense. Tous ceux qui s'intéressent à la musique y trouveront matière à réflexion et certainement profit.

Carmen, par *Henry Malherbe* (Editions Albin Michel, 312 p., 525 fr.). — Un bel et bon livre. Beau, parce qu'il est fort joliment édité, bien illustré, soigné, en un mot, de toutes façons; bon, parce qu'il remet hommes et choses à leur vraie place, parce qu'Henry Malherbe n'eut en l'écrivant, d'autre souci que de donner une image exacte, jusque dans les moindres détails, d'un ouvrage célèbre. Les grandes œuvres ont une vie propre, et toute pareille à l'existence des êtres : elles sont enfantées, et souvent dans la douleur; elles voient le jour, et de ce moment, échappent à celui qui les a créées. C'est à cet instant qu'elles entrent aussi dans la légende; souvent l'auteur y entre avec elles — et c'est le cas de Bizet. S'est-il donné volontairement la mort? A-t-il succombé à un abcès de l'oreille, comme on l'a dit? Henry Malherbe laisse planer le doute. Ce qui est sûr, c'est qu'il mourut incertain du succès que l'avenir réservait à son chef-d'œuvre — qui est *le* grand chef-d'œuvre de la musique dramatique française, le pur chef-d'œuvre du répertoire lyrique universel.

Considérations sur la musique, par *Edwin Fischer* (Collection « Les grands musiciens », Edit. du Coudrier, 140 p., 390 fr.). — Il est toujours profitable de recueillir les propos d'un artiste sur son art, surtout lorsque l'artiste est comme Edwin Fischer un homme qui ne s'est point contenté (ce qui est déjà fort louable) de se perfectionner dans la technique, mais qui n'a point cessé d'élargir son horizon; un homme à qui rien d'humain n'est étranger, et qui n'a vu dans son « métier » — au sens le plus noble du terme — qu'un moyen « de n'être plus qu'un médiateur entre l'éternel et les hommes ». C'est cette pensée qui lui a dicté les chapitres qu'il consacre à Bach, à Mozart, à Beethoven, à Chopin et à Schumann, à ses propres réflexions sur l'Art, la vie, et l'interprétation. Il y a là des pages sur les transformations que « traverse » l'interprète au cours de l'existence, des pages que devraient lire tous ceux qui se donnent pour mission d'être eux aussi, des « médiateurs ».

DISQUES

MUSIQUE POUR L'ETE. — Qu'on n'aille pas croire que j'entende par là quelque musique paresseuse et sans autre vertu que rafraîchissante : ce n'est rien de moins qu'un choix parmi toutes les cires qui nous furent offertes au cours du printemps et jusqu'au bord des vacances, et où nous aurons nous-mêmes à choisir les disques nouveaux pour notre été. Mais si je n'avais droit qu'à un bagage léger ou qu'on m'obligeât à vraiment choisir : à élire une œuvre entre toutes, je crois bien que je n'hésiterais pas et que c'est à l'enregistrement de *Pierre et le Loup* que je m'arrêterais. Il est vrai que je retomberais aussitôt dans l'embarras, car ce n'est pas *un* mais *deux* enregistrements du conte — j'allais dire : du dessin animé — de Prokofieff qui nous sont offerts en même temps. Je les ai longuement écoutés, l'un après l'autre de bout en bout, puis épisode à épisode : franchement, il me faudrait tirer à pile ou face. L'enregistrement de Polydor a obtenu un grand prix du Disque, et c'est justice : sa qualité technique est impeccable. J'aime, au surplus, la présentation de Claude Dauphin, d'un naturel si cordial; enfin, l'interprétation de Fritz Lehmann dirigeant l'Orchestre Philharmonique de Berlin est admirablement rythmée et pleine d'humour, — d'un rythme et de cette sorte particulière d'humour qui appellent Walt Disney. Et l'on sait que le rendez-vous n'a pas été manqué. Dirai-je que, dans l'enregistrement de « La Voix de son maître », j'aime moins le commentaire dit par André Reybaz ainsi que la présentation des personnages, c'est-à-dire des thèmes et des instruments : on y sent — oh! imperceptiblement, mais la Radio nous a sensibilisés à l'excès — le parti de faire plaisant, de se mettre à la portée, le clin d'œil et l'appel du pied, bref tout ce qui ressortit au genre « speaker ». Mais on pourra préférer (moi tout le premier, peut-être) l'interprétation plus souple, ondoyante, nuancée, plus féerique, plus slave enfin — naturellement — d'Igor Markevitch.

Oui, décidément, prenez un vieux disque et jouez à pile ou face. Mais jouez. Si vous avez des enfants, ou s'il vous reste un peu d'esprit d'enfance, et à plus forte raison, si pour votre malheur vous n'avez ni les uns, ni l'autre, vous ne pouvez vous dispenser d'emporter avec vous Pierre, le loup, le merle, le canard, les chasseurs et toute la forêt. De la musique de Prokofieff je n'ai besoin de rien dire : savante, populaire et *enfantine*, locasse et grave, neuve, libre, et si russe, — « formaliste » et bourgeoise il paraît : c'est de la musique condamnée.

Puisque nous sommes à la musique slave, il faut tout de suite mettre en bonne place les *Danses galantes* de Kodaly, dont la couleur et l'éclat sont remarquablement soulignés par Victor de Sabata au pupitre de la Philharmonique de Berlin (Pol.) ; et deux excellents enregistrements de Strawinsky : le *Capriccio* dont Mlle Monique Haas traduit toute la savante fantaisie, et le Concerto pour deux pianos où l'on goûtera l'étincelante virtuosité de Mlle Vera Appleton et de Michael Field (Pol.). Mais on préférera peut-être, ou en tout cas on souhaitera aussi, pour l'intelligence même de l'œuvre, l'enregistrement que vient d'en donner Strawinsky lui-même avec Soulima Strawinsky (Col.).

On se réjouira d'ailleurs de l'abondance des disques de piano dont la qualité est exceptionnelle, tant par l'interprétation que pour la gravure. Vera Appleton et Michael Field encore, jouent à quatre mains le *Thème et variations* en sol majeur de Mozart ; et Mlle Lili Kraus nous donne, avec « Pro Musica », dirigé par Enrique Jorda, un très cristallin Concerto en ré mineur. Dans ces pièces, comme dans les *Divertimentos*, Mozart est, par excellence, le musicien de l'été : musique de chambre, certes, mais pour les chambres de verdure de quelque *casinetto* italien ou viennois (Pol.).

Tout beethovenien, quelque disque qu'il ait déjà dans sa collection, ne pourra qu'y ajouter ou substituer la *Sonate au clair de lune*, par Wilhelm Kempff, en un seul disque (microgrades variable, Pol.) ; il en va tout de même pour la *Fantaisie* en fa mineur de Chopin, par Julian Karolyi (M. V., Pol.). Au reste, piano, voix ou orchestre, les romantiques sont à l'honneur. Paul von Kempen a mis à son programme Liszt et Berlioz, le premier avec un *Mazzeppa* fougueux et emporté à souhait, le second avec une *Marche Hongroise* brillante, dansante, d'un sentiment très romantique, et pourtant très nuancé. Heifetz n'a pas craint de nous offrir une nouvelle épreuve de l'*Ave Maria* (et du *Rondo*) de Schubert, et nous lui en savons gré (Gramo). Enfin, au rayon de Schumann nous ajouterons nécessairement une gravure : le meilleur « état » de *L'Amour et la vie d'une femme*. Rien de plus pathétique, d'un pathétique intérieur, que le bel alto et la sensibilité de Mme Elisabeth Hoegen. Deux disques — deux disques seulement — qui, avec ceux que nous venons de signaler, confirment à quel point le microgrades variable, outre les commodités et le progrès matériels qu'il représente, tend vers une plus grande perfection musicale.

Ce n'est pas tout encore. Les enregistrements de Segovia sont trop rares pour qu'on néglige celui-ci sous le prétexte qu'il date

de quelques mois. Les admirateurs de ce bel artiste aimeront le Concerto pour guitare et orchestre de Mario Castelano-Tedesco (Col.), et je n'aurai garde de les juger barbares s'ils se plaisent à l'écouter sous des ombrages et que s'y mêle la flûte d'un jet d'eau : c'est toute la brûlante fraîcheur des jardins de Grenade.

Yves Florenne.

Varia. — Une délicate et forte gravure de piano, encore : par Mme Marguerite André-Chastel, les deux Gavottes, extraites des *Suites anglaises* de J. S. Bach (Gramo). — *Daphnis et Chloé,* de Ravel, par l'orchestre de la Radiodiffusion, sous la direction de Kletzi (Col.). Pour ceux que cet espiègle amuse (on confesse qu'il nous ennuie) : *Les équipées de Till...,* de Strauss (M. V. Pol.). — Sous le titre : *Au Jardin de la Flûte de France,* un florilège de pièces du XVIIIe, de Blavet, Philidor, etc. interprétées avec un art délicat par M. Cruseille et Mme P. Aubert (Pat.).

Abréviations : Pol. Polydor; Gram. : Cie Française du Gramophone, « Voix de son maître »; Col. : Columbia; Pat. : Pathé; M. V. : Micrograde variable.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

LA JEUNESSE DE GRAHAM GREENE. — Graham Greene publie son premier recueil d'essais (*The Lost Childhood,* London, Eyre and Spottiswode, 1951, 191 p., 12/6) : la nouvelle intéressera ses fidèles. La critique littéraire tient sa part dans ce livre. Il y a entre autres trente bonnes pages sur Henry James, et six sur Rolfe, qui signait Baron Corvo et qui a écrit l'extraordinaire *Hadrien VII.* Greene aime et hait fortement, ce qui n'a pas seulement des avantages : il descend (non pour la première fois) jusqu'à railler le vêtement et le physique de gens dont il n'aime pas la pensée. Voilà un enfantillage qui n'était pas compris dans le titre.

Car le titre est celui de l'essai de tête, lequel, ainsi que la fin du volume, exhume de l'enfance de l'auteur d'étranges révélations. Ses livres de fiction et de voyages ont là deux racines principales : l'amour de l'aventure; le mal, la cruauté, l'absurde.

Horrible et délectable paradis que l'enfance. « Le cœur qui ne bat plus », l' « allégresse terrifiée » de qui, à quatorze ans, découvre sur un rayon *L'île au corail,* les *Pirates de l'air, Sophie de Kravonie, Les mines du roi Salomon* ou la *Vipère de Milan!* Dans ces lectures, Greene a puisé sa vocation. Il devait être délicieux d'écrire; l'entrain « apparent » (dit-il avec un désenchantement caractéristique) de ses modèles l'en persuadait. Et puis il aimait le côté sinistre de leurs histoires. Gagoul, la vieille sorcière noire de Haggard, n'a jamais cessé de le hanter. Un autre écrivain

lui a donné son dessin-type des choses : « La religion pouvait me l'expliquer plus tard en termes différents, mais le dessin était déjà là, le mal absolu parcourant le monde que ne pourra plus jamais parcourir le bien absolu, et seul le pendule prend soin qu'après la fin justice soit faite. » Après la fin? Pas en ce monde, sans doute.

Déjà, dans cette enfance, une morne moitié d'ombre. C'est vrai, si ce n'est pas très sain. Ce qui n'est pas sain du tout, c'est la manie du suicide qui envahit Greene, J3, de douze à dix-sept ans environ : l'hyposulfite bu « patiemment », la lotion contre le rhume des foins, la belladone qui n'eut qu' « un léger effet narcotique », les vingt comprimés d'aspirine, et surtout le revolver du grand frère, trouvé dans une armoire avec les cartouches.

On le charge d'une seule balle, on part pour un terrain vague, on tourne le barillet derrière son dos, on appuie le canon sur la tempe, et... Pourquoi? Un amour d'adolescent romantique servait de prétexte. Le fond de la chose est un ennui vaste comme chez Baudelaire. Le garçon le trompa de ce déclic non pas une fois, mais cinq en tout. Une « extraordinaire jubilation », comparable à « une première expérience sexuelle réussie », succédait immédiatement à chaque tentative manquée. « La découverte qu'on pouvait de nouveau jouir du monde visible en risquant totalement de le perdre, il était forcé que je la fisse tôt ou tard. » Il n'y eut pas de sixième séance parce que le plaisir s'émoussa vite. Victorieusement fui le suicide beau? Non. L'ennui se dévorant lui-même. Tant pis pour qui voudrait Greene plutôt mort que blasé.

Au risque d'être taxé de solennité, je frémis du détachement avec lequel l'auteur se raconte là. N'aurait-il trouvé que dans cette ironie la force de le faire? Cette façon de ne pas se prendre au sérieux dépasse le petit moi, blesse l'homme. Après *A rebours*, on assignait Huysmans à la bouche d'un revolver ou au pied de la Croix. Le revolver n'ayant pas voulu de Greene, plus de choix pour lui.

Il semble que, pour se rendre à l'autre rendez-vous, il ait pris le chemin des écoliers. Quand il eut remisé l'arme, il alla raconter à ses parents le mensonge « faible et convaincant » d'une invitation à voir un ami à Paris. Il ne dit pas si la rencontre supposée devait se passer dans un lieu saint. Mais comme ce qu'il dit fait mieux comprendre que son univers soit rempli d'horrible insignifiance et que sa foi se soit annexée le désespoir!

Jacques Vallette.

George Eliot, by *L. Cooper* (46 p.); **Osbert Sitwell,** by *R. Fulford* (44 p.); **B. Russell,** by *A. Dorward* (44 p.). Chac. : London, Brit. Council and Longmans, 1951, 1/6. — Suite à l'excellente série déjà signalée ici, où sont ramassés efficacement, pour chaque auteur, une brève étude sur la vie et l'œuvre, et une bibliographie de six à dix pages, avec, en tête, un portrait. Des trois écrivains traités dans ces monographies récentes, Sir O. Sitwell est sans doute celui qui a le plus besoin d'être présenté aux Français; son portrait, ainsi que celui de G. Eliot, sont parmi les moins connus; celui de Bertrand Russell, bien que plus familier, frappe toujours par sa dolichocéphalie granitique et décharnée, au nez immense.

Miniatures in the 18th and 19th Centuries, by *D. O'Brien* (*Ib.*, Batsford, 1951, 344 p., 63/). — Quelques chapitres généraux sur la miniature, des tables, un catalogue raisonné, et 136 p. de reproductions sur papier couché, par un collectionneur distingué. Les œuvres considérées vont en réalité jusqu'au XXe s., et montrent que même à notre époque cet art subsiste. Travail d'amateur, amoureux de son sujet, sans excès de rigueur.

Catholic London, by *D. Newton* (1950, 348 p., 21/). **Cambridgeshire,** by *E. A. R. Ennion* (1951, 270 p., 15/). Chac. : *Ib.*, Hale. — Le premier de ces livres montre Londres d'un point de vue attachant et assez insolite : l'histoire, anecdotique parfois, du catholicisme et des catholiques dans la capitale jusqu'au siècle dernier. Cette histoire intéresse en soi. Elle vit grâce à une illustration bien choisie, qui lancera le pèlerin et le fureteur sur quantité de coins inconnus et curieux. Le *Cambridgeshire*, dernier-né des « County Books », traite également du Huntingdonshire et de l'Isle of Ely, qui forment avec lui une unité physique et humaine non sans diversité cependant. Cette diversité est décrite clairement et fermement, ramenée qu'elle est à ses trois éléments : le pays des champs, celui de la forêt (qui n'est guère que souvenir), celui du marais, dans le passé (1re partie) et le présent (2e partie); avec deux chapitres sur les rivières dont les vallées, aussi paisibles que les ciels de ces pays plats aux ondulations douces, laissent une nostalgie à qui les a connues. Toujours excellente illustration; 3 photos seulement de Cambridge, sur un total de 49, mais charmantes et hors du répertoire courant.

Brittany, ed. by *A. H. Brodrick* (*Ib.*, Hodder and Stoughton, 1951, 331 p., 20/). — Il se publie depuis peu, à l'usage des Anglais, une série, intitulée « The People's France », de guides dont nous-mêmes pouvons faire notre profit. Celui-ci, sur la Bretagne, est rédigé de façon plus littéraire que nos guides nationaux qui se rattrapent sur la rigueur et le système. Il est abondamment et très joliment illustré. S'il ne dit pas tout, il a des chances d'ajouter à ce que savent même des connaisseurs, tant cette matière est infinie. Il peut éveiller la contradiction (p. ex. sur les peintres Simon et Lemordant). Et, sauf erreur, il se trompe sur le compte de St-Pol-Roux. Ce qu'il y a de plus contestable est sa forme de répertoire alphabétique, lequel, accompagné des figures, les juxtapose de façon parfois bizarre. Nous n'avons quand même rien de pareil.

Character Reading from the Face, by *G. A. Rees* (*Ib.*, Elliot, 1950, 94 p., 6/). — La physiognomonie à la portée de tous. Sous ses allures de vulgarisation ce petit livre contient beaucoup d'observations curieuses et doit apprendre à mieux connaître le prochain, si on l'applique en souplesse et avec intelligence; sans compter les progrès individuels qu'il permet, dans les limites d'un déterminisme qu'on peut trouver excessif.

Table Games of Georgian and Victorian Days, by *F. R. B. Whitehouse* (*Ib.*, Garnett, 1951, 112 p.). — Livre d'une espèce attrayante et assez rare : les jeux d'intérieur aux deux derniers siècles, classés par catégories. Les bibliophiles connaissent chez nous les beaux recueils de H. R. d'Allemagne. Celui-ci est plus modeste par les dimensions et par le propos. C'est un répertoire bibliographique, sans règles du jeu. Les nombreuses fig. pl. p., en noir et en couleurs, le rendent néanmoins très vivant, et ressuscitent un peu l'existence familiale au temps des Hanovre et de Victoria.

Scoop, by *E. Waugh* (Penguin, 1951, 222 p., 1/6). — L'un des livres les plus drôles qu'on puisse lire, et relire en riant toujours autant, que cette histoire de méprises et de reportage d'une espèce de Candide dans un pays barbare en guerre civile. Le style est souvent supérieur. C'est dans ce genre,

et non dans le sérieux, qu'éclate le génie de Waugh.

André Gide, by *G. Painter* (London, Barker, 1951, 192 p., 8/6). — Peut-être est-ce trop dire qu'on n'a pas « tenté jusqu'ici de décrire la nature et le contenu » de l'œuvre de Gide, ni de « montrer comment elle sort organiquement de l'histoire de son esprit et de son cœur ». Néanmoins, en se fondant sur le journal et sur la correspondance de Gide, l'auteur a mis en rapport l'homme et l'œuvre de façon personnelle et intéressante. Le sens de cette œuvre, l'évolution de la pensée de l'écrivain, se dégagent d'une analyse chronologique aux étapes fortement marquées. L'auteur est curieux d'idées et cultive volontiers l'épigramme. Il a des pages bien satisfaisantes sur le sens et le rôle de l'acte gratuit.

Piranesi Compositions, by *H. O. Corfiato* (*Ib.*, Tiranti, 1951, 76 p., 12/6). — L'auteur a joint une brève, mais intéressante préface à ce recueil de 66 reproductions de Piranèse : esquisse de biographie, jugements sur sa technique et son œuvre, lumières sur sa composition architecturale. Les 66 fig., presque toutes pl. p., sont souvent très bonnes, mais laissent parfois à désirer en valeur, soit par neutralité, soit par noirs excessifs. Pourtant, au total, livre beau et utile, puisque, à côté des *Vedute* et des *Carceri*, il offre nombre d'œuvres peu accessibles : croquis exaltants, *Vasi, Candelabri* où l'on a la surprise de trouver parfois préfiguré notre style Empire. Tout cela fort bon marché.

Composition in Pictures, by *R. Bethers* (*Ib.*, Pitman, 255 p., 30/). — Le peintre et l'amateur éclairé trouveront profit à étudier ce livre passionnant et le placeront sur leurs rayons à côté de ceux d'A. Lhote. L'auteur, peintre, part d'une expérience qu'il ordonne avec talent. Rien de sèchement didactique : sa méthode est une démonstration visuelle commentée à chaque page sous des reproductions, juxtaposées souvent, de plus de 200 œuvres de maitres modernes et contemporains, de photos aussi, avec diagrammes. Il explique à la fin l'usage de son traité; il aide beaucoup à l'intelligence de l'art à notre époque, et quiconque manie la brosse le trouvera stimulant et suggestif.

Studies in Milton, by *E. M. W. Tillyard* (*Ib.*, Chatto, 1951, 180 p., 10/6). — Dix études de longueur inégale, toutes d'un vif intérêt, plus deux appendices sur des emprunts possibles de Milton à Stace et à Philostrate. Elles ont toutes du nouveau à dire, et n'intéressent pas le seul spécialiste. L'une, qui sera sûrement discutée, déplace les idées reçues sur le point dominant du *Paradis perdu*. D'autres concernent l'humour de Milton, l'action de *Comus*, le Christ du *Paradis retrouvé*, la théologie et l'émotion chez le poète, et les idées agitées dans une partie importante de son œuvre en prose. Mais ce qui retiendra sans doute le plus le lecteur courant, c'est la conception et le sens du personnage de Satan discutés à plusieurs reprises, de plusieurs angles, et qui vaut par le détail significatif et par la nuance.

The Cultural Revolution of the 17th Century, by *S. L. Bethell* (*Ib.*, Dobson, 1951, 161 p., 15/). — On aura plaisir à lire ici un essai sur la poésie de Vaughan le « siluriste ». Mais le propos essentiel est dans les autres chapitres, qui étudient le passage de l'Age de la Foi à celui de la Raison (fin du 17e s. et 18e),ou ce qu'on est convenu d'appeler ainsi. Car la distinction est bien moins nette entre les deux qu'on ne l'admet sommairement. On définit depuis assez longtemps le changement de sensibilité littéraire correspondant selon un mot célèbre de T. S. Eliot, que l'auteur discute de façon serrée : il y a dans cette retouche à une notion reçue matière à chronique; on y reviendra. L'originalité de Bethell est de travailler à la frange des lettres et de la théologie : par là il enrichit et renouvelle nos points de vue.

The Structure of Poetry, by *E. Sewell* (*Ib.*, Routledge, 1951, 206 p;, 25/). — A plusieurs égards, cette recherche est originale. L'auteur a voulu repenser notre attitude vis-à-vis de la poésie et travailler dans le domaine qui relie celle-ci à l'érudition analytique. Forte des travaux linguistiques récents, elle tente de répondre par l'étude principalement de Rimbaud et de Mallarmé, en espérant arriver à des résultats valables pour toute poésie, à la question : « Comment le langage devient-il poésie? » Elle étudie le mot isolé, rassemblé en petits groupes, enfin organisé en poèmes, et selon son « aspect sonore » d'une part, son aspect d'évocation d'autre part. Le travail correspondant de l'esprit, complexe à l'extrême, et ses résultats, sont ordonnés suivant une gamme dont

le premier et le dernier termes n'existent qu'idéalement : ordre parfait, ordre, ordre probable, désordre, désordre parfait; et parallèlement logique, nombre, langage, rêve, cauchemar. L'une des directions dans lesquelles elle fera méditer est la possibilité d'appliquer sa méthode à n'importe quelle poésie.

Winged Chariot, by *W. de la Mare* (*Ib.*, Faber, 1951, 64 p., 10/6). — Le dernier poème d'un vieillard serein, mélancolique, souriant quelquefois — par tempérament? par courage? — et qui ne cesse d'ajouter à une des plus belles œuvres de notre époque sans que la qualité faiblisse. C'est plutôt une suite de petits poèmes en tercets et quatrains, avec chacun son épigraphe qui reproduit un fragment au langage et à l'orthographe anciens : la chose concourt à une atmosphère et à un style composites, archaïques et intemporels, oscillant entre la Renaissance et Pope. Intemporels? Oui vraiment, et ce pourrait être la meilleure habitation du thème qui sert de fil à l'ensemble : une méditation du temps, non didactique, mais qui trouve des symboles très concrets et des suggestions dans toute la création où elle se joue. Conclusion : il faut vivre dans l'instant. A quelle altitude, avec quelle douceur elle est proposée!

The Poetry of Ezra Pound, by *H. Kenner* (*Ib.*, *id.*, 1951, 342 p., 25/). — Si, relisant dans vingt ans ce livre jeune, l'auteur dit comme Swift : « Bon Dieu! quel génie j'avais! » il ne sera pas sage, mais il n'aura pas absolument tort. Jeune par ses défauts et ses qualités. Défauts : le style et la pensée inutilement agressifs et compliqués. Qualités : l'audace devant la difficulté, l'enthousiasme, et un prosélytisme qui avancera certainement l'heure où ne peut manquer d'être mieux compris et reconnu Pound, poète discutable, mais considérable en soi et dans l'histoire littéraire. Le mérite de son panégyriste n'est pas tant de le mettre à son rang que de montrer, en l'expliquant, combien les difficultés qui, chez Pound, découragent l'amateur curieux sont plus apparentes que réelles. Qu'on aborde p. ex. les *Cantos* armé de ce livre : on pourra apprendre à les goûter, en tout cas à discuter le poète sur son terrain; et on fera l'expérience d'une espèce de mue intellectuelle.

The Drawings of Richard Wilson, by *B. Ford* (*Ib.*, *id.*, 1951, 154 p., 27/6). — Ce très beau livre attire d'abord par 90 excellentes reproductions, la plupart pl. p. Il vaut non moins par l'index, le catalogue raisonné, et surtout une introduction d'une cinquantaine de pages où sont traités la vie et l'œuvre du peintre (1713 ou 14-1782), son art, le sens et l'attribution de ses dessins, et qui, bénéficiant de découvertes récentes importantes, renouvelle le sujet. Sur le total de ses dessins, 90 % datent des cinq ans passés à Rome au milieu de sa carrière. On éprouve à contempler ces belles reproductions le même plaisir que donnent celles de ses pendants français, Claude, J. Vernet et H. Robert. Il ravit également par la verve, la variété, la noblesse discrète, le goût de la composition.

The Imperial Theme, by *G. W. Knight* (*Ib.*, Methuen, 1951, 382 p., 21/). — Les travaux de G. W. Knight sur Shakespeare sont au premier rang de la critique contemporaine. Ils ne se sont pas imposés sans résistance. Depuis une vingtaine d'années ils font leur chemin. S'ils ont quelques excès dans l'application plutôt que dans le principe, ils offrent une réaction salutaire contre l'explication historiciste, extérieure, du poète. La réédition d'un volume de la grande série de Knight fut signalée ici en son temps; en voici un autre, qui roule sur *Jules César, Hamlet, Macbeth, Antoine et Cléopâtre*. Knight applique à ces pièces son procédé d'« interprétation imaginative », qui prétend ne pas s'enfermer dans tel ou tel point de vue (caractères, technique de la scène, statistiques d'images, etc.), mais demande une vérité poétique d'ensemble au texte dont on dégage les « valeurs » ou « thèmes » dominants : positifs ou négatifs, sombres ou clairs. Ces vocables se ressentent à dessein de la poésie concentrée de l'original. On voit l'écueil possible : une logomachie trompeuse. Knight ne donne pas dessus parce qu'il a quelque chose à dire.

88 Pictures, by *F. Topolski* (*Ib.*, *id.*, 1951, 104 p., 42/). — Très beau choix de l'œuvre d'après-guerre de ce peintre polonais : commentaire de sujets variés rencontrés en Angleterre, en Pologne, en Irlande, en Allemagne, en Chine, dans l'Inde, en Birmanie, en Afrique, dans le Moyen-Orient; avec de puissants portraits de célébrités contemporaines. L'introduction de H. Acton est surtout une défense un peu verbeuse de la figure et du

sujet. Elle ne s'applique qu'en partie à Topolski. Car son réalisme certain s'amplifie en visions apocalyptiques, et c'est dans le symbole que ses titres rejoignent des figures frappantes. Qu'il fasse bouillonner une pâte généreuse, dose les valeurs de ses lavis ou laisse errer des labyrinthes de lignes obéissantes pour aboutir à une expression individuelle aiguë, il sait merveilleusement faire jaillir les ressemblances et brosser des foules humaines ou simiesques assez interchangeables. Il peut évoquer çà et là Rouault, Ensor et d'autres : en fin de compte il est toujours vigoureusement lui-même.

The Character of England, ed. by *Sir E. Barker* (Oxford Univ. Press, 607 p., 30/). — Ce livre a pour but de décrire l'esprit de l'Angleterre, à l'exclusion des autres parties constituantes de la Grande-Bretagne. Il est réussi parce que le problème est bien pris : sous peine d'être illisible, on n'arrive à le résoudre qu'en le concrétisant sous autant d'aspects caractéristiques qu'on pourra, accumulés et se recoupant. Ce travail peut se faire de mille manières, toutes satisfaisantes, sans que jamais on puisse tout dire (on ne saurait le faire, dit Montesquieu, sans un mortel ennui). D'autre part, il ne peut être l'œuvre d'un seul. Le difficile est d'amener cette diversité à la cohésion. L'éditeur est l'homme qu'il fallait, et son équipe on ne peut plus compétente : l'histoire, la psychologie, et autres sciences annexes, s'y donnent rendez-vous avec sérieux, urbanité, humour, sous la plume d'écrivains, d'artistes et de savants connus, pour nous parler du pays et de ses habitants, de l'homme et de la société, de la religion, du gouvernement, du droit, de l'industrie, du commerce et de la finance, des universités, de la science, de la langue, de la littérature et de la pensée, de la presse, de la ville et de la campagne, de l'habitation, des distractions, etc., avec une conclusion de l'éditeur. Certains chapitres dérivent d'une idée excellente : l'enfance, l'Anglais à l'étranger. Ce monument à l'Angleterre d'autrefois et d'aujourd'hui est complété par quatre-vingt-huit figures où vit à travers l'histoire une nation pérenne.

Opération Cœur-brisé, par *Duff Cooper*, trad. de Vilmorin (Paris, la Palatine, 1951, 240 p.). — Histoire très agréablement racontée, sans grandes profondeurs psychologiques, mais avec un goût parfait, d'une destinée malchanceuse. L'auteur est l'ancien ambassadeur à Paris. La traduction, décente, contient quelques joyeusetés — quelques sujets de tristesse si l'on préfère.

REVUES.

The New Statesman and Nation, 14.7-11.8.51. — Séries : L'île de Man (14-21.7); Iran et proche-Orient; L'électricité en G.-B. (21-28.7); France; Afrique du Sud (14.7-4.8); E.-U. et Corée (14.7-11.8). — 14.7 : La politique Bevan. Ecoles de village. Fabricants d'épées. Arts et distractions. Rider Haggard. 21.7 : La BBC. L'acier. L'Unesco. Au Luxembourg. A Bali. Wyndham Lewis. 28.7 : L'affaire Burhop. U.R.S.S. et paix. Les poteries. Haïti. Le comte de Clarendon. 4.8 : G.-B. et Pologne. Gaitskell et Bevan. Nationalisme allemand. Bihar. La nouvelle Marseille. Auden. 11.8 : Réponse à Chvernik. Le charbon. Privilèges parlementaires. La Russie sincère? Enseignement supérieur populaire. Hongkong. Racisme anglais. Colette. L'armurerie.

The Listener, 12.7-9.8.51. — Séries : Critique biblique (12.7-2.8). Arts en G.-B. (12.7-9.8). Ellen Terry et H. Irving (19-26.7). Architecture et décor (26.7-2.8). E.-U. et Corée; Architecture victorienne; La science et le chrétien (19.7-9.8). — 12.7 : Situation politique en France. Jeunesse allemande. Aménagement du Saint-Laurent. Shaw et le Court Theatre. Châteaux de la côte de l'Or. Voir et croire. L'*Elegy* de Gray. Une amitié de Tagore. Bach. 19.7 : Le plan de Colombo. Communisme italien. Dickens et *Copperfield*. Dieux et géants. Joyce et Ulysse. 26.7 : Bechuanaland. Espagne. Japon. Abdullah. Le médecin de famille. Grandes demeures. Scriabine. 2.8 : Congrès de syndicats. Sicile. Brésil. Traduire Virgile. Trains d'autrefois. Les Cotswolds. Bach profane. 9.8 : Réévaluer la livre? Au Siam. Eglise et Etat en U.R.S.S. L'acier aux E.-U. La nostalgie. La poésie narrative. Shaw. Un opéra de Berg.

Essays in Criticism, April 51. — Cette excellente revue tient les promesses du premier numéro. Le mythe dans *Robinson Crusoe*. Drame et critique. Bases sociales de la poésie Tudor. La comédie de la Restauration. G. Harvey. La rime chez Keats. — *Id.*, July 51. — Le jeu de mots shakespearien. Pope (par Auden). *Tristram Shan-*

dy. Coleridge, Keats et l'esprit moderne. Tennyson. Patmore. Eliot. Ce qu'il pourrait y avoir de mieux dans la revue, ce sont les contributions de son directeur à un dictionnaire de termes critiques; ici, discussion d'un terme célèbre lancé par Eliot; une chronique y reviendra.

The Cornhill, Summer 51. — Fantaisie de O. Lancaster, comique, avec dessins. Une nouvelle. Couvents grecs (belles phot.). Lettres contemporaines (par E. Bowen). Un jardin des Balkans. Musique en U.R.S.S. La maison de Sherl. Holmes (ill.).

The Kenyon Review, Summer 51. — Littérature d'avant-garde du demi-siècle. Poèmes. Mondrian. Deux nouvelles. La poésie de Donne. La poésie de 1900-50. Casella critique. Mme Bovary. Revues du théâtre et des livres. — J. V.

GRECE

C'est un trait des lettres grecques d'aujourd'hui que de n'être pas le privilège exclusif de la capitale, et de connaître, à côté de la production proprement athénienne, ou centralisée à Athènes, une activité régionale également. La revue mensuelle *Formes* (déjà signalée ici même) en est la preuve, car elle représente l'activité littéraire de Salonique. On en peut juger par son contenu pour les fascicules de l'année en cours (n°s 52-57). C'est, d'une part, la production originale de poètes et de prosateurs locaux : par exemple, une nouvelle de B. Dédousis (*Le Vœu*), le compte rendu analytique d'un concours de poésie où s'est distingué un poète Salonicien, C. Zaphiropoulos; ce sont aussi des conférences sur des sujets variés, publiées en totalité ou en extraits, ainsi que des études historiques : l'art de Byzance (notamment la traduction d'un article de G. Bazin, publié dans la revue hebdomadaire parisienne *Arts*), la musique byzantine et religieuse, les conditions de survivance de l'Hellénisme pendant la domination ottomane (par G. Kolias). Par ailleurs, la revue *Formes* témoigne de l'intérêt que porte l'élite intellectuelle de la Macédoine à l'ensemble des manifestations littéraires de la Grèce : les analyses critiques d'ouvrages divers en témoignent (poèmes, romans, essais de critique littéraire, de philosophie et d'histoire), comme aussi les jugements sur les spectacles et la production théâtrale. Enfin, plusieurs articles de la revue dépassent le cadre hellénique, et traitent de questions littéraires et philosophiques occidentales : ainsi, une traduction, par St. Dimos, d'un poème de R. M. Rilke, une étude de G. Pratsicas sur Honoré de Balzac, un essai de P. Kambanas sur le sens de la philosophie moderne, diverses études sur la personnalité et l'œuvre de Jean-Baptiste de la Salle. L'effort de la revue *Formes* pour étendre la collaboration et créer des échanges littéraires mérite d'être signalé.

A Athènes, parmi les nombreuses revues régulièrement publiées, une mention spéciale doit être réservée à *L'Hellénisme Contemporain*, périodique bimestriel de langue française qui paraît régulièrement depuis 1947, et atteint aujourd'hui son vingt-cinquième fascicule. Il s'agit d'une revue déjà antérieure à la guerre, et qui dut s'interrompre en 1941. C'est seulement six années plus tard que les circonstances ont heureusement permis à cette publication une reprise (Mme Avatanghélos, Directrice, Imprimerie Nationale, Athènes), dont le but, exposé dès le premier numéro, est de rendre compte des travaux accomplis par la Grèce en tous domaines depuis 1945, afin d'acquérir à ce pays de « nouvelles et actives sympathies ». Le titre de la publication, en effet, répond bien à son objet. Les collaborateurs sont de qualité : le plus souvent Grecs, parfois étrangers mais ayant la compétence qui leur permet de parler des choses de Grèce. Les contributions se présentent sous la forme d'études, de chroniques diverses et de recensions bibliographiques, le tout donnant une image des problèmes grecs en partant de l'actualité pour s'étendre au passé même lointain. Depuis le premier fascicule de la revue, sous la rubrique *Réalités et perspectives grecques*, les questions graves qui touchent aujourd'hui l'Hellénisme se trouvent présentées en un exposé analytique d'ensemble, tandis que des monographies sont consacrées à tels problèmes particuliers. Ainsi : *La situation internationale et la Grèce* (P. Argyropoulos, II, 2), *La Question de Chypre* (A. Ruben, V, 2), *Le Dodécanèse* (P. Calonaros, I, 2), *Le Dodécanèse libre* (G. Mégas, II, 2), *La restitution du Dodécanèse à la Grèce* (M. Dendias, II, 2), *L'Epire* (A. Hadjimihali, II, 2), *Conséquences de l'occupation sur la santé du peuple grec* (V. Valloras, I, 3), *Les orphelins en Crète* (D. Andréadis, I, 5), *Le programme de Murtzeg de 1903 et la commission balkanique de 1948* (L. Marcantonatos, II, 5), *Préoccupations grecques* (A. Dimitracopoulos, I, 3). L'histoire moderne de la Grèce est traitée dans les articles suivants : *La politique grecque du Directoire* (Sp. Pappas, I, 3), *Napoléon et la libération de la Grèce* (J. Savant, IV, 4-6, V, I), *Officiers suédois dans la Guerre d'Indépendance de la Grèce* (Boerje Knoess, III, 4-6), *La société d'Athènes du temps du roi Georges Ier* (C. Biris, IV, 1), *La Grèce et la Fédération balkanique* (D. Andréadis, II, 1), *La Macédoine et la Thrace depuis leur annexion à la Grèce* (D. Andréadis, I, 1), *La commune grecque* (D. Zakythinos, II, 4-5). Pour l'histoire médiévale, citons les études : *L'atmosphère de Mistra* (C. Ouranis, IV, 6), *Yolande de Montferrat, impératrice de Byzance* (Hélène Constantinidi,

IV, 6), ainsi que les contributions de D. Zakythinos : *Byzance et les Arabes dans leurs rapports intellectuels* (I, 1), *Crise monétaire et crise économique à Byzance du XIII*e *au XV*e *siècle* (I, 2-5), *Une inscription byzantine du Parthénon et les institutions provinciales de l'Empire* (II, 1-3), *Processus de féodalisation* (II, 6), *La population de la Morée byzantine* (III, 1-2), *Les Institutions du Despotat de Morée* (III, 3-6, IV, 1-3, V, 1-2), Un compte rendu détaillé des *VI*e *et VII*e *Congrès d'Etudes Byzantines* est présenté par A. Orlandos (II, 5). Une place est faite à l'Antiquité sous la forme de nouvelles archéologiques : *La Commémoration du Centenaire de l'Ecole Française* (M. Gallet de Santerre, I, 5), *Le Centenaire de l'Ecole Française d'Archéologie à Athènes* (G. Oikonomos, I, 4). *Sous l'égide de l'Ecole Française, l'œuvre des archéologues belges en Grèce* (Ch. Delvoye, I, 4). Mais l'effort porte tout spécialement sur la civilisation de l'hellénisme actuel et les manifestations culturelles : *La civilisation dite balkanique* (G. Mégas, IV, 1), *Le développement industriel de la Grèce* (S. Agapitidis, IV, 6), *La reconstruction* (Doxiadis, I, 1), *La situation de l'Université* (M. Dendias, II, 4), *La bibliothèque publique de Corfou* (C. Soldatos, I, 4). Le folklore grec a inspiré les études de A. Orlandos (*La maison paysanne dans l'île de Rhodes*, I, 3), A. Hadzimihali (*La maison grecque*, III, 2-3; *La sculpture sur bois*, IV, 1-2; *La Semaine Sainte et Pâques chez les Saracatsans*, V, 2), et D. Loucatos (*Les traditions populaires et l'unité du caractère grec*, V, 1). G. Poniridy expose les caractères de *la musique grecque* (I, 5). Les arts sont traités par D. Evanghélidis (*L'art grec moderne*, I, 6), A. Vrouliotis (*Les arts en Grèce*, II, 5-6), et C. Biris (*L'architecture de l'Athènes moderne*, II, 6). Plusieurs problèmes, enfin, relatifs à la littérature sont traités dans d'importantes études. D'abord comptes rendus annuels de la vie littéraire : *L'année littéraire 1947* (Cf. Paraschos, II, 1), *Coup d'œil sur l'année littéraire 1948* (G. Kyriakidis, II, 6), *L'année littéraire 1949* (A. Andréopoulos, IV, 1). Le caractère des lettres néogrecques est analysé par Cl. Paraschos (*Le problème central de la littérature grecque*, I, 3), *Etat présent de la littérature néogrecque*, III, 6), St. Xéfloudas (*Les tendances actuelles de la prose grecque*, III, 4), Irène l'Athénienne (*Le mouvement littéraire des dernières années*, I, 4), N. Kranidiotis (*Le théâtre néohellénique*, V, 2). Le rayonnement de la littérature grecque hors de Grèce est exposé par St. Xéfloudas (*La littérature grecque à l'étranger*, II, 6). Voici maintenant les problèmes historiques : *Les Voyageurs français dans l'Archipel au XVII*e *et au XVIII*e *siècles*

(R. Malton, I, 1), *Le Voyage de Chateaubriand en Grèce* (C. Ouranis, III, 1), *Les Ecoles grecques en Roumanie jusqu'en 1821* (D. Economidis, III, 2-3, IV, 2), *Le Monde intellectuel grec à la fin du XVIII[e] siècle* (H. A., II, 6), *La naissance de la nouvelle dans la littérature grecque* (G. Kyriakidis, II, 2). Questions d'influences nationales et étrangères : *La présence d'Homère dans la poésie néohellénique* (IV, 2), *Trois diamants de notre poésie populaire* (Agis Théros, IV, 2), *Le cosmopolitisme dans la poésie grecque moderne* (S. Carantonis, I, 6), *La Grèce et les influences intellectuelles occidentales* (Cl. Paraschos, II, 5), *L'influence de Renan et de Taine sur Psichari* (E. Kriaras, III, 5-6). L'action de l'événement sur les lettres est étudiée dans *La Guerre dans la littérature grecque* (S. Carantonis, I, 1), *Les aspirations de l'époque et l'art de la résistance* (A. Carantonis, I, 3). Pour terminer, quelques monographies : *Coray et Jeanne Wyttenbach* (C. Dimaras, I, 4), *Le 150[e] anniversaire de Solomos* (Cl. Paraschos, II, 3), *La prose de Jean Moréas* (A. Embiricos, II, 5), *Hommage à C. Palamas* (III, 2), *A propos du second Centenaire de la naissance de Gœthe* (H. A., III, 6), *La vie et l'art de Tellos Agras* (J. Panayotopoulos, II, 4). L'importance accordée aux questions littéraires dans une revue consacrée à l'Hellénisme contemporain montre à quel point l'art et la culture sont inséparables d'une civilisation qui ne se borne pas à vivre de son passé, mais, sans le renier, s'efforce de créer.

●

L'attrait du paysage grec pour lui-même et pour tout ce qu'il évoque du passé, aux yeux du voyageur, est souligné par trois publications, dont deux sont une réédition : *Un jour à Delphes* de Michel Mitzakis (Editions Internationales, 1951), *Retour en Grèce* de A. Bon et F. Chapouthier (Hartmann, nouvelle édition, 1949), et *La Croisière de « Perlette »* de Marthe Oulié et Hermine de Saussure (Editions géographiques maritimes et coloniales, nouvelle édition, 1950). La première est une évocation du paysage et du sanctuaire delphiques, où l'auteur voit une « synthèse universelle », où « rien ne divise plus les hommes de bonne volonté ». Le succès de *Retour en Grèce*, venu après une précédente publication, *En Grèce*, exigeait une nouvelle édition de ce volume savamment composé, artistiquement exécuté; il illustre, en les expliquant, les antinomies d'un pays qui se rattache par certains côtés à l'Orient, par d'autres à l'Occident, et dont F. Cha-

pouthier a brillamment présenté l'analyse dans les pages qui tiennent lieu de préface. Une description des planches forme un utile commentaire à une vision d'art où les auteurs, par un choix judicieux, ont su donner de la Grèce l'image qui convient au public cultivé. La nouvelle édition de *La Croisière de « Perlette »* rappelle le succès d'un enthousiasme, voire d'une vocation, chez deux jeunes filles — l'une a succombé en 1941 — qui ont voulu connaître l'hellénisme autrement que par les livres, et ont réussi, triomphant des difficultés parfois nées de leur témérité, à frêter l'esquif qui devait les conduire à travers les mers grecques. Anecdotes, impressions, émaillent le récit qui s'étend du golfe d'Athènes aux Cyclades, à l'Ionie, aux îles du Nord et à l'Argolide, avec de pittoresques détours à l'intérieur des terres.

•

Sous le titre *The Folk-Lore of Chios* (Cambridge University Press, 1949, 2 vol.), Ph. Argenti et H. Rose présentent un tableau complet de la vie des habitants de Chio, qui repose sur une enquête approfondie et scientifiquement menée. Le premier volume est consacré aux activités diverses qui s'exercent dans l'île (agriculture, élevage, vie pastorale, pêche, arts mineurs, travaux des femmes), puis aux coutumes attachées à la vie humaine en ses diverses manifestations (naissance, mariage, mort, traditions multiples). Le second volume est un recueil de chansons populaires, de proverbes, de locutions diverses (liées aux serments, aux vœux, etc.), de jeux d'enfants. Les auteurs ont eu le souci de noter un très grand nombre de termes et de textes grecs, avant d'en donner la traduction et le commentaire. L'ouvrage rendra les plus grands services non seulement au folkloriste, mais encore au linguiste. Il sera lu avec profit également par le public profane; ce dernier pourra, grâce à l'heureuse présentation des faits par deux spécialistes qui unissent à la science l'art de vulgariser, se faire une idée de la vie grecque en un point de l'Hellade moderne, où les traditions semblent être nées du sol même, sans que de notables influences aient pu s'y exercer.

André Mirambel.

HISTOIRE

LE PERE BUGEAUD. — Un refrain de chanson, claironné tous les jours dans toutes les garnisons d'Afrique, c'est beaucoup plus que la gloire, c'est l'entrée dans la légende. Voilà ce que connut, de son vivant, le maréchal Bugeaud. L'histoire de ses premières opérations en Algérie, avec les fameuses colonnes légères qui révolutionnèrent la tactique, puis de la conquête totale, a été maintes fois écrite. Aussi n'est-ce pas l'objet principal du livre de M. Maurice Andrieux (1) qui s'est surtout attaché à nous présenter l'homme, si longtemps discuté et même vilipendé et à en chercher une explication dans sa jeunesse et ses années de formation. S'il n'apporte pas de révélations sensationnelles, l'ouvrage est très fortement documenté; l'auteur fait preuve envers son héros d'une sympathie qui n'obnubile pas son sens critique et laisse entière sa liberté de jugement. Le récit est bien mené, attachant et agréablement écrit, sans emphase. On est manifestement en présence d'un ouvrage de bonne foi dont l'auteur a d'abord voulu faire un portrait moral, aussi poussé que possible.

Quatorzième enfant d'une famille périgourdine de petite noblesse, issue d'artisans, le jeune Thomas-Robert était destiné à la prêtrise. Un père exceptionnellement dur et rigoriste, type même de l'ancien féodal, aurait sans doute eu raison de son défaut de vocation, si la Révolution n'était venue tout troubler. Le futur maréchal passa son enfance dans le domaine familial de la Durantie, entouré de ses sœurs qui veillèrent de leur mieux, mais avec une inexpérience notoire, à son instruction. Thomas-Robert est d'abord un paysan, dont toute la jeunesse s'est passée dans la vie rurale; il en est resté fortement marqué; c'est avant tout un terrien, qui a les deux pieds solidement posés sur le sol et pour qui les réalités seules comptent. Dans son enfance il n'a connu que des galopins de village avec lesquels il aimait à braconner; il n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait être la bonne société; de cette formation, il a toujours gardé une rudesse de paysan, un franc parler total et le goût de l'agriculture.

Le hasard fit de lui un soldat, carrière pour laquelle il n'avait pas plus de vocation que pour celle de prêtre. A vingt ans, le voilà transplanté à Fontainebleau et grenadier à pied de la garde impériale. « C'est un état si dur, écrit-il, on est si esclave et soumis à tant de personnes, qui le plus souvent vous maltraitent,

(1) Maurice Andrieux, *Le père Bugeaud* (1784-1849). Plon, 1 vol. in-8° de 308 pages.

qu'il faut absolument être insensible comme le marbre pour être soldat. » C'est pour sortir du rang, où il ne se plaît guère, qu'il travaillera d'arrache-pied, seul : Bugeaud sera donc un autodidacte.

Mais bientôt la guerre va le réconcilier avec le métier militaire; ce jeune homme, impatient du joug, vite dégoûté de la caserne, va être emporté par l'action. Certes, il hait la guerre et ses horreurs et « le métier de héros est si fort celui d'un brigand que je le déteste de toute mon âme ». Après l'aventure sans gloire du camp de Boulogne, il gagne l'Europe centrale; bien vite il est conquis par l'épopée impériale et gagne ses galons de laine à Austerlitz. Ses lettres de cette époque sont curieuses. Est-il au repos, condamné à l'inaction? « Je déteste mon état », écrit-il. Mais que le tambour batte la charge, le caporal Bugeaud est le premier à partir à l'attaque « parce que nous sommes accoutumés à toujours vaincre ». En avril 1806, il est nommé sous-lieutenant; en décembre, en Pologne, il est assez grièvement blessé. Il rentre à la Durantie, croit sa carrière finie et rédige sa lettre de démission. Il s'imagine être redevenu pour toujours paysan et agriculteur. Mais sa sœur, sans doute plus perspicace que lui, a subtilisé la lettre de démission, le rendant ainsi à son vrai métier.

Et le voilà parti pour cette terrible guerre d'Espagne, où il restera six ans et d'où il reviendra lieutenant-colonel. C'est dans la guérilla espagnole, dans la cruelle et dangereuse guerre de rues, qu'il apprendra son vrai métier et recueillera les enseignements qui lui permettront plus tard de mettre au point sa tactique africaine.

La première restauration le traite bien et fait de lui un colonel. Les Cent-Jours vont briser sa carrière. Bugeaud est désigné pour rejoindre à Lyon, avec son régiment, le comte d'Artois : il est chargé d'arrêter le nouveau vol de l'aigle. Situation délicate, on le conçoit, pour l'ancien caporal d'Austerlitz. On l'a accusé d'être passé tout de suite à « l'ennemi ». C'est une erreur que redresse M. Maurice Andrieux, Bugeaud était de ces militaires pour qui les ordres du pouvoir établi ne souffrent pas de discussion. C'était un sodat loyal. Ses proclamations le prouvent. Mais, plus il avançait vers Lyon, plus il rencontrait d'enthousiasme pour Napoléon. Les cocardes tricolores paraissaient jaillir du sol. Contre l'avis fortement exprimé de tous ses hommes et de ses officiers, il tente de maintenir son régiment dans le devoir. A Auxerre, il rencontre l'Empereur qui passe son régiment en revue. Bugeaud portait encore sa croix de Saint-Louis. Il dut se rendre à l'évidence et se rallia au nouveau régime, comme tant d'autres, s'inclinant devant le fait accompli et l'opinion unanime du pays. Napoléon

lui donna la cravate de la Légion d'honneur. La seconde Restauration ne lui pardonna pas cette marque de faveur. Il combattit vaillamment les Autrichiens dans l'armée des Alpes; il reçut l'Aigle de son régiment en même temps que la nouvelle de Waterloo. Trois mois après, il est licencié de l'armée.

Demi-solde, Bugeaud regagna la Durantie, croyant bien sa carrière militaire définitivement achevée. Il redevint le laboureur qu'il avait rêvé d'être dans son enfance. Attaqué, vilipendé, menacé même par les ultras, il prit sa retraite avec dignité et se consacra, de toute son ardeur, à la mise en valeur de son cher Périgord. Nouveau Cincinnatus, persuadé que la principale richesse de la France était dans son sol, encore mal exploité, il développa la culture du trèfle, afin de multiplier le bétail et par conséquent le fumier pour enrichir les terres. M. Maurice Andrieux nous donne de longs détails sur l'effort de Bugeaud pour lutter contre l'ignorance et la misère du paysan arriéré. C'est lui qui implanta et développa les méthodes d'assolement. Longtemps il eut à lutter contre la routine et l'obstination de ses paysans. Avec eux cependant, et souvent contre eux, il mènera cette nouvelle conquête du sol « qui en vaut bien d'autres », dit-il. Qui sait aujourd'hui que Bugeaud, las de prêcher ses paysans individuellement, se décida à les réunir pour les endoctriner et fut ainsi le fondateur du premier « comice agricole » de France? Hélas! son œuvre ne lui survécut pas et, après son départ, le paysan périgourdin oublia vite ces utiles enseignements.

En 1831, il est élu député de Périgueux et, tout dévoué à la monarchie constitutionnelle, apparaît comme le type même du Louis-Philippard, soucieux avant tout de l'ordre, tout à fait fermé aux revendications sociales de l'opposition républicaine. A la Chambre, il se montrera adversaire résolu de la campagne d'Afrique; il craignait l'aventure et soutenait qu'une mise en valeur méthodique de notre sol nous rapporterait plus qu'une lointaine expédition. Mais quand il en fut chargé, il s'y donna tout entier, affirmant qu'il n'y avait pas de demi-mesure et qu'il fallait s'en aller ou achever la conquête.

Mais avant son aventure africaine, le gouvernement de Louis-Philippe devait réserver à Bugeaud des tâches peu agréables. Il fut désigné en 1832 comme gardien à Blaye de la duchesse d'Angoulême après son équipée fameuse en Vendée. On sait que la duchesse était enceinte; le rôle de « geôlier-accoucheur » confié au général était peu reluisant et fort délicat. Il lui attira naturellement les pires attaques des légitimistes et les railleries des républicains. C'est Bugeaud qui fut chargé d'obtenir et de recueillir

de la duchesse l'aveu de sa grossesse et d'assurer la plus grande publicité à l'accouchement. Il se tira de cette passe difficile avec tact, bien qu'il ne fût pas né diplomate.

Deux ans plus tard, on fit appel à ce défenseur de l'ordre lors de l'affaire lamentable de la rue Transnonnain, que Daumier a immortalisée. Dès le lendemain, Bugeaud devenait le « bourreau de la rue Transnonnain », bien qu'il n'ait pas été mêlé directement à l'affaire. Mais il participa à la répression, ce jour-là, et tira sur le peuple de Paris sans faiblesse, sentant l'ordre menacé. On n'aurait pas agi autrement avec lui si l'on avait voulu lui briser les reins. Il ne fallut pas moins que son triomphe algérien pour effacer tous ces mauvais souvenirs.

Georges Mongrédien.

Les grandes heures des cités et châteaux de la Loire, par *André Castelot*, 1 vol., in-8° de 269 pages (Sfelt). — Voici un aimable guide des grands châteaux du Val de Loire. Il échappe à la sécheresse des guides spécialisés; de brèves notices donnent les précisions suffisantes sur les dates à connaître. Mais le corps de l'ouvrage est une évocation très vivante des grandes scènes historiques ou galantes qui ont eu les châteaux de l'Orléanais, de la Touraine ou de l'Anjou pour théâtre. L'auteur a utilisé au mieux la verve des vieux chroniqueurs, toujours hauts en couleur, et a bourré ses pages d'anecdotes. Ainsi ranime-t-il dans ces demeures désertes, les fantômes qui les ont habitées. Instruire en amusant, telle semble être sa devise. Les visiteurs du Val de Loire ont une excellente occasion de prendre une bonne leçon d'histoire sans s'ennuyer. — G. M.

Paris à travers les âges, par *Jules Bertaut*, 1 vol. in-8° de 320 pages (Hachette). — Les fêtes du bimillénaire rendront-elles les Parisiens et les touristes un peu plus curieux de l'histoire de la grande Cité? Il faut le souhaiter, sans trop y croire. Aux amateurs, nous conseillons volontiers l'ouvrage de Jules Bertaut, qui ne prétend pas découvrir de nouvelles terres inconnues, mais vous fera visiter celles qui sont déjà défrichées, avec agrément. De l'époque gallo-romaine à nos jours, toute l'histoire de Paris, de ses transformations et agrandissements, de ses monuments, de ses fêtes et de ses deuils, de son peuple si divers — le tout parsemé de portraits rapides — est évoquée avec précision, mais sans pédanterie, et surtout avec animation. Un excellent ouvrage d'initiation. — G. M.

Henri III, roi de Pologne, par *Pierre Champion*, 1 vol. in-8° de 277 pages (Grasset). — Publié par les soins de son collaborateur M. Michel François, c'est ici le dernier ouvrage, posthume, de Pierre Champion, et le quatrième de la série consacrée à Henri III. Nous n'aurons pas les deux volumes projetés sur Henri III, roi de France, mais, par contre, M. Michel François annonce la publication de la grande édition critique des *Lettres* de Henri III, qui manquait, par les soins de la Société d'Histoire de France, héritière de l'historien de Jeanne d'Arc et de Villon. Le présent volume relate le retour de Henri III, après le départ précipité de Pologne, par Vienne, Venise, Turin et Lyon. Selon sa méthode accoutumée, Pierre Champion avait demandé le principal commentaire des faits aux correspondances inédites des ambassadeurs étrangers, qu'on voit à l'affût du futur roi de France, pris en tutelle par sa mère. Les beaux projets faits en commun dès Lyon s'écroulèrent bientôt; mais nous voilà très loin de d'Aubigné, des historiettes de Brantôme et des calomnies des pamphlétaires. — G. M.

La fin du monde antique et le début du moyen âge, par *Ferdinand Lot*, 1 vol. in-8° de XXVIII-559 pages (L'Evolution de l'Humanité, n° 31, Albin Michel). — L'ouvrage, qui date de vingt-cinq ans, est déjà un classique et fait

autorité. Du IIIe siècle à la fin des Mérovingiens, c'est toute une époque de transition, souvent mal connue, avec la décadence de l'Empire romain, dont il faut préciser les causes, les invasions dites « barbares » dont il faut nuancer les conséquences. Cinq siècles au cours desquels les transformations économiques et sociales ont substitué un monde à un autre monde; lente évolution dont M. Ferdinand Lot a su expliquer les raisons et suivre les méandres. Cette réédition ne diffère que peu de l'édition originale; mais s'y ajoutent une cinquantaine de pages de notes additionnelles, qui constituent un complément à la bibliographie primitive (742 numéros) où sont mentionnés et succinctement analysés, quand ils le méritent, les travaux parus depuis 1926 sur cette période. M. Ferdinand Lot s'excuse, bien à tort, de se citer si souvent : chacun sait que ce médiéviste n'a jamais cessé de pousser plus avant ses études sur cette époque dont il reste le maître incontesté. — G. M.

Les **institutions de la France sous la Révolution et l'Empire**, par *Jacques Godechot*, 1 vol. in-8° de VIII-687 pages (Presses universitaires de France). — C'est le premier volume d'une nouvelle et importante collection consacrée à *l'Histoire des Institutions* et dirigée par M. Louis Halphen. D'aspect à la fois juridique et historique, elle se propose d'étudier, en elles-mêmes, les institutions politiques, administratives, judiciaires, financières, économiques et sociales. Consacré à la Révolution et à l'Empire, l'ouvrage de M. Jacques Godechot suit fidèlement ce plan pour chacun des grands régimes. L'exposé est riche et clair, les bibliographies copieuses et bien à jour, les questions à étudier signalées au passage. Après avoir montré que la Constituante et la Législative avaient réellement détruit le régime féodal et unifié la France, il explique comment la Convention, dominée par l'impératif de la guerre extérieure, est arrivée à une centralisation excessive, encore accusée et déformée par la dictature impériale, victime aussi d'un état de guerre prolongé. En ces matières, Napoléon, quoi qu'il en ait dit, n'a pas continué l'œuvre de la Révolution. Elle devait être reprise, étape par étape, au XIXe siècle. — G. M.

Les **grandes heures de Vézelay**, par *Joseph Calmette* et *Henri David*, 1 vol. in-8° de 268 pages (Sfelt). — Depuis les thermes romains des fontaines salées récemment découverts jusqu'à l'histoire des moines et de la basilique, en passant par l'insurrection communale du XIIe siècle, MM. J. Calmette et H. David nous donnent en vérité une histoire complète, et à jour des dernières fouilles, de Vézelay, depuis sa fondation au IXe siècle par Girart de Vienne, devenu dans la chanson de geste Girart de Roussillon. Le chapitre consacré au passage de l'histoire à la légende épique est substantiel et fort curieux. De même l'histoire de la rivalité de Vézelay et de Saint-Maximin en Provence sur les reliques de sainte Madeleine; le pape Boniface VIII, tranchant le conflit l'an 1295 en faveur de Saint-Maximin priva l'abbaye rivale de ses pèlerinages. Ce livre savant, mais non ardu, contient tout ce qu'il faut savoir avant de monter sur la butte de Vézelay. — G. M.

Paris 1900, par *Robert Burnand*, 1 vol. in-8° de 251 pages (Hachette). — C'est plus de la chronique que de l'histoire, mais de la chronique vivante, pleine de verve, où sont enchâssés des portraits vifs et piquants, parfois à l'emporte-pièce. L'auteur a connu cette époque frivole, sans spiritualité, ce qui ne l'a pas empêché de se documenter avant d'écrire. Il en résulte un livre aimable, bourré de petits faits et d'anecdotes, qui ne prétend pas à autre chose qu'à restituer l'atmosphère d'une époque, vieillotte sans être encore historique : grâce à sa malice, M. R. Burnand a réussi à nous faire faire le tour des assemblées parlementaires, des académies, des salons, des éditeurs et des théâtres, sans nous ennuyer un seul instant. Une réussite dans le genre. — G. M.

La France, des origines à la guerre de Cent ans, par *Ferdinand Lot*, de l'Institut. Paris, Gallimard, 1949, in-8°, 277 p. — L'auteur est parvenu à rendre accessible et attrayante une matière aride pour qui n'est pas spécialiste du moyen âge. Il rappelle d'abord que les Français ne sont ni des Francs, ni des Latins. « La France avait existé avant la France », c'était la Gaule. Conquise par les Romains, elle devient, au prix de son indépendance perdue, le centre de la défense de l'empire en Occident. Le rôle de Clovis, celui de l'éphémère empire carolingien, l'œuvre des rois capétiens sont étudiés l'un après l'autre avec finesse. Peut-être M. Lot ne rend-il pas

une pleine justice à ces auxiliaires puissants de la monarchie : les légistes. Apparus au cours du XIIIe siècle, ces juristes, élèves des universités, sont de vrais précurseurs des Conventionnels. Ils en ont les défauts et les qualités. Sont-ils sympathiques? Non, et M. Lot le souligne. Mais ils *servent* la France. Nogaret est-il un « cerveau malade », ou un ancêtre de Robespierre? L'auteur opte pour la première hypothèse.

Un tableau de la civilisation française au moyen âge forme la dernière partie du volume. Rien n'y manque : société, vie économique, vie intellectuelle. Le brillant exposé de la pensée, de l'enseignement, de la littérature en langue vulgaire était ce qu'on pouvait attendre de l'auteur de tant de travaux consacrés aux chansons de geste et à la poésie courtoise. Le livre se termine avec la Guerre de Cent ans. Une des plus graves conséquences ne fut-elle pas la renaissance du particularisme provincial qui vint retarder l'achèvement de l'unité? En contrepartie, elle développe l'esprit patriotique. Ainsi se clôt une pénétrante étude sur les origines de la France, qui fait réfléchir à tant de problèmes clairement posés, et souvent résolus d'une façon très neuve, selon les plus récentes trouvailles de l'histoire. Le plus difficile n'était-il pas de tout savoir et de ne pas tout dire, de rester clair en suggérant toujours l'essentiel? — ROBERT BARROUX.

Berlin 1936-1940. Souvenirs d'une mission, par le *Vte J. Davignon*, Edit. Univ., 1951 (in-12, 267 p., 570 fr.). — Si cet émouvant témoignage de l'ancien ambassadeur de Belgique en Allemagne n'ajoute aucune précision importante à ce que nous ont appris sur cette période maintes publications, il y apporte une confirmation à laquelle la haute valeur intellectuelle et morale de l'auteur donne un poids particulier. On en retiendra surtout son jugement sur la faute commise par la France en ne réagissant pas lors de la réoccupation de la rive gauche du Rhin en 1936 et ses indications sur les indiscrétions volontaires, commises par certains milieux militaires allemands opposés au régime hitlérien, au bénéfice des services de renseignements adverses. — G. L.

Histoire économique de l'Occident médiéval, par *Henri Pirenne*. Préface de E. Coornaert, professeur au Collège de France. 1 vol. in-8° de 668 p. (Desclée de Brouwer). — Ce volume, destiné à faire partie de la collection des œuvres du grand historien belge, mort en 1935, *réunit sur un sujet* qu'il rénova tout ce qu'écrivit H. Pirenne, que ce soient des articles, dispersés dans des revues, ou ses copieuses contributions aux *Histoires générales dirigées* respectivement par G. Glotz et Halphen et Sagnac. Si des mises au point ultérieures ont quelque peu modifié — ou nuancé — les conclusions du *maître* des études médiévales (par exemple sur la « fermeture de la Méditerranée » à l'époque de Charlemagne), il n'en reste pas moins qu'il aura été un initiateur, un animateur de premier plan (comme le rappelle M. Coornaert dans une préface pleine d'émotion). Et l'on aura recours bien souvent aux lumineuses synthèses que fournit le présent volume. — M. M.

Guillaume le Bâtard, Conquérant, par *La Varende*. 1 vol. in-8° de 342 p., illustrations dans le texte, 550 fr. (Flammarion, « Les Grandes Biographies »). — Avec sa connaissance profonde du terrain et des hommes de sa Normandie natale, avec son don de faire valoir le trait coloré, l'image poétique qu'il puise dans les chroniques et les légendes, M. La Varende aurait pu rallier le suffrage des historiens s'il s'était dispensé de quelques allusions hargneuses à l'érudition; surtout s'il avait pris la peine de classer ses sources et de nous donner sa bibliographie. Au demeurant, un livre très attachant. (Voir en particulier le commentaire minutieux des traits de mœurs fournis par la « Tapisserie de Bayeux »). — M. M.

Les Normands en Méditerranée, par *Jean Beraud Villars*. 1 vol. in-8° écu de 360 p., 16 planches h. t., 750 fr. (Ed. Albin Michel). — L'épopée des « gars de Coutances » se répandant, aux XIe-XIIe s., en Calabre, en Sicile, en Grèce, dans le royaume latin de Jérusalem. Livre de seconde main, mais bien informé, citant ses sources. N'empêche que ces histoires de brigandages sanctionnés, de guerre lasse, par la Papauté, finissent par être assez fastidieuses. L'illustration est excellente. Un léger anachronisme dans les termes : on ne dit pas, au Moyen Age, « empereur d'Allemagne ». — MARIANNE MAHN.

Yalta, Roosevelt et les Russes, par *Stettinius* (Gallimard). — On n'a pas fini de discuter les déci-

sions prises à Yalta, puisque leur influence se marque plus ou moins dans tous les événements politiques d'aujourd'hui. Stettinius, qui, comme secrétaire d'Etat, y avait été le collaborateur de Roosevelt, avait bien senti que la mémoire de celui-ci en recevrait quelques blessures. C'est pour la défendre qu'il a rédigé ce livre. A ceux qui auront le courage de lire ce témoignage, véritable procès-verbal, aussi aride que précis, il apporte de sérieux éléments d'appréciation, s'il ne les convainc pas de l'infaillible prescience du Président. Au cours de cette lecture sévère, ils auront du moins la surprise d'entendre certains propos de Roosevelt, de Churchill et surtout de Staline qui, à six ans de distance et après les événements survenus depuis lors, ne manquent pas d'une saveur plutôt amère. — G. L.

Derrière le rideau de fer, par *John Gunther*, trad. par Ludmila Savitzky (Gallimard, 1951, in-8, 373 p., 650 fr.). — L'évolution politique du monde est devenue extrêmement rapide. Dans quelle mesure les images recueillies en 1948 ne devraient-elles pas être corrigées pour traduire la réalité d'aujourd'hui? On se le demande à la lecture de certains chapitres, notamment de ceux qui concernent Tito et la Yougoslavie ou « la tragédie tchécoslovaque ». Même devenues partiellement inexactes, les observations d'un journaliste aussi averti n'en gardent pas moins leur intérêt, et pas seulement un intérêt historique, parce que ce journaliste est d'une rare indépendance d'esprit à l'égard de nos préjugés occidentaux, parce qu'il a su se garder de condamner systématiquement tout ce que font les Soviets et leurs alliés des pays satellites, parce qu'il cherche toujours à les comprendre et parce qu'il estime avec raison que cette connaissance de l'adversaire est le meilleur moyen de sauver la paix. — G. L.

L'énigme Mac-Arthur, par *J. Gunther*, trad. par R. Vidal (Gallimard, 1951, in-12, 245 p., 375 fr.). — Le livre a été écrit avant le rappel de Mac-Arthur. La psychologie, le tempérament, les idées de ce chef, qu'on a comparé à César, ne sont pas les seules énigmes qu'il étudie. Il y a aussi le Japon d'aujourd'hui... et celui de demain; il y a l'Asie!... L'auteur ne prétend pas les résoudre; mais il multiplie à leur sujet les observations, les petits faits, les anecdotes, sans s'émouvoir de ce qu'ils peuvent avoir, comme la vie, de contradictoire. Stendhal eût aimé cette méthode qui, sur certains points, ne laisse pas d'aboutir à des conclusions précises. — G. L.

La Chine ébranle le monde, par *Jack Belden*, trad. de l'américain par P. Singer (Gallimard, 1951, in-8, 569 p., 690 fr.). — Que la réforme agraire, la répartition de la terre entre les paysans et la libération de ceux-ci à l'égard d'une féodalité oppressive aient été les premiers et les meilleurs résultats de la révolution chinoise, que l'amélioration du sort de la femme chinoise et sa libération en aient été l'un des instruments les plus efficaces, que les abus, les exactions et les crimes du Huomintang aient créé le climat favorable à cette révolution, on le savait ou on s'en doutait, et il n'était pas besoin de ces 569 pages compactes pour nous l'apprendre! Pourtant, qui aura la patience de lire ce long reportage y trouvera maints épisodes qui illustrent ces certitudes — et d'autres aussi qui lui inspireront quelque scepticisme quant au bienfait définitif et à la durée de cette révolution. — G. L.

Livres reçus. — W. S. Churchill, *Marlborough, sa vie et son temps*, t. II-III (R. Laffont). — Jean Bodin, *La France-Dieu* (Sources et sommets). — Christophe Ryelandt, *Mémoires de Victor Droguest, le roi des Contrebandiers* (Société des écrivains ardennais). — Jean Choleau, *Métiers, « confrairies » et corporations de Vitré avant la Révolution* (Unvaniez Arvor, Vitré). — Jean Schneider, *Histoire de la Lorraine* (Presses universitaires de France). — Maxime Chrétien, *Histoire de l'Egypte moderne* (Presses universitaires de France).

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

PERSONNES DEPLACEES. — On désigne par ce pudique euphémisme les malheureux contraints aux exodes, faisant l'objet d'échanges et de transferts, et par extension sans doute les déportés pour raisons économiques ou politiques, traités purement et simplement en esclaves comme aux temps très anciens. Depuis le 10 décembre 1948, les déportations se font au moins au mépris de la Déclaration des droits de l'homme, proclamée par l'O. N. U. au Palais de Chaillot, ce qui n'en diminue pas le rythme. On en a eu de nouveaux exemples cet été même, autre part que sur les territoires russes ou allemands, mais à vrai dire dans deux états satellites, la Hongrie et la Tchécoslovaquie. Dans le premier de ces pays, quelques dizaines de milliers de personnes furent expulsées de Budapest pour la simple raison qu'elles appartenaient à une classe de la population dont le régime au pouvoir poursuit l'extinction afin d'assurer sa durée. Ces opérations ont été exécutées sur le modèle de celles dont l'U. R. S. S. a donné d'abondants exemples depuis 1928. Leur mécanisme en est fort bien expliqué dans le livre de M. Jean de la Robrie : *Exodes, transferts, esclavage,* dont il a donné la primeur d'un chapitre à l'Académie des Sciences morales et politiques, qui vient de le récompenser par un prix.

L'U. R. S. S., rappelle l'auteur, a été de 1928 à 1938, le pays de l'univers où les foyers ont été le plus systématiquement détruits. Elle s'est fait gloire du peuplement rapide de la Sibérie, qui ne comptait en 1920 que six millions d'habitants, et qui maintenant en possède plus de trente. Ainsi l'agriculture s'est développée et les villes ont proliféré. Mais qu'on ne se trompe pas sur le caractère des causes déterminantes de ces faits : la raison profonde des déplacements dont a bénéficié la Sibérie, c'est que pour assurer la stabilité, sinon la perpétuité d'un nouveau régime, il importe de briser les ressorts de l'ancien, faute de pouvoir les modifier promptement. Dans une société collectiviste parfaite, l'individu ne doit plus avoir d'autre mobile que de travailler en vue du bien commun, et doit se contenter de ce que la communauté veut bien lui abandonner à titre viager et proportionnellement à son rendement. Pour tendre à cet état de choses, il faut favoriser les purs à qui incombe la tâche de guider la masse vers l'idéal, idéal dont les prolétaires ne possédant rien et vivant de leur travail sont évidemment le plus près.

La fin justifiant les moyens autorise à se montrer dur. L'éloignement des adversaires du régime, connus, supposés ou possibles, est donc le premier devoir. Et que rêver de mieux qu'un transfert en Sibérie? Les habitants des régions frontières se trouvent spécialement désignés pour ces transferts, en ce qu'ils risquent d'être contaminés par le voisinage de non-communistes : ils constituent des adversaires virtuels.

Mais d'autres raisons, tenant à la fois à la politique et à l'économie, peuvent motiver les transferts. C'est ainsi que le gouvernement russe estima, vers 1928, que la proportion démographique des cultivateurs était trop élevée sur le territoire par rapport à celle des ouvriers, plus groupés, donc plus influençables et plus contrôlables. Comme il avait d'autre part des ambitions industrielles, il décida la création de fermes collectives en Ukraine et la mécanisation de la culture, en sorte qu'une forte proportion des habitants de cette riche contrée put être mobilisée pour servir dans des industries établies au delà de l'Oural. A partir de 1939, la mobilisation, puis l'invasion du pays rendirent ces méthodes de gouvernement plus systématiques, plus amples et plus brutales, car il s'agissait de déplacer les fabrications de guerre pour les soustraire aux destructions ennemies. D'autre part il convenait de prévenir toute révolte contre un régime qui, en dépit de ses astuces diplomatiques, n'avait pas su épargner à sa population une guerre d'extermination, et pendant plus de deux années se montra impuissant à repousser l'invasion, et ne le put qu'à l'aide de moyens matériels, fournis en grande partie par ses alliés. Les déportations constituèrent aussi des punitions collectives pour des nationalités dissidentes. M. Jean de La Robrie pense au surplus qu'à force d'audace et de brutalité dans le maniement des hommes, la conception de la vie s'est modifiée en U. R. S. S. : l'on y est de moins en moins idéaliste, de plus en plus utilitaire. Pour justifier ces expulsions en masse, on ne se donne plus la peine d'invoquer l'idéal collectiviste : l'obligation de travailler là où il plaît à l'Etat est un motif suffisant. L'objectif immédiat s'est substitué au but idéologique lointain.

Cependant, on doit reconnaître que ces transferts de populations inhumains, renouvelés des temps barbares, n'ont pas été inaugurés par les Russes. Le premier exemple récent en a été offert après le traité de Lausanne signé en 1923 entre la Grèce et la Turquie. 1.600.000 Grecs d'Asie mineure furent échangés contre 384.000 musulmans de Macédoine, et c'est cette opération entreprise par consentement mutuel qui a créé un préjugé favo-

rable aux transferts de populations. L'auteur d'*Exode, transferts, esclavage*, croit voir dans cette solution qui a fait tristement école, une conséquence extrême du principe des nationalités, et voici comment il l'explique. Quand triompha ce principe, des hommes qui, dans un état à multiples nationalités s'entendaient tant bien que mal, mirent leur orgueil dans leur particularisme, devinrent susceptibles et contrariants, provoquant une réaction de l'autorité politique et administrative et des mesures aisément qualifiées d'oppressives. Par contre-réaction, le goût de la souveraineté gagna ces groupements ethniques qui tendirent vers l'émiettement des états, vers un retour aux structures territoriales du moyen âge. C'est alors que pour éviter un démembrement d'états composites, avec tous les périls que cela pouvait comporter, naquit l'idée de la protection internationale des minorités.

Mais les minoritaires, assurés de la protection de l'opinion internationale se crurent tout permis et se rendirent insupportables, fournissant des prétextes aux interventions intéressées, comme la fameuse affaire des Allemands des Sudètes en offrit l'exemple le plus caractéristique. « L'esprit inventif devait se retourner encore une fois, et chercher une solution plus catégorique », écrit M. de la Robrie. « Respect des nationalités, d'une part, impossibilité de l'autre pour des groupements divergents de vivre en concitoyenneté sur un même territoire. Il n'y avait donc qu'à cantonner chaque particularisme sur un territoire à soi, à supprimer tout mélange et toute promiscuité. Comment? Simplement en éliminant les minoritaires du sein de chaque nation et en les conviant à rejoindre ailleurs leurs frères ou leurs cousins de race. Ainsi, le droit des nationalités serait maintenu, mais non plus avec la faculté de s'exercer n'importe où. On pouvait, on devait être plus nationaliste que jamais, mais seulement après avoir rejoint la tribu à laquelle on était censé appartenir. Telle est dans sa genèse historique et logique l'origine des transferts forcés. » Depuis vingt ans, ces déplacements, recensés avec une approximation évidente, ont porté sur 70 millions d'individus, tant dans les Balkans et l'est européen, y compris l'Allemagne, que dans l'empire russe. Ils ont pris à chaque fois un caractère définitif, qui a été démenti dans la plupart des cas par de nouveaux transferts en sens contraire, tels ceux des Polonais expulsés en 1939, puis réintégrés; des Tchèques, des Lorrains, transférés en zone sud, ou à l'est du Reich; des Hollandais transférés en Ukraine, etc., etc. Pour être édifié sur l'ampleur de ces mesures inhumaines, il n'est que de consulter la statistique des déracinements de populations

en Europe, qui ouvre le livre de M. de la Robrie, et pour en saisir le pathétique de relire les reportages parus à diverses époques dans les journaux les plus impartiaux, rappelés dans cet émouvant et généreux ouvrage.

Robert Laulan.

NATURE

L'HOMME-GRENOUILLE. — On a tout dit sur les bienfaits des vacances, sur la détente, la diversion, le contrepoison qu'elles fournissent à l'écœurante monotonie de la tâche quotidienne, et aussi sur l'adjuvant précieux que représente, en cette œuvre périodique de décrassage, la lecture.

Eh bien, je suis « orfèvre » ou m'efforce de l'être, et l'on me permettra de dire, malgré toute mon amitié pour les libraires, que je ne suis pas de cet avis. L'imprimé m'apparaît, pour ceux du moins qui ont l'honneur de passer à la campagne leur temps de loisir, un compagnon tout à fait indésirable.

Lire nous repose, c'est exact, en faisant de nous un double de nous-mêmes, en nous plaçant dans un état second où nous n'avons qu'à recevoir sans rien donner. Mais l'univers où nous sommes alors transportés est de pur artifice, altéré et presque frelaté par son filtrage à travers de l'humain. Ah! comme autrement vierge s'avère le champ que nous ouvrent des vacances hors la ville, loin du bureau, de l'atelier! Celui-là ne parle qu'à nos sens et leur procure un massage inconscient que nul ouvrage de l'esprit ne saurait assurer. La vue d'un être humain gravement assis, tout nu sous un parasol, devant tel coin de nature, en train de savourer quelque histoire policière, voire un traité de philosophie, m'a toujours semblé plaisant spectacle. Les Ecritures ont raison : il y a des yeux qui servent à ne rien voir, des oreilles qui n'entendent point! Et je songe aux Allemands des brasseries d'autrefois, Outre-Rhin, dont les clients se bourraient de saucisses en écoutant *Parsifal*.

Non, cette cure annuelle d'élémentaire que nos méninges et nos nerfs exigent, et d'où ils sont présumés sortir rétamés à neuf, ne doit pas aller de pair avec le mal qu'elle prétend réparer. Aux champs, à la mer, à la montagne, gavons-nous seulement de Nature à l'état naissant, et laissons aux soirées sous la lampe tout ce monde imaginaire dont la lecture traîne avec elle le cortège. Quelles joies alors de retrouver des sensations qu'on a

crues oubliées, et qui s'étaient seulement logées comme des larves dans quelque circonvolution secrète! Vieux flacon de parfum qu'on débouche et qui vous enivre d'une griserie ancienne.

Voilà, je pense, de sages préceptes; et cependant je ne les ai pas mis en pratique durant les vacances qui s'achèvent. J'ai lu; oui, j'ai lu. Mais mon excuse tient en un seul mot, en ce mot magique : la Mer. Les livres que j'ai lus, arrivés à la veille de ce mois d'août où sonne une cloche d'émancipation, m'ont rendu cette présence immense et mouvante dont le thalassite que je suis garde la perpétuelle nostalgie. L'Homme est fait de nostalgies, pétri d'espoirs non réalisés et de petites patries désertées. Cette Méditerranée que mon premier âge a contemplée sous le même angle d'horizon que Valéry, du haut du même mont Saint-Clair, je ne la salue jamais sans un battement de cœur aussi puéril, aussi neuf qu'il y a un demi-siècle. De ce rude et cahoteux Quercy que j'habite, le sol doucement s'abaisse, des villes et des espaces nus passent comme les minutes d'un songe qui se transforme, et soudain, par delà la blancheur des môles et des phares, voici le lointain qui se relève, et cette ligne d'azur liquide... c'est la Mer.

C'est vers elle que m'ont porté Philippe Diolé, auteur de *l'Aventure sous-marine* (1) et Pierre de Latil, avec *l'Homme chez les poissons* (2). Vers elle, mais tout autre que je ne la connaissais. Ceux d'hier n'avaient guère de l'Océan qu'une image, sinon superficielle, du moins rudimentaire. Le navigateur, le pêcheur, même le plongeur chercheur d'éponges et de perles, et même le scaphandrier, tous n'ont jamais fait qu'effleurer l'énorme énigme de ce berceau de la Vie. Qu'est-ce, du point de vue de la connaissance, qu'un bateau, qu'est-ce qu'une immersion de quelques minutes, qu'est-ce qu'un peu plus de temps dans un caisson à air comprimé ou dans une sphère de métal, qu'est-ce que les quelques notions que peut recueillir un homme vêtu de plomb, de cuivre et de cristal, prisonnier de tubes qui représentent ses seuls liens avec son milieu normal? A peine un coup d'œil par un trou de serrure. Les anciens plongeurs, qui se plaçaient sur une grosse pierre accrochée à une corde, étaient bien libres de leurs mouvements, sans autre protection que les trois feuilles de néflier sauvage où des signes mystérieux écartaient d'eux les monstres de l'abîme; mais bien vite la physique

(1) L'*Aventure sous-marine*, par Philippe Diolé (Albin-Michel, éditeur, Paris).

(2) L'*Homme chez les poissons*, par Pierre de Latil (Editions Stock, Paris).

barrait la route au vouloir : à 10 ou 15 mètres, la pression atmosphérique est déjà doublée; triplée par les fonds de 25 à 30 mètres, et l'on ne pouvait aller au delà. Quant à la durée de l'immersion, elle n'excédait pas, en dépit des légendes, une moyenne de deux minutes, si l'on en croit un officier anglais, Welsted, qui contrôla ces descentes dans le golfe Persique.

Le caisson à air comprimé et le scaphandre, alimenté de la surface en air respirable, permirent d'atteindre des niveaux plus bas et d'y travailler plus longuement; mais ils faisaient du plongeur un prisonnier. Rouquayrol et Denayrouse, vers le milieu du XIXe siècle, puis Boutan un peu plus tard, l'affranchirent dans une certaine mesure en le dotant d'un réservoir d'air individuel et portable, sans pourtant le débarrasser de l'écrasant attirail des anciens scaphandriers. Il fallut sir Robert H. Davis, en 1915, pour imprimer le progrès décisif au problème, en créant le premier appareil vraiment autonome, schématiquement composé d'un réservoir d'oxygène à haute pression, d'un embout d'aspiration et d'expiration que l'explorateur serre entre ses dents. On peut alors nager, évoluer à sa guise. Beau succès, mais encore précaire, car la sécurité laissait beaucoup à désirer.

C'est à la France que revient le mérite d'avoir perfectionné ce principe : le commandant Le Prieur, Georges Comheines, le lieutenant de vaisseau Cousteau, l'ingénieur Gagnan, le capitaine de corvette Taillez, tels sont les noms qu'il faut inscrire ici. En 1935, le commandant de Corlieu complétait l'équipement par des pales en caoutchouc pour les pieds : l'Homme-poisson, ou plutôt l'Homme-grenouille, puisqu'il s'agit d'un amphibie, était né. Maintenant, ainsi que l'écrit Philippe Diolé, l'Homme se promène dans la mer. Mieux, il y flotte, il y plane, délivré de la pesanteur, presque comme ces êtres qu'il frôle, ne conservant de sa condition terrestre qu'un casque, un harpon, un peu de lest à la ceinture, et une pale à chaque pied. Il plane, parce que, nous dit Louis Roule, qui fut mieux qu'un professeur d'ichtyologie : un très judicieux philosophe de la Nature, « l'eau, d'elle-même, fait support. Non seulement elle tolère tous les mouvements et laisse les membres se déployer librement, mais elle aide à ces impulsions en atténuant la lourdeur matérielle. Elle donne à la vie agissante des facilités que l'air ne donne point. Elle soutient ce qu'elle porte au lieu de le laisser tomber (...). Matérielle, l'eau favorise l'immatériel ».

L'Homme-amphibie d'aujourd'hui est capable, comme les espèces marines, d'explorer ce domaine immense qui lui fut si longtemps interdit. La chasse et la photographie sous-marines

sont d'hier; on en suit facilement les étapes. La dernière exposition de l'histoire de la photographie, au Muséum, nous montrait un émouvant cliché de Louis Boutan, un des premiers réalisateurs, debout au fond de l'eau, appuyé sur un bâton. 1893! On a marché depuis! On tourne à présent des films, et en couleurs. Et l'on tire la Dorade comme un simple Lapin. Je n'ai pas oublié les livres de Bernard Gorsky, de Hans Hass, qui nous promènent de la Côte d'Azur française à la mer des Caraïbes, mais encore sans masque respiratoire ceux-là, avec un hublot pour lunettes et un tube permettant de renouveler à la surface la provision d'air, à la façon de cet insecte aquatique appelé la Nèpe.

Lente reprise par l'Homme d'un milieu où il naquit et où pourtant il ne saurait plus vivre sans artifice. Merveilleuse aventure que retrace le livre de Diolé! Par lui je sais qu'entre Marseille et Cannes on compte autant et même plus de cavernes sous-marines qu'à Rome de coupoles d'églises; que des cathédrales tapissées d'ex-votos de coquilles, de plantes, d'animaux-plantes, sont ouvertes à la vénération des requins et des poulpes; que les requins sont vivipares, que les pieuvres manifestent certains penchants affectueux (Holà! qu'en penses-tu, Gilliatt du père Hugo); qu'un peu partout gisent des palais enfouis, les colonnades d'Ys, de Thau, de Fos, des galères bourrées d'amphores comme celle d'Anthéor, dans la rade d'Agay, cargaisons d'œuvres d'art hantées de murènes, de madrépores, de gorgones, mort et vie mêlées, magma de passé et d'avenir, entassement fabuleux où se coudoient la féerie et le réel.

On sort de là ébloui mais effrayé, avec la sensation que le descripteur lui-même est pris de vertige, pour avoir voulu peut-être trop inclure de cet univers dans l'étroite enceinte d'un seul livre. On aspire à un peu d'ordre, à une synthèse de ce pêle-mêle colossal. Elle se fera, elle se fait. Car justement, par une de ces rencontres où l'on croirait voir le doigt d'un malin génie, me parvenait en même temps que l'œuvre de M. Diolé *l'Homme chez les poissons,* de Pierre de Latil.

Ici l'émerveillement se ressaisit, et se bride l'enthousiasme. Nous sommes dans un aquarium où les vitrines se succèdent avec une reposante ordonnance. Le livre de M. de Latil est à celui de M. Diolé ce qu'un recueil de systématique est à un poème. Très peu sur l'Homme sous-marin, presque tout sur les poissons qu'il rencontre, observe, chasse, fixe par la pellicule sensible. Louis Roule, avec la *Vie des Poissons dans leur milieu,* petit volume tiré de sa vaste étude sur « le Monde vivant des eaux », a donné

quelque chose d'analogue, où défilent les espèces tant européennes qu'exotiques, et celles d'eau douce et celles d'eau salée; mais les observations directes des chasseurs n'entraient pas en ligne de compte à cette époque. Pierre de Latil se cantonne dans la faune du bassin méditerranéen, mais complète sa propre science de ce qu'ont vu et remarqué les plongeurs et les chasseurs. Poissons de roche, de sable, de cavernes, congres, mulets, loups, et la fameuse rascasse à bouillabaisse, et une foule d'autres que croient connaître ceux qui fréquentent les rivages de cette mer bénie des dieux, mais qui nous laissent pour longtemps encore tant de secrets à percer. O chers gobies de mon enfance, et les passages de dorades allant des canaux de Sète à l'étang de Thau, et les guetteurs de loups postés, la gaule au poing, le long des quais de ma ville natale!

Ce n'est plus à la ligne qu'on prend tout ce gibier chatoyant aux écailles de lumière, on le perce au harpon, en le traquant dans les profondeurs où il se cache, et d'émouvantes histoires de bagarres nous sont rapportées par Pierre de Latil, avec des mérous de 30 kilos, des raies ou aigles de mer de 2 mètres d'envergure, ou des pastenagues à la queue armée, comme celle du Scorpion, d'un dard empoisonné.

Et, ces deux livres fermés, je rêve encore, je rêve sur tout ce qu'ils m'ont appris ou suggéré, à cet Homme-grenouille qui nous donne un avant-goût de ce que pourrait devenir notre espèce, si les miracles de l'adaptation biologique lui infligeaient la farce de prendre au sérieux ses exercices aquatiques, en le faisant naître un jour, par une de ces « mutations » brusquées dont la Nature a le secret, avec des ouïes au lieu de son réservoir d'air, une vessie natatoire au lieu du lest de plomb qu'il porte à la ceinture, des pieds réellement palmés.

Mais ce sont là rêveries à la Wells; contentons-nous du fait même, qui se révèle déjà très beau. Si beau que je voudrais clore ces réflexions par un conseil à ceux qui écrivent des livres de ce genre, où la Nature tient la première place : qu'ils veuillent m'en croire, point n'est besoin d'y revendiquer, par épigraphes ou citations dans le texte, l'investiture de la poésie, avec Valéry, Moréas, ni surtout, grands dieux, M. Prévert, qui n'en peut mais! Ce procédé prête un peu à sourire et conduit parfois, ainsi que je l'ai vu dans l'*Aventure sous-marine*, à donner treize pieds à un alexandrin de Valéry. Ne chicanons pas sur ces vétilles. Retenons seulement que le sujet se suffit à lui-même, puise en soi sa grandeur et sa force; elles en jaillissent comme le métal en fusion déborde du creuset, ce creuset qui fut le nôtre, cette eau

salée où nous avons commencé par nager sous forme d'on ne sait quels animalcules de plancton, et où nous voici rentrés, modestement déguisés en batraciens. Toujours nains en face de la grande mare, mais grandis ou croyant l'être par une évolution qui nous a dotés d'un cerveau de géant. O explorateur des abîmes liquides, peut-être posséderas-tu un jour, en plus de ta malice d'Homme, la sagesse de la Grenouille!

Marcel Roland.

L'Amateur d'abîmes, par *Samivel* (Edit. Stock, Paris). — Un livre de nature... hum! Enfin, soit. Celui-ci nous raconte une fois de plus des histoires de *montagne*, sous la forme romancée. Tourisme, alpinisme, le tout vu par des yeux malicieux, et peint avec une verdeur attachante. La verve de l'auteur est grande; il la pousse jusqu'à *dessiner* de sa main des boîtes de sardines ouvertes ou des personnages burlesques sur des photos réelles de pics et de parois abruptes. Où est le temps déjà lointain des livres de Nature de la première série, où la maison Stock me refusait la *Féerie du Microscope*, motif pris de ce que j'y posais le problème de l'intelligence des infusoires? Je ne lui en ai gardé aucune rancune. — M. R.

Bill l'Eléphant, par *J. H. Williams*, traduct. de Nathalie Gara; avec 41 illustrations (Hachette, Paris). — Les histoires d'éléphants abondent. J'en connais pour ma part quatre ou cinq toutes récentes. Celle-ci tient pour personnage central l'Eléphant d'Asie, spécifiquement industrialisé et presque transformé en machine. Elle nous le montre dressé et employé aux plus dures tâches, les remplissant avec une véritable intelligence, capable envers ceux qui le soignent de marques de gratitude touchantes. Tant de fine sensibilité dans ces forteresses de chair! Voilà qui rachète le fatras gratuit des études de psychologie humaine. Le gênant pour qui s'attache à regarder le monde animal, c'est qu'il évolue dans un cadre fermé, et il est assurément plus facile d'écrire n'importe quoi sur n'importe qui, que de s'astreindre à des disciplines où le précis côtoie l'énigme. *Bill l'éléphant* est un très beau livre. — M. R.

PHILOSOPHIE

POLEMOLOGIE. — Parmi les importants travaux du sociologue Gaston Bouthoul, deux ouvrages déjà, sur une dizaine, ont trait à la polémologie. Je veux parler de « *Cent millions de morts* » (1) et de « *Huit mille traités de paix* » (2). Voici maintenant un gros livre intitulé « *Les guerres* » (3).

Le problème des guerres est, au premier chef, un problème sociologique. Qu'est-ce à dire?

L'idée maîtresse d'Auguste Comte, idée dont on trouverait déjà le germe chez Francis Bacon, c'est que pour agir effica-

(1) Un volume in-16. Edit. du Sagittaire.
(2) Un volume in-16. Julliard.
(3) Traité de Sociologie. *Les Guerres*. Eléments de Polémologie, par Gaston Bouthoul. Un vol. de 552 pp. grand in-8°, de la Biblioth. scientifique. Payot, Paris, 1951. Prix : 1.200 fr.

cement sur les phénomènes, sur les événements, il importe avant tout de *connaître*. « Savoir pour prévoir, afin de pourvoir ».

Or, une étude vraîment objective des guerres, menée suivant les strictes normes scientifiques, était encore à constituer. (Il ne s'agit pas, bien sûr, de la technique du combat!)... Gaston Bouthoul s'y est attaché, et il a créé le terme nouveau de *Polémologie* pour désigner, précisément, une telle étude, région jusqu'alors inexplorée de la sociologie. Il en expose les méthodes, passe en revue les doctrines et les opinions, décrit la morphologie des guerres, l'évolution des techniques guerrières, les éléments démographiques, économiques, psychologiques, les causes présumées, la périodicité...

Au cours des chapitres, sont examinés également (pp. 460-510) les *plans* de paix : plans politiques, juridiques, idéologiques; les plans de désarmement, etc...; de même que, un peu plus haut (pp. 412-440) étaient relatées les diverses formes du pacifisme.

Nous n'avons ni l'intention, ni surtout la place d'analyser ici le contenu si riche et si instructif de ce Traité de sociologie. (Nous avons, en effet, à rendre compte, ci-après, de nombreux ouvrages philosophiques.) Notre vœu est seulement d'en souligner le puissant intérêt. Sur un sujet où l'on a écrit et prononcé, depuis des siècles, tant de discours, tant de propos exaltés ou résignés, plaintifs ou véhéments, tant d'appels, d'exhortations, de sermons, voici enfin une *étude* presque exhaustive.

Son objectivité ne doit pas être prise pour de l'indifférence. Pas plus qu'une investigation de laboratoire, touchant la physiologie pathologique n'implique, chez le savant, je ne sais quelle insensibilité aux souffrances humaines...

S'indigner ou gémir part d'un bon naturel, mais n'aboutit à rien. *Comprendre* et faire comprendre, c'est préparer moins stérilement l'action « thérapeutique » et « préventive » dont, malgré tout, nous ne voulons pas désespérer...

Achille Ouy.

La genèse de l'idée de hasard chez l'Enfant, par *Jean Piaget*, Professeur à la Faculté des Sciences de Genève, et Barbel Inhelder, Prof. à l'Institut J.-J. Rousseau, de Genève. Un vol. de 270 p. grand in-8°. Press. Universit. de France. Paris, 1951. Prix : 600 fr. — Avant sept ou huit ans, l'enfant ne distingue pas le possible et le nécessaire. Sa pensée oscille entre le prévisible et l'imprévu; mais rien n'est pour lui prévisible à coup sûr, c'est-à-dire déductible selon un lien de nécessité, ni imprévisible à coup sûr, c'est-à-dire fortuit.

Avec l'apparition des opérations logico-arithmétiques, de sept à huit ans, débute une seconde période qui marque le premier développement de l'idée de hasard. D'une part, en effet, la découverte de la nécessité déductive ou opéra-

toire permet au sujet de concevoir, par antithèse, le caractère non-déductible des transformations fortuitement isolées, et de différencier ainsi le nécessaire et le simplement possible. D'autre part, l'emboîtement opératoire des parties complémentaires dans un tout conduit à la disjonction concrète; et cette disjonction concrète entraîne, par le fait même, la notion de doubles ou multiples possibilités qu'implique tout jugement de probabilité. Le mélange comme tel, c'est-à-dire l'*expression physique* la plus simple du hasard, commence à être conçu comme un brassage réel et non plus comme un désordre apparent voilant un ordre sous-jacent.

Mais ce n'est qu'au troisième stade, après 11-12 ans, que le jugement de probabilité s'organise en sa généralité. Il y a synthèse entre le hasard et les opérations, celles-ci permettant de structurer le champ des dispersions fortuites en un système de probabilités, par une sorte d'assimilation analogique du fortuit à l'opératoire.

Ainsi s'achève l'évolution individuelle de l'idée de hasard, les probabilités fondées sur les grands nombres marquent une sorte de synthèse, répétons-le, entre l'opératoire et le fortuit, après l'antithèse, d'abord radicale, sentie au début de la deuxième période, et l'indifférentiation propre à la première...

Telles sont, sèchement résumées, les conclusions de patientes expériences conduites selon la méthode « clinique » chère à M. Jean Piaget. Sauf erreur, c'est au moins le quinzième volume que le savant psychologue, aidé d'une équipe de collaborateurs, consacre au développement de la pensée de l'enfant. Après avoir étudié de quelle manière les « opérations » logiques, mathématiques et physiques se constituent au cours de l'évolution de l'intelligence enfantine et s'adaptent aux données de l'expérience susceptibles d'être structurées déductivement, il convenait de rechercher comment la pensée en formation s'y prend pour assimiler ce qui, dans le réel, résiste à un tel traitement : à savoir, précisément, le fortuit ou le mélange.

De même, concernant l'induction qui est, en somme, effort pour trier dans la réalité ce qui relève de la régularité ou de la loi, et ce qui leur demeure en partie irréductible, c'est-à-dire, à nouveau, le hasard.

Le lecteur trouvera donc dans ce livre quelques compléments à l'analyse opératoire de la pensée de l'enfant; il y pourra discerner, d'autre part, l'ébauche de recherches possibles sur la formation de l'induction expérimentale.

Le principe d'antagonisme et la Logique de l'Energie (Prolégomènes à une science de la contradiction), par *Stéphane Lupasco*. Un vol. de 140 p. grd. in-8° (25 cm × 16 cm). Hermann et Cie. Paris 1951. — On peut considérer cet ouvrage, dit l'auteur, comme une réponse à la question suivante : *que se passe-t-il si l'on rejette l'absoluité du principe de non-contradiction, si l'on introduit la contradiction — une contradiction irréductible — dans la structure, les fonctions et les opérations mêmes de la logique? Quelles en sont les conséquences? Comment faut-il procéder?*

Prenant pour point de départ le principe d'Antagonisme, auquel il a consacré des travaux antérieurs (notamment *Logique et Contradiction*. Presses Universit. de France 1947), M. Stéphane Lupasco élabore un système logique qui prend l'aspect d'un axiomatique. (Notons, en passant, que ce terme d'axiomatique est, depuis longtemps déjà, utilisé par les mathématiciens, et rend inutile le néologisme « Postulatique »).

Un exposé qui n'abuse pas des symboles — d'ailleurs si commodes — de la Logistique, s'efforce au maximum de clarté, en un domaine assez ardu. Ce qui semble certain, c'est que la logique classique aristotélicienne s'adapte mal aux investigations scientifiques de notre temps. Et c'est pourquoi, depuis une vingtaine d'années, — sa thèse de doctorat date de 1935 —, M. Stéphane Lupasco travaille (attaché au C. N. R. S.) à édifier une logique dynamique du contradictoire.

Cette logique est-elle une logique des choses ou une logique de l'esprit? Question qui se poserait si le nouvel esprit scientifique n'effaçait de plus en plus la distinction traditionnelle. Nous considérons la logique, précise M. Stéphane Lupasco, comme la science du discours de l'activité même de l'être humain, aux prises avec les phénomènes de l'expérience qu'il prospecte, suscite et engendre, qu'il modifie et qui le modifient. Son évolution entraîne et *doit* entraîner l'évolution même de son discours, c'est-à-dire de la constitution de son entendement.

Il est bien entendu, cependant, que la logique classique demeure comme logique *usuelle*. Un peu comme la géométrie euclidienne demeure « vraie » pour l'usage courant. Il s'agit donc d'une logique nouvelle, plus subtile, plus

fine; une « micrologique », pour ainsi parler. Et cette nouvelle logique oblige à repenser certains problèmes métaphysiques, au point d'aboutir à une métaphysique également nouvelle, « si tant est qu'une métaphysique, au lieu de servir, en dernier ressort, une logique immanente, puisse s'en émanciper et s'édifier sur elle »...

La renaissance des sciences de la Vie au XVIe siècle, par *Emile Callot*. Un vol. de 210 p. grand in-8°. Bibl. de Philos. contempor. Presses Universit. de France, Paris 1951. Prix : **400 fr.** — « Ce qui nous a inspiré ce travail », écrit M. E. Callot, « c'est la conviction profonde que la Philosophie peut de moins en moins méconnaître et négliger la connaissance scientifique »... Conviction que, personnellement, nous partageons, mais qui n'est plus très usuelle, hélas, en cette moitié du XXe siècle. N'insistons pas.

Le courant déductif et le courant inductif correspondent, en fait, à deux directions fort anciennes de la pensée. Aujourd'hui encore, nous avons des physiciens-mathématiciens et des physiciens de laboratoire. Chez un Descartes, qui, par tant de côtés, demeure un homme de la Renaissance, on voit se mêler, en proportions inégales, l'esprit expérimental et l'esprit mathématique, sans compter les emprunts à la Scolastique.

A plus forte raison, dans ce XVIe siècle, sur lequel se penche M. Emile Callot, les tendances sont-elles multiples : la rupture avec le Moyen Age s'opère lentement, et tout spécialement pour ce qui concerne les sciences de la Vie. Le bouleversement qu'avait provoqué l'introduction et la traduction des ouvrages grecs dans le monde chrétien — et qui nous avait déjà valu quelques « dissidences » retentissantes entre le XIIIe et la fin du XVe siècle — ne consommera pas d'un coup la rupture avec les traditions médiévales. Les *Livres* qui faisaient *autorité*, auxquels venaient s'ajouter les autres livres anciens, récemment traduits puis imprimés, l'habitude de la spéculation sur des *idées*, tout cela s'interposait, en quelque sorte, entre l'esprit et la nature. D'où le dualisme entre expérience et raison discursive, entre observation et spéculation théorique. M. Emile Callot a su très bien montrer, au cours de cinq chapitres richement documentés, comment se posaient les problèmes, quel était, à l'aube du XVIe siècle, l'état de la morphologie, de l'anatomie et de la physiologie ou des diverses « classifications » (botaniques et zoologiques), enfin quels furent les efforts accomplis par les gens de science, préludant à une connaissance plus exacte de la nature. Il décrit ce tâtonnant progrès vers l'intelligibilité du monde vivant. Son travail est un précieux apport à l'Histoire générale. Il est aussi fort utile pour la réflexion philosophique, si l'on admet que philosophie et science ne sont pas étrangères l'une à l'autre.

De l'Amour. Psychologie de la vie affective et sexuelle, par le Docteur Hubert Benoit. Un vol. de 450 p. in-16 jésus. Edit. René Lacoste, Paris 1951. Prix : 950 fr. — S'il y a des gens qui font l'acquisition de cet ouvrage dans l'espoir d'y trouver des chapitres licencieux, ils en seront, comme l'on dit, pour leurs frais. Mais ils seront instruits sur des idées, des sentiments et des faits qu'ils ne soupçonnaient même pas. Les questions les plus scabreuses sont ici purifiées par beaucoup de science et de philosophie. Ces dialogues entre l'auteur, un jeune homme, une jeune femme, ont la simplicité enjouée, mêlée de profondeur de pensée, que l'on goûte dans *le Banquet* ou le *Phèdre* de Platon.

D'une grande valeur psychologique et morale, écrit avec talent et sobriété, ce bon livre sait *tout* dire sans heurter, sans froisser aucune légitime délicatesse. Seule, une sotte pudibonderie pourrait ne point s'en accommoder. Et cela est d'autant plus remarquable que quatre cent cinquante pages d'un texte serré envisagent, peut-on dire, le sujet sous tous ses aspects, en y apportant une extrême précision.

Faute de place, je n'en puis donner une analyse. Mais je résumerai en peu de mots mon impression, si je dis : voici un ouvrage qui eût médiocrement intéressé Casanova, mais qui eût fait les délices de Stendhal.

La Parole, par *Muse Dalbray* et *Tristan Severe*. Préface de Pierre Fresnay. Un vol. relié de 300 p. in-12. Editions J. Oliven. Paris 1951. — Ouvrage destiné au grand public. Bien composé. Sans prétentions, mais sans lacunes. Tout ce que l'on pouvait exposer d'utile et d'essentiel sur les « moyens » de la parole, la conversation, la parole en public (conférences, discours, allocutions, etc.), les divers genres d'éloquence, la paroie au théâtre, à la radio, est présenté ici avec une grande précision...

De l'humour, certes, dans ces

pages; mais tout juste ce qu'il faut pour que ne soit jamais ennuyeux un propos fort instructif, où la psychologie et la logique apportent leur contribution.

Quand on a lu cet ensemble, on comprend que Pierre Fresnay, esprit fin et cultivé en pense le plus grand bien.

Journal (1940-1944) de *Pierre-André Guastalla*. Préface de Gabriel Marcel. Un vol. de xxxii-290 p. in-16. Avec 3 illustr. hors-texte. Plon, Paris, 1951. — Pierre-André Guastalla, soldat de l'Armée Leclerc, a été tué d'une rafale de mitrailleuse, le 27 août 1944, surlendemain de la libération de Paris, alors que, volontaire pour des missions dangereuses, il effectuait une reconnaissance dans la région du Bourget. Il avait vingt-trois ans. Ce jeune héros était, au moment même où il s'évada de France pour rejoindre les Forces Libres de la Résistance, un brillant « agrégatif » de philosophie.

Son *Journal*, commencé en avril 1940, s'arrête en mai 1944. On ne peut en prendre connaissance sans une vive émotion. Mais si ces pages méritent d'être lues attentivement, ce n'est pas seulement par un sentiment de piété, ni pour mesurer « quel vide laisse parmi les hommes de son âge » l'absence d'un tel esprit (comme le dit avec raison Raymond Cogniat). Ce n'est pas non plus pour y discerner la valeur de telles ou telles spéculations philosophiques, — qui feront d'ailleurs l'objet d'une publication séparée. A notre avis, ce *Journal* présente surtout l'intérêt d'un *témoignage :* le témoignage d'une génération. Et d'autant plus précieux que, n'étant nullement destiné à l'impression, il est d'une sincérité totale, sans apprêt. C'est écrit par un « jeune », qui *cherche*, et qui *se cherche*, avec ardeur et continuité : comme philosophe, comme poète, comme dramaturge...

Le texte s'enrichit d'une belle préface de Gabriel Marcel, et aussi d'hommages rendus par Fernand Gregh, Ignace Legrand, Marcel Gimond, Raymond Cogniat, Lina et Pierre Guastalla. Il est suivi, en appendice, de *l'Impromptu d'Aix*, de *Notes sur « le Procès » de Kafka*, et d'autres fragments littéraires ou philosophiques.

Une métaphysique tragique, par *Emile Simon*. Un vol. de 215 p. in-16 double-couronne. Collection « Espoir ». Gallimard, Paris, 1951. Prix : 450 fr. — Sous ce titre non dépourvu d'emphase — dont l'auteur s'excuse gentiment — nous trouvons une sorte d'examen de conscience... métaphysique. « Je n'écris pas une histoire de la philosophie », dit Emile Simon. « J'écris simplement *mon* histoire (et tout métaphysicien en fait de même); je traduis les termes du problème dans le langage de mon tempérament personnel; je l'exprime en fonction de ma nature, laquelle me pousse malgré moi (...) à faire sauter tous les ponts par le moyen desquels les autres s'ingénient à se procurer des passages : c'est pourquoi j'ai intitulé ma *métaphysique* une *métaphysique tragique*; parce que toutes les issues y sont fatalement condamnées; et, sans être désespérante, elle a partie liée avec le désespoir. »

L'angoisse métaphysique, dit-il ailleurs, « est cette stupéfaction douloureuse de notre esprit mis en présence d'un univers irrationnel, — mis en demeure de subir l'imposition d'une réalité inintelligible, absurde, gratuite, sans raison d'être, inexplicable »...

Pour échapper à cette inquiétude, il n'y a pas de plus belle ressource que de tenter de « s'éterniser » soi-même et d'éterniser le monde dans les harmonieuses apparences d'une œuvre d'art qui *recrée* le monde et l'homme selon les dimensions de l'éternel.

Humanisme et surhumanisme, par *Gabriel Rey*. Un vol. de 270 p. in-16, de la collection « Science et Pensée », publiée sous la direction de F. Alquié. Hachette, Paris, 1951. Prix : 480 fr. — « Humanisme », dit le Vocabulaire philosophique d'André Lalande, est un terme particulièrement ambigu. Il peut, en effet, désigner, comme à l'époque de la Renaissance, une sorte de rattachement à l'esprit de l'antiquité païenne, qui détourne de la religion; il peut signifier aussi, sans culture gréco-latine, telle conception générale de la vie, qui compte sur l'homme, et sur *l'homme seul* pour résoudre les difficultés nombreuses dont nous pâtissons. Cet « humanisme pur » va de pair avec un naturalisme athée. Passons sur d'autres acceptions, assez nombreuses... Si nous avons bien compris celle qui a les préférences de M. Gabriel Rey, c'est, en somme, l'idéal de l'« honnête homme » du XVIIe siècle. Ni ange, ni bête. L'acceptation plutôt que l'évasion... De toute façon, « l'humanité ne peut pas continuer à vivre avec l'esprit du XIXe siècle (...) Une révolution intellectuelle est nécessaire, une révolution humaniste apportant aux hommes

sursaturés d'agitation, de haine et de peur, le calme et la paix, même provisoires, d'un nouveau classicisme »...

Ouvrage de moraliste, le livre de M. Gabriel Rey fourmille de citations empruntées aux meilleures sources. Il s'en explique dans son Avant-Propos : « Quand on s'efforce de remonter un courant, on aime montrer qu'on n'est pas seul... »

La Psychologie contemporaine, par *Paul Foulquié* et *Gérard Deledalle*. Un vol. de 440 p. in-8° carré. Presses universitaires de France, Paris, 1951. Prix : 800 fr. — Ce livre, dit M. Paul Foulquié, n'a pas d'autre ambition que de donner à ceux qui en sont restés à la psychologie impliquée dans la culture générale ou à celle qu'enseignent couramment les manuels, une idée de la psychologie *qui se fait* et peu à peu passe dans le domaine public. En réalité, c'est une mise au point excellente et claire, dont le besoin se faisait sentir. M. Paul Foulquié y apporte sa précision habituelle, sa richesse d'information et son scrupuleux souci d'objectivité — sans dissimuler toutefois ses légitimes préférences.

Après une Introduction qui rappelle les origines de la psychologie contemporaine, le lecteur trouvera, dans une première partie : *l'essor de la psychologie nouvelle* (Psychologie expérimentale en Allemagne et en France; la psychologie expérimentale américaine — chapitre confié à M. Gérard Deledalle; l'objectivisme absolu, ou la psychologie sans conscience). Une deuxième partie traite de la survivance et du renouveau de la psychologie subjective (la tradition subjectiviste; la psychologie de l'inconscient et la psychanalyse; la conscience dans la psychologie classique); la troisième partie s'intitule : « Vers une synthèse » (la psychologie de la forme; deux essais de synthèse des théoriciens français; la psychologie phénoménologique). Enfin, une conclusion décrit « le caractère général de la psychologie contemporaine » : retour aux grands problèmes posés par l'observation psychologique. Sommes-nous donc revenus à la *Philosophia perennis?* « Pas tout à fait : car il reste la délicate question de l'immortalité de l'âme. Reconnaissons-le toutefois, après des détours compliqués, la psychologie semble revenir d'une façon assez inattendue à des conceptions fort classiques... »

Humo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu, par *J. Huizinga*. Traduit du néerlandais par Cécile Seresia. Un vol. de 345 p., in-16 double couronne. Collection « Les Essais », Gallimard, Paris, 1951. Prix : 490 fr. — Johan Huizinga (1872-1945), éminent historien néerlandais, esprit aussi érudit qu'original, fut également un essayiste de très grande valeur. Dans la bonne traduction que nous avons sous les yeux, nous retrouvons un thème assez connu des sociologues sur les *activités de jeu* (que d'autres appellent « activités de luxe »). Mais ce thème fut renouvelé par J. Huizinga, à force d'intelligence et de talent. Il a bien dégagé le *jeu* en tant que facteur fondamental de tout ce qui se produit d'intéressant dans le monde. Il a identifié, en quelque sorte, *jeu* et *culture* ou civilisation; et il reproche, non sans raison, à beaucoup d'ethnologues d'avoir trop négligé la notion de jeu.

Livre très attachant, et qui fait réfléchir. Documentation solide, sans lourdeur pédante. Il est lui-même un *jeu*, au sens noble et supérieurement humain du terme.

De Montaigne à Louis de Broglie. Introduction à l'étude de la pensée contemporaine. Choix de textes philosophiques, présentés par *C. Brunold* et *J. Jacob*. Préface de *Louis de Broglie*. Un vol de XI-292 p., gr. in-8°. Librairie classique Eugène Belin, Paris, 1951. — Offrir à nos élèves de Philosophie, Sciences expérimentales, Mathématiques, ainsi qu'à nos candidats aux Grandes Ecoles un choix de textes capables de provoquer leur réflexion sur les problèmes qui se posent à la pensée d'aujourd'hui, tel est le propos de ce recueil. Mais il intéressera plus d'un lecteur affranchi des préoccupations scolaires, puisqu'il évoque des questions de première importance, propres à fixer l'attention des esprits cultivés.

Les auteurs — je dis bien les *auteurs*, car il ne s'agit point là d'un simple découpage, mais de pages soigneusement choisies, présentées, habilement mises en place — sont M. l'Inspecteur général C. Brunold, agrégé des sciences physiques, docteur ès Lettres, docteur ès Sciences, et M. le Proviseur J. Jacob (Lycée Jacques Decour), ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, agrégé de philosophie.

Un index des noms cités comporte d'instructives *notices* sur chaque savant, écrivain ou philosophe.

Bref, la mise au point est dès

maintenant parfaite, de ce très utile ouvrage auquel l'illustre savant Louis de Broglie a donné une préface — préface où il ne se borne pas à faire l'éloge du choix des textes, mais où il résume quelques-unes des pensées que ces textes lui ont inspirées.

Raison perdue, raison retrouvée. Autobiographie d'un malade mental, par *C. W. Beers*. Traduit d'après la 30e édition américaine; avec une lettre-préface d'André Maurois, de l'Académie française. Un vol. de xx-218 p., gr. in-8°, de la Bibl. Scientifique Payot, Paris, 1951. Prix : 480 fr. — Un ouvrage qui, dans les pays de langue anglaise, eut, dès le départ, un grand retentissement, puisqu'il en est actuellement à sa trentième édition. Dans une lettre-préface, André Maurois dit notamment : « Cher Monsieur Beers, je suis heureux d'apprendre que votre livre va être publié en français. Quand vous me l'avez donné, il y a un an, j'avais été vivement intéressé par cette description, sans doute unique, d'une confusion mentale *vue de l'intérieur*. Je savais que William James, au moment de sa publication, en avait souligné l'importance, et que le Professeur Cross, de l'Université de Yale, l'avait comparé aux *Confessions* de Quincey. Mais je ne connaissais pas l'histoire du livre, ni ses effets. » Et l'éminent académicien rappelle que c'est grâce non seulement au livre, mais aux efforts persévérants de C. W. Beers que, désormais, les malades mentaux sont l'objet dans les hôpitaux américains de soins plus éclairés. « Votre rôle, ajoute-t-il, a été, en votre pays, analogue à celui de Pinel en France. » En effet, C. W. Beers est devenu une personnalité de premier plan dans le monde philanthropique; il a créé en 1908 un mouvement en faveur de l'hygiène mentale qui n'a cessé de s'étendre. Son œuvre présente, à tous égards, un très grand intérêt.

Essai de morale méditerranéenne, par *Colette Périer*. Un vol. de 185 p., in-12. Editions Regain, Monte-Carlo, 1951. Prix : 300 fr. — Une *pédagogie morale*, comme eût dit Gustave Belot, et dont la claire simplicité n'exclut pas l'élévation. Un livre écrit par quelqu'un qui a refermé tous les livres et laisse parler son cœur, avec une entrainante et chaude conviction.

REVUES.

Revue de Psychologie des Peuples (trimestrielle), publiée par l'Institut havrais de Sociologie économique et de Psychologie des peuples. Boîte postale, Le Havre, n° 258, 2e trimestre 1951. — Noté au sommaire : Le puritanisme américain chez Nathaniel Hawthorne (*M.-E. Ficatier*); la vie quotidienne d'un paysan polonais (W. Maas); Rotterdam, porte de l'Europe (*W. L. Zalsman*); le concept d'ethos (Marcel Rioux); Bibliographie critique (Abel Miroglio, M. Rouché)... L'étude par laquelle s'ouvre ce numéro peut sembler inattendue : Georges-A. Heuse, membre du Secrétariat de l'Unesco, secrétaire de l'Institut de Psychologie sociale, a dressé le bilan de « la Psychologie ethnique en France, au cours de ces cinq dernières années ». Or, ses appréciations sont d'une sévérité pour le moins excessive. Rien n'obligeait Abel Miroglio à publier dans sa Revue ces pages furieusement dogmatiques, où ses collaborateurs et lui-même sont jugés avec une sorte de hauteur, parfois mêlée de condescendance. Il eut bien raison, cependant : d'abord pour l'élégance du geste; et puis aussi parce que les sourcilleux propos du censeur font mieux ressortir, par contraste, l'esprit de finesse et de justesse qui anime les travaux de l'Institut havrais. Dans une « lettre ouverte à M. Georges-A. Heuse », Abel Miroglio effectue précisément une mise au point. Sans méconnaître l'utilité d'un certain esprit de géométrie et de rigueur scientifique, il souhaite que la psychologie des peuples, portant sur une matière *humaine*, garde une présentation *humaine*. « Le jour où elle serait affubiée d'un vocabulaire spécial, entendu par les seuls initiés, serait un jour malheureux. (...) N'exagérons pas l'importance de la méthodologie. »

La Pensée. Revue du Rationalisme moderne. Arts, Sciences, Philosophie. Nouvelle série. N° 36. Mai-Juin 1951. Parait tous les deux mois (64, bd Aug.-Blanqui, XIIIe). — Noté au *sommaire* : Hommage à Aimé Cotton (Georges Teissier); l'action des travailleurs scientifiques pour le *bien-être* et la paix (Fréd. Jolliot-Curie); le neutralisme (Gilbert de Chambrun); une très intéressante étude sur « la dialectique du hasard » (Gérard Vassails); signification et technique de l'anti-soviétisme chez Burnham (Marc Soriano); les études anciennes et le marxisme, à propos du récent ouvrage du Prof. Thomson

(Jean **Varloot**); **Karl Marx et l'expérience révolutionnaire française** (A. Soboul). Chroniques (Sciences, Philosophie, Pédagogie, Histoire littéraire, Arts, etc.). Documents divers. Revue des livres et des revues...

Culture humaine. Revue mensuelle, 13e année. N° de juillet 1951. Editions J. Oliven, Paris. — Toute une série d'articles sur les vacances : conseils médicaux, conseils pratiques... et, si l'on peut dire, « philosophie des vacances ». Une causerie, aussi, sur César Franck (Louis Rablet) et la suite des études sur la grande pyramide de Chéops (Ed. de Keyser). Le numéro d'août et le numéro de septembre, outre des articles de médecine et d'hygiène, comportent (pour le n° d'août) : une étude sur Alexis Carrel (Victor Lapie), sur Maine de Biran (Amédée Fayol), la volonté (A. Thooris); — pour le n° de septembre : sur Charles Richet (Dr René Lacroix); des « Hommes nouveaux » à Gayelord Hauser (Alain de Mailleray).

S. E. T. - Structure et évolution des techniques. Revue mensuelle de l'Association pour l'étude des techniques (2, rue Mabillon, VIe). 3e année. Numéros 23-24, mars-avril 1951. — Noté au sommaire : La science au siècle des lumières (L. de Broglie); une science nouvelle : la radioastronomie (André Danjon); la méthode de l'expertise et la philosophie des sciences (Pierre Ducassé)... L'expertise fondée sur la science constitue, ou devrait constituer désormais la plus précieuse ressource de nos tribunaux... L'expertise juridique à laquelle un recueil spécial vient d'être consacré sous la direction de M. Retail (Libr. Sirey) présente des affinités remarquables avec certains aspects de la méthode scientifique. Elle s'oppose à celle-ci par les préoccupations « humaines » qui la caractérisent, par le développement d'un sens psychologique spécial, par un souci constant des fins sociales et morales... Sur ce plan, la philosophie des techniques tend à établir un pont entre le rationalisme scientifique et la connaissance des besoins humains.

Comme tous les numéros de la revue *S. E. T.*, celui-ci contient, en outre, une abondante documentation, par analyses et textes d'annonce et pré-annonce. Informations concernant la Cybernétique, la psychologie, l'organisation scientifique, la philosophie, l'archéo-civilisation...

QUESTIONS MILITAIRES

LA REVUE D'HISTOIRE DE LA DEUXIEME GUERRE MONDIALE (1). — Si l'on pouvait douter de l'utilité de la nouvelle revue que font paraître le Comité et la Société d'Histoire de la Guerre, l'aperçu bibliographique des ouvrages se rapportant à la Guerre 39-45 parus en 1950, que publie son 3e fascicule, en fournirait une preuve convaincante. Le nombre des ouvrages en langue française qui y figurent (y compris ceux qui sont publiés en Belgique et en Suisse et les traductions d'œuvres étrangères) est de 45, sensiblement égal à celui des ouvrages en langue allemande et des ouvrages en langue italienne, tandis que celui des ouvrages en langue anglaise dépasse la centaine.

C'est dire ce qui manquerait à notre connaissance de la Guerre si une revue spécialisée ne mettait à notre disposition les résul-

(1) Publication trimestrielle. Comité de direction : L. Febvre, président, P. Caron, P. Renouvin, E. Labrousse, M. Baumont (*Presses Universitaires*. Abonnement annuel : France 700 fr., Etranger 800 fr.)

tats des travaux entrepris en France et l'essentiel de ce qui se publie à l'étranger sur ce sujet.

A feuilleter les trois premiers fascicules, parus en 1950, on s'en apercevra mieux encore.

Chacun d'eux comprend, outre d'importants comptes rendus bibliographiques, rédigés par les historiens et les militaires les plus qualifiés, une série d'études centrées sur un point particulier de l'histoire de la Guerre : *Quelques aspects de la Résistance française, Le Japon et la Guerre, Autour de l'Armistice de juin 1940.*

La Résistance est un sujet encore brûlant et dont la documentation ne se constitue que très lentement. Il ne pouvait donc être question que de dessiner les grandes lignes de travaux qui restent à rédiger. Mais ces esquisses ont le double avantage de fournir une base, un cadre et une orientation à ces travaux futurs et de rectifier les opinions passionnées et contradictoires trop répandues dans le public. C'est ce qu'ont fait, dans le premier fascicule de la Revue, pour les finances de la France libre et les méthodes de financement de la Résistance intérieure, deux techniciens, qui exerçaient des fonctions financières importantes auprès du Comité de Londres, du Gouvernement d'Alger et des organisations clandestines, MM. P. Denis et Bloch-Lainé, — pour l'Abwehr, service des renseignements de l'armée allemande, et la Gestapo, police politique du parti nazi, le Général Rivet, ancien chef du Service des Renseignements français, qui précise leur rôle respectif, leurs méthodes et leur évolution au cours de la Guerre, — pour les émissions radiophoniques à la B. B. C., M. Brilhac, — pour les maquis, Mme M. Granet, chargée de recherches à la Commission d'Histoire de l'Occupation et de la Libération de la France.

Qui ne voit, par exemple, l'intérêt de ce dernier travail, non seulement pour la mise au point des jugements extrêmes portés sur les maquis, mais aussi pour la préparation de ce que l'on appelle la « défense en surface du territoire »?...

Le deuxième fascicule nous transporte dans cet Extrême-Orient, qui nous paraissait naguère si lointain, et dont les moindres mouvements ont maintenant leurs répercussions sur notre vie nationale. MM. Castellan et Jars, d'une part, M. Benoist d'autre part, y étudient, d'après les documents des procès de Nuremberg et de Tokio et diverses publications américaines, les relations germano-nippones dans les mois qui précédèrent Pearl-Harbour. Il est regrettable que ces deux études complémentaires n'aient pas été coordonnées. Du moins leur rapprochement fait-il

mieux comprendre les hésitations et les décisions japonaises de 1941. On y voit qu'une fraction de l'opinion japonaise, loin d'être favorable à la rupture, penchait vers un accord avec les Etats-Unis. C'est là un fait qui n'est pas sans importance pour l'intelligence des relations actuelles entre les deux pays.

Non moins intéressante est l'analyse que fait M. Reussner, professeur à l'Ecole Navale, des documents de la Commission d'enquête américaine *United States Strategic Bombing Survey* relatifs aux aspects économiques de la Guerre du Pacifique. Il y montre que la destruction de la marine marchande du Japon a été l'un des principaux facteurs de sa défaite. En paralysant sa production de guerre, elle rendait inévitable, à très bref délai, la fin des hostilités — et peut-être inutile l'emploi de la bombe atomique.

Le 3e fascicule apporte une contribution capitale aux discussions relatives à l'Armistice : le témoignage de M. Louis Marin, alors Ministre d'Etat, sur les délibérations du 12 au 16 juin, prodromes de cet Armistice, et sur les responsabilités alors encourues, — une note émouvante remise le 13 juin au président du Conseil par M. Dautry, qui préconisait le repli hors de la Métropole de nos moyens de défense, — les premiers résultats d'une enquête dirigée par M. Vidalenc sur l'exode de 1940, dont on n'a pas assez souligné l'influence sur les opérations et sur l'Armistice lui-même, — un résumé des passages des Mémoires de Cordell Hull (dont on ne possède pas de traduction française) relatifs à la défaite militaire française et à l'Armistice, vus de Washington, — enfin une étude du plus haut intérêt de M. Truchet, secrétaire du Comité Marocain d'Histoire de la Guerre, sur la situation morale et militaire en Afrique du Nord en juin 1940.

Dans un ouvrage plus étendu, dont il faut souhaiter qu'il soit prochainement édité, M. Truchet a envisagé « les divers aspects militaires, diplomatiques, politiques, du problème très complexe posé par la question : l'Afrique du Nord aurait-elle pu, aurait-elle dû être défendue en juin 1940? » Il se borne dans cet article à quelques indications sur la volonté de lutte dont témoignait alors l'Afrique du Nord et sur les ressources qu'on eût pu y mettre en action. Il se défend de conclure en se basant sur ces seules indications; mais les faits qu'il rapporte n'en offrent pas moins un élément capital d'appréciation quant aux décisions prises par le Gouvernement en accord avec les chefs militaires. Dans quelle mesure les responsables d'alors

connaissaient-ils ces faits et étaient-ils préparés à en tenir compte?... C'est ce que l'Histoire devra établir.

Comme plus haut à propos des conséquences de la ruine du *shipping* japonais, on saisit ici sur le vif la nécessité de ne pas traiter les questions militaires sans de très larges vues sur de vastes domaines que l'on estimait jadis étrangers à ces questions.

Ce sont de tels enseignements qui, indépendamment de l'intérêt proprement historique, justifient l'existence de cette Revue — et aussi l'analyse détaillée qu'on a cru devoir en faire dans cette chronique.

Général Lestien.

Les Guerres en chaîne, par *Raymond Aron* (Gallimard, 1951, in-8, 502 p., 725 fr.). — Ce livre expose et examine tous les problèmes que pose la situation créée par les deux guerres mondiales : éventualité d'une nouvelle guerre totale ou « hyperbolique », « montée des Etats périphériques », opposition des U.S.A. et de l'U.R.S.S., guerre froide, offensives psychologiques, menaces du totalitarisme, moyens de défense dont dispose l'Europe, évolution du marxisme au stalinisme, etc., etc. Avec une étonnante souplesse d'esprit, une indépendance totale et un sens critique remarquable, l'auteur pèse tour à tour le pour et le contre des thèses qui s'opposent, discute les statistiques (pertes, ressources, capacité militaire des diverses puissances), critique les systèmes économiques, politiques et philosophiques, et même ceux qui lui inspirent le plus de sympathie. Il conclut que, « aujourd'hui comme hier, ceux-là seuls sauvegardent leur héritage qui sont prêts à le défendre ». Le livre est d'une densité qui rend ardue la lecture continue de ses 500 pages; mais en lire et en méditer de temps en temps un chapitre offrirait à l'esprit l'aliment le plus substantiel, le plus solide et le plus sain.

Mémoires sur la 2e Guerre mondiale, par *W. Churchill*. Tome IV, 1re partie, *La ruée japonaise;* 2e partie, *L'Afrique sauvée*, Plon, 1951 (2 vol. in-8, de 500 et 563 p., avec cartes, 660 et 690 fr.). — Six mois de désastres continus en Cyrénaïque et aux Indes, des tragédies navales, les plus troublantes inquiétudes, Malte et l'Egypte menacées, telle est la matière du premier de ces volumes; mais le dynamisme de Churchill, soutenu par l'inébranlable assurance de Roosevelt, domine ces catastrophes. Et voici que « tourne le destin »! Ce sont six mois de succès, d'El Alamein à Stalingrad et à Tunis, qui font l'objet du second volume. L'activité de Churchill en est encore surexcitée : les projets succèdent aux projets, les voyages aux voyages, Le Caire, Moscou, Casablanca, Washington... Même si ces événements n'étaient pas de ceux qui nous touchent directement, même si on n'y rencontrait pas ces hommes qui ne peuvent laisser indifférents les lecteurs français d'aujourd'hui, Staline, de Gaulle, Eisenhower, etc., l'étonnante vitalité de l'auteur, dont témoignent les innombrables documents qui, en fait, constituent ces *Mémoires*, suffirait à leur donner un puissant intérêt.

La Passion de la Flotte française, par *A. Kammerer*, ambassadeur de France, Fayard, 1951 (in-8, 572 p., 750 fr.). — L'ouvrage porte à sa première page cette mention « Edition définitive *annulant les précédentes* ». Ce désaveu discret de certaines affirmations ou déductions antérieures suffirait à montrer avec quelle conscience l'auteur a repris ses précédents travaux sur le même sujet. Si cette importante étude sur la double tragédie de Mers el Kébir et de Toulon, où sombra la puissance navale française, ne peut avoir la prétention de satisfaire tous les partis pris, elle témoigne d'un remarquable effort d'impartialité, tant dans l'exposé des faits que dans la recherche des responsabilités et dans la tentative d'explication des décisions d'où sortit la catastrophe. Quoi qu'on pense d'ailleurs

des conclusions de l'auteur, son récit est des plus passionnants et des plus poignants qu'on puisse lire.

Rommel, par *Desmond Young*, trad. par G. Adam, Fayard, 1951 (in-12, 380 p. avec 12 croquis, 600 fr.). — Très différent de l'image traditionnelle des généraux allemands, Rommel nous apparaît, quand on le considère dans sa vie privée ou dans ses occupations du temps de paix, comme un type de soldat beaucoup plus proche des officiers d'autres nations. Plus que l'excellent exposé de son rôle pendant la guerre, autant que le tableau de l'évolution de ses sentiments à l'égard d'Hitler et le récit, plus émouvant encore, de sa fin tragique, ce sont les précisions recueillies auprès de ses familiers sur sa psychologie et sur la période obscure de sa carrière qui font l'intérêt particulier de cette biographie, œuvre d'un général anglais fait prisonnier par Rommel en Cyrénaïque et devenu son admirateur fervent.

Le **Débarquement, 6 juin 44**, par *G. Blond* (Fayard, 1951, in-12, 377 p., 500 fr.). — Remarquablement composé et découpé, ce film du débarquement de Normandie transporte le lecteur des chantiers britanniques, où se prépara la gigantesque Armada, au Bocage normand, où s'acheva la défaite allemande, des bureaux de l'Amirauté, où se discutaient la forme et le nombre des bâtiments de transport, aux P. C. de campagne, où un Rommel et un Kluge recevaient les messages de Berlin leur retirant leur commandement, des camps d'Angleterre aux plages de débarquement, des états-majors aux commandos de parachutistes. Tour à tour, tous les aspects de la formidable opération, aspects politiques, économiques, tactiques, techniques, et aussi humains, sont décrits dans une suite de scènes dramatiques. Rares sont les écrivains qui, comme celui-ci, savent « faire vivant » sans jamais sacrifier la vérité et sans accorder aucun droit à l'imagination.

Parallèle 38, par *P. Mousset* (Gallimard, 1951, in-8, 294 p., 430 fr.). — Le voyage du bataillon français de Corée, son rude apprentissage du climat coréen, ses combats héroïques de janvier à mars, qui rétablirent aux yeux des Américains de là-bas le prestige militaire français, ont fourni au correspondant de guerre de *France-Illustration* la matière du plus brillant reportage. Mais l'intérêt du livre dépasse encore celui des articles que visa la censure : les observations que l'auteur, depuis longtemps familier avec l'Extrême-Orient, y a recueillies sur le pays, sur ses habitants, sur l'armée américaine de Corée, éclairent singulièrement les divers aspects de cette guerre si étrange.

Pilote de Stukas, par *H. U. Rudel* (Corrêa, 1951, in-8, 285 p., avec 15 photograph. ou croquis, 495 fr.). — Pour apprécier ce livre du plus célèbre des pilotes militaires allemands, peut-on mieux faire que s'en rapporter au jugement de son émule français, Clostermann, qui en a préfacé la traduction?... Celui-ci s'incline devant « la résistance morale et le courage extraordinaire » de Rudel, devant les deux mille missions qu'il accomplit et les innombrables victoires qu'il remporta sur le front russe — ajoutons : devant la puissance de son sentiment patriotique. Ce livre admirable n'a pas moins de valeur comme document : au technicien, il rappelle ce que fut l'évolution de l'aviation d'assaut; à l'historien, il fera mieux comprendre la lutte sur le front de l'Est, les procédés d'offensive soviétique, les raisons des énormes pertes russes et de la défaite allemande.

Feux du ciel, par *P. Clostermann* (Flammarion, 1951, 273 p., avec 31 illustrations, 450 fr.). — Contés par celui qui, après avoir été « le premier chasseur de France », s'est révélé l'un de nos meilleurs écrivains, ce sont neuf épisodes de la guerre aérienne, présentant chacun un aspect particulier de cette guerre, complétés par des précisions techniques sur les appareils, se déroulant sous tous les cieux du monde, exaltant l'héroïsme d'aviateurs de tous les pays, Français, Anglais, Américains, Polonais, Allemands, Japonais, et dont on ne saurait dire lequel est le plus émouvant. Très différent des souvenirs personnels du *Grand Cirque*, le livre est digne de ce prestigieux début.

Souvenirs d'un marin de la France Libre, par *L. de Villefosse* (Editeurs Français Réunis, 1951, in-12, 326 p., 360 fr.). — Ce témoignage sur la Marine française de 1940, sur les milieux gaullistes et anti-gaullistes de Londres en 1941, sur l'affaire de Saint-Pierre et Miquelon, sur les lamentables disputes d'Alger en 1943, est d'un officier supérieur qui, de l'escadre

d'Alexandrie, passa aux Forces Françaises Libres. Il mérite d'autant plus de retenir l'attention que l'auteur dissimule moins ses idées et ses convictions, ses sympathies et ses haines. Quoi qu'on pense de la position extrémiste adoptée par l'auteur, on ne peut refuser d'entendre un témoignage si évidemment sincère, quitte à faire la critique des opinions et des jugements grâce aux éléments d'appréciation que l'auteur a lui-même fournis.

REVUES

Revue de Défense Nationale. — *Mars.* M. Brion, *Léonard de Vinci ingénieur militaire.* Il a eu, en matière d'armement, des conceptions hardies que quatre siècles ont à peine réalisées.

Avril. Cap. de vaisseau Maggiar, *Force combinée mobile dans la stratégie européenne et française.* La France doit exiger la constitution d'une telle force, indispensable pour couvrir les ailes du front terrestre de la presqu'île européenne, comme pour protéger ses arrières, l'Afrique, contre tout désordre et contre tout danger extérieur. — Gén. Mestralay, *Parade contre la menace atomique.* Elle impose la décongestion des grands centres, l'établissement, pour ces grands centres, d'un urbanisme de surface et d'un urbanisme du sous-sol, l'organisation de régions décentralisées et susceptibles d'une vie autonome momentanée.

Mai. Gén. Girardot, *Guerres européennes et guerres asiatiques.* Un des meilleurs articles qui aient été publiés sur les enseignements à tirer des événements militaires récents : l'importance des arrières impose, dans l'attaque comme dans la défense, une aviation puissante; quant à l'armée de terre, elle doit surclasser l'armée adverse par son matériel et par sa technique, tout en évitant d'être paralysée par l'importance même de ce matériel.

Revue Historique de l'Armée. — *Mai.* Numéro spécial consacré à la Flandre, à la Picardie et à l'Artois militaires.

SOCIETES SAVANTES DE PROVINCE

PIERRE-DANIEL HUET, EVEQUE D'AVRANCHES. — « La France, écrivait naguère Georges Duhamel, est un pays de surproduction dans l'ordre du génie. » Et c'est sans doute la raison pour laquelle elle abandonne volontiers le souvenir des personnages d'une renommée secondaire. Le rôle et le devoir des sociétés savantes de province sont de rendre à ceux-ci la justice qu'ils méritent. Qui se soucie, hormis quelques érudits, quelques historiens des sciences, de Pierre-Daniel Huet, humaniste et physicien qui naquit sous Louis XIII en 1630 et mourut sous le règne du Bien-Aimé à l'âge fort respectable de quatre-vingt-onze ans? Personne. Les Dictionnaires l'exécutent, si l'on ose dire, en quelques lignes et croient l'avoir assez bien traité en déclarant qu'il fut « un des plus savants hommes de son temps ». En réalité, Huet s'inscrit bien parmi ces écrivains et ces chercheurs dont la gloire fut éclipsée par les grands premiers rôles du siècle de Louis XIV. Ce ne fut ni un Descartes, ni même un Mersenne. Mais, avec Gassendi, Bernier, Ménage et quelques autres, cet homme d'Eglise qui fut, aux côtés de Bossuet, sous-précepteur du Dauphin, toucha à tous les problèmes philosophiques de son époque, curieux de littéra-

ture, de sciences physiques et naturelles. Né à Caen, il méritait bien qu'un érudit de cette ville lui consacrât une biographie « exhaustive ».

C'est chose faite aujourd'hui. Le volume peut paraître copieux. Il compte plus de sept cents pages et forme le tome onzième tout entier des Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen. Son auteur, M. l'Abbé Léon Tolmer, a dépouillé avec une conscience de bénédictin toutes les sources possibles. Il a lu et étudié les ouvrages de son héros; il a mis à profit les travaux de ses devanciers et, en particulier, les notes de Baudement qui fut, au siècle dernier, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale et collectionneur passionné des reliques de Huet, au point de conserver un « cheveu blanc de l'évêque (?) » et même « une mouche collée à la page 414 des annotations de son exemplaire de Marcus-Antonius, et qui l'a peut-être incommodé ». La mouche de l'évêque Huet, pieusement gardée, ne devrait-elle pas être placée au rang des bestioles célèbres, à côté de la puce des dames des Roches?

Certes, l'ouvrage de l'abbé Tolmer paraîtra peut-être un peu compact. Encore a-t-il été allégé des textes latins dont l'auteur donne les traductions. Huet prétendait n'avoir trouvé à Caen que des ingrats. Après trois siècles, il s'y découvre le plus consciencieux des biographes. Il n'aurait plus motif de se plaindre de ses compatriotes. M. l'Abbé Tolmer confesse qu'il a passé douze ans de son existence à édifier ce travail. Il a pu s'écrier, avec la satisfaction d'une conscience apaisée : Exegi monumentum!

Dès l'introduction, l'auteur a nettement marqué le caractère de Pierre-Daniel Huet. C'était un humaniste. Il lisait couramment le grec, le latin et l'hébreu. C'était aussi un savant, curieux de géométrie comme de chimie, d'astronomie comme de physique ou de sciences naturelles. Mais, au XVII[e] siècle, la culture humaniste comprenait les sciences et les lettres. Les diverses disciplines étaient loin d'être séparées, comme aujourd'hui, en catégories bien distinctes. L'étude de la nature et de ses phénomènes s'ajoutait, pour Huet, à celle des langues. Il y adjoignait même, de surcroît, l'astronomie...

Ayant perdu très jeune ses parents, abandonné à un tuteur assez indifférent, le jeune Huet entre à huit ans au collège des Jésuites du Mont, et en cinquième, car il montrait une précocité et des dispositions exceptionnelles. Il termine donc ses humanités à douze ans et, à treize, le voilà en philosophie. Les Jésuites avaient eu le mérite et la sagesse d'ajouter à cet enseignement celui des mathématiques et de la géométrie. C'était — ce sont toujours — de

merveilleux éveilleurs de vocations. Qu'on se rappelle plutôt le Père Mersenne et Descartes au collège de La Flèche. Huet leur dut d'avoir trouvé sa voie. Le Père Gautruche l'initia à toutes les sciences, mais en rejetant d'ailleurs l'explication cartésienne de la vie.

Pourtant, en sortant du collège, Huet passe à la Faculté de droit, comme tout le monde. Avec Antoine Halley, il étudie la géographie et se passionne pour cette science. Mais toutes ces études ont affaibli son corps. Il le fortifie par des exercices physiques : il pratique la course à pied, la nage, l'équitation, l'escrime.

A peine majeur, Huet part pour Paris décidé à approcher les hommes les plus remarquables de son temps. De fait, il est bientôt reçu chez les frères Du Puy et il y rencontre aussi bien des hommes de lettres comme Balzac ou Ménage que des érudits comme Du Cange ou Sirmond. Les étrangers s'honorent d'y passer et l'on y verra Grotius et Holstein, même la reine de Suède.

Mais l'amour des livres, le commerce des bons esprits ne lui suffisent pas. Un savant géographe de Caen, Bochart, a été invité en Suède par Christine. Il offre à son disciple de l'accompagner. Huet accepte. Pendant près d'un an (1652-1653), les deux hommes parcourent les pays nordiques. De retour à Caen, il est accueilli dans une nouvelle Académie que quelques savants de la ville venaient d'établir. Mais il est atteint d'un mal d'yeux dont il étudie sur lui-même les causes et les remèdes : une véritable « observation médicale ». C'est son premier travail important.

Il se consacre aussi à l'astronomie et entre en relation avec les principaux astronomes, en reçoit quelques-uns à Caen, mais ne néglige pas pour autant les lettres antiques. Une traduction d'Origène l'amène même à publier en 1661, sous le titre *De interpretatione*, un véritable code de la traduction qui lui vaut les compliments de Chapelain. Tout cela ne remplace pourtant pas une situation. Il postule vainement la charge de garde de la Bibliothèque royale. On lui préfère un candidat mieux en cour. Du moins, le voici accueilli à l'Académie de Montmor : académie, c'était de Gassendi à Huyghens une assemblée de bons esprits qui se réunissaient chez M. de Montmor, tout comme on allait aux Mercuriales de Ménage. Il y paraît donc, quand il vient à Paris, ou il y envoie des dissertations qui sont lues et appréciées : « Il écrit galamment bien en prose latine et en vers latins », dira-t-on de lui. Mais ce provincial ne se contente pas de ces succès passagers. Pourquoi n'aurait-il pas, à Caen, sa propre Académie? Celle qui existe dans cette ville ne se consacre guère qu'aux Belles-Lettres. Huet organise donc une Société de Physique

qui groupe bientôt d'authentiques savants. L'on y étudie les sujets d'actualité et l'on y fait des expériences : de la nature des comètes à la façon de dessaler l'eau de mer. On y pratique anatomie et dissection. L'on se penche sur les graves problèmes que pose la génération ou l'exégèse de la Bible dans ses rapports avec les sciences naturelles. Huet est l'âme de cette Académie de Physique. Il s'intéresse à tout, mais spécialement à la chimie et compose en 1670 un long poème — il ne compte pas moins de cent vingt-deux hexamètres latins sur le *sel*, poème qu'il offre au duc de Montausier, gouverneur du Dauphin. Et cette opération de chimie provoque une réaction inattendue : le gouverneur cherchait un savant pour enseigner les sciences à son royal élève. Huet lui paraît apte à cette dignité et il est nommé sous-précepteur de Monseigneur, aux côtés de Bossuet.

Notre Normand s'installe à Paris. On lui fait fête. Il est reçu à l'Hôtel de Rambouillet. Il devient l'admirateur de Julie d'Angennes, la Julie de la *Guirlande*, et d'être introduit dans ce sanctuaire le comble de bonheur. Il devient précieux avec les précieuses, fait pétiller son esprit et s'attire les railleries de Mme de Lafayette : « Seigneur dieu, Monsieur, lui dit-elle, vous allez et venez comme pois en pot. Qui donc vous fait si bien trotter? » Pour complaire à ses belles amies, Huet admire l'*Astrée* et écrit un *Traité de l'origine des Romans...*

Pendant dix ans, Huet vit ainsi, partageant son temps entre ses travaux scientifiques et les devoirs de sa charge. Mais après le mariage du Dauphin, rien ne le retient à la cour. Ses yeux, qui l'ont toujours fait souffrir, deviennent de plus en plus mauvais. Durant cette période de son existence, il s'est décidé à recevoir les ordres sacrés : il a reçu l'onction sacerdotale des mains de l'évêque de Coutances le 26 décembre 1676. Pour le remercier de ses bons offices, Louis XIV lui fait donner l'abbaye d'Aunay, près de Caen. Ce sera pour lui le plus délicieux des refuges, en dépit des chicaneries que lui font certains religieux. Plus tard, Huet deviendra évêque de Soissons, puis d'Avranches. Il consacrera à sa charge épiscopale tous ses soins. Plus tard encore, en son extrême vieillesse, il donnera sa démission d'évêque, vaincu par les infirmités, mais toujours il restera fidèle à son abbaye d'Aunay : « Si la fortune refuse à mes cendres d'être mêlées à la terre de Caen, puissé-je trouver le repos de ma vieillesse à l'ombre des aunes touffus à travers lesquels l'Odon promène la fraîcheur de ses eaux. »

Digne et pieux abbé d'Aunay : comme on l'imagine aisément se promenant à petits pas dans les allées de son jardin. Ces allées,

il les veut étroites, et non pas trop grandes, ne laissant presque aucun espace à ce que l'on appelle le parterre. « Je sais bien que la mode met beaucoup d'espace en allées et fort peu en parterres. Mais je vous avoue que cette mode me déplaît fort. Un jardin est pour voir de la verdure et de l'émail et pour réjouir la vue. » Ainsi Huet réagit déjà contre les vastes parcs à la française, mis à la mode par Le Nôtre. Cet amoureux de la nature veut, en épicurien, reposer ses yeux fatigués sur le spectacle du gazon et des fleurs.

Epicurien, il l'est certainement et gourmand : on a gardé le souvenir des dîners « excellentissimes » qu'il offrait à ses amis. Mais gourmandise est péché véniel pour un ecclésiastique, et le bon M. Huet, si dévot à Notre-Dame de la Délivrance de Caen, n'a-t-il pas écrit un *Traité de la faiblesse de l'esprit humain?* Il y a étudié les différents systèmes de la connaissance et estime que « la source de nos erreurs, c'est la précipitation de notre esprit qui nous fait ajouter foi trop légèrement aux opinions qui nous sont proposées ». La formule n'est pas si mauvaise.

Sachons donc gré à M. l'abbé Tolmer de nous avoir restitué un portrait si complet de l'œuvre et de la vie de l'évêque d'Avranches. Et puisse l'Académie de Caen, à juste titre fière de son compatriote, poursuivre, en dépit des difficultés de l'heure, la publication d'ouvrages aussi minutieux et savants.

Jacques Levron.

Les exercices publics à Lyon sous l'Ancien Régime. — Il y a deux façons, pour les érudits locaux, d'apporter leur contribution à la connaissance de l'histoire nationale : soit en appliquant leurs recherches à l'étude de quelque personnage d'importance secondaire, dont ils révèlent ainsi le véritable caractère, et c'est ce qu'a fait M. l'abbé Tolmer en écrivant cette biographie considérable de Huet; soit en produisant des documents nouveaux et localisés sur une question d'ordre général, afin de permettre aux historiens d'élaborer les vastes synthèses. Ainsi en est-il de Charles Ledré qui, dans le bulletin de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon, publie d'intéressantes notes sur le théâtre et les exercices publics dans les collèges lyonnais du XVIIe et du XVIIIe siècle.

Faire jouer tragédies ou pastorales, habituer les élèves par des « exercices publics » à se manifester devant des auditeurs constitua toujours un des éléments de l'éducation des Jésuites et des autres ordres enseignants sous l'Ancien Régime. Il leur arrivait même de monter des ballets. Notre théâtre universitaire possède, on le voit, des traditions fort anciennes, et d'ailleurs excellentes : rien de meilleur que d'exercer des adolescents à vaincre une timidité qui souvent les paralyse. Les études mêmes, écrit Ch. Ledré, fournissaient matière à divertissements instructifs où la science des meilleurs élèves ne manquait pas de briller. Et l'auteur de nous énumérer les genres préférés des Lyonnais, les sujets qu'ils faisaient traiter par les jeunes gens confiés à leur soin, et il n'est pas sans intérêt de connaître ainsi les opinions littéraires du XVIIIe siècle. Tous ces éducateurs s'efforçaient d'affiner l'intelligence de leurs élèves : la mythologie, l'histoire, la littérature étaient mises à contribution. Les sciences n'étaient pas oubliées, spécialement chez les

Oratoriens. En août 1764, un exercice eut lieu dans leur collège en l'honneur de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Villefranche. Un jeune écolier de physique était sur la sellette et brilla par ses démonstrations qui charmèrent assurément ces messieurs de l'Académie. Ce jeune écolier de physique s'appelait Monge...

Le sac de Chalon en 1562. — Ne quittons pas la région. Voici une autre contribution à une grande page d'histoire. Elle nous vient de Chalon-sur-Saône. On sait que le massacre de Wassy du 1er mars 1562 donna le signal de la guerre civile en France et qu'au cours des mois qui suivirent, les huguenots se livrèrent, dans presque toute la France, à des pillages et à des déprédations dans les édifices religieux : de nombreuses cathédrales subirent les effets de leur colère et du Mans à Lyon, on pourrait dresser un inventaire méthodique des œuvres d'art qui furent les innocentes victimes de leur colère. Mais comment et dans quelles circonstances les troubles éclatèrent-ils? Il peut paraître intéressant d'étudier localement ce point. C'est ce que vient de faire M. Pierre Gras et le résultat de ses recherches nous éclaire sur le début des guerres de religion à Chalon. Dans cette ville, où les protestants étaient nombreux, l'échevinage était entièrement acquis aux opinions nouvelles. Il cherchait querelle aux chanoines du Chapitre de la Cathédrale qui, redoutant une attaque, prétendaient fermer les portes donnant accès à leur cloître. Les débats traînèrent durant plusieurs mois. Mais, en mai 1562, les protestants se rendirent maîtres de la ville et pillèrent la cathédrale et les bâtiments capitulaires. Courte fut d'ailleurs leur domination. Dès la fin du mois, les troupes royales réoccupaient Chalon. Les échevins et un certain nombre d'habitants furent condamnés à mort. Mais les premiers s'étaient enfuis et leur exécution n'eut lieu qu'en effigie. L'amnistie leur permit de rentrer dans leur bonne ville quelques mois plus tard. Dix ans après, le Parlement de Dijon donna enfin raison aux chanoines et les autorisa à fermer leurs portes. L'arrêt était rendu un peu tard... — J. L.

DANS LA PRESSE

Le dernier mot de Jouvet, ou du moins le dernier sans doute dont il ait ratifié lui-même la publication, se trouve dans les *Propos sur le Comédien* que publient « Les Annales » (août) :

« Sans vouloir savourer les acquiescements, les applaudissements, sans s'attacher au succès autrement qu'un vrai joueur, l'acteur plonge dans cette sensibilité où les spectateurs eux-mêmes sont plongés, et dans cette effusion, il gagne une accessibilité, une réceptivité nouvelles; il découvre des sensations inattendues, des pensées insoupçonnées.

« Il touche à quelque chose de simple; ce qui paraissait compliqué s'est rassemblé en un point unique. C'est le moment de l'approximation dramatique.

« Blotti, logé dans l'œuvre, l'acteur vit au sein de cette œuvre une histoire qui s'accomplit avec lui. Il comprend que la création du poète dramatique est un état intérieur, une sympathie révélatrice. Tout peut être maintenant à la portée de son esprit. Placé à l'intérieur de cette œuvre, il coïncide à ce qu'elle a d'unique et d'inexprimable. Il a une connaissance de l'immédiat dans l'immédiat. (...)

« Cet homme qui vit d'habitude à la surface de lui-même devient à ce moment le lieu, l'endroit, le réceptacle où se forme à l'état naissant le sentiment dramatique. Relais, amplificateur ou condensateur, il est agent de liaison et de provocation entre le public et l'auteur, l'organe essentiel du phénomène dramatique.

« Il vit ainsi dans une crise. Il éprouve une vie nouvelle.

« Par de légères phosphorescences, la pièce prend sa signification et le jeu devient une découverte du sens, une vérification. Quelle que soit l'œuvre, au moment où il la joue dans cet état de sensibilité aiguë, ce qui est ou ce qui se fait dans l'acteur le place au sein même de cette œuvre. Et le texte de l'auteur cesse d'être un texte littéraire pour devenir une transcription physique dont il est le premier dédicataire et l'intermédiaire exclusif. Il comprend qu'il est la part matérielle, corporelle du poète et que sa mission n'est autre

que de retrouver dans ce texte imprimé l'état physique, le transport où était l'auteur dans le moment qu'il l'écrivait, et de recréer en lui, avec exactitude, les sensations et les sentiments. »

Montparnasse jadis. — « La Gazette des lettres » donne un numéro spécial (15 août) sur le thème *Romantisme des années 20*. Numéro brillant et vivant, où se détache notamment un article de Nino Frank, « Montparnasse centre du monde ». Quelques lignes :

« Il me semble que le Montparnasse de la grande époque a été, historiquement, quelque chose d'assez important, et qu'il peut prendre dignement la suite du Montmartre de 1900 à 1914, où il s'est fait tout de même autre chose que des beuveries et des facéties. Il me semble que le flamboiement (ces mots ignés viennent tyranniquement sous ma plume, je m'en excuse...), que le flamboiement de ce quartier révélait l'une des plus hautes expériences morales et sociales de notre temps : le Montparnasse où l'intellectuel — le triste mot! il a pourtant sa beauté... — venant de Moscou, de New-York, d'Oslo, de Rome, de Berlin ou de Belgrade entrait de plain-pied, cet univers humain, simplement humain et non intellectuel, qu'il reconnaissait pour sien, où tout était possible et licite parce que la liberté était un mot sacré, mais où malgré les partouzes, l'alcool, ou la drogue, il n'y avait place, en vérité, pour nulle licence, car la loi naturelle du lieu était un sentiment de fraternité, une volonté de prise directe, l'horreur de toute frontière et de toute intolérance, et un respect superstitieux porté à l'esprit, il me semble que ce Montparnasse, malgré ses drames, ses démences et ses misères, a été un grand moment de notre civilisation. »

Indochine. — Deux revues nous parviennent régulièrement : deux voix françaises qui se font entendre en Asie. L'une, *Sud-Est*, luxueusement présentée, et très illustrée, donne beaucoup à l'image et à l'actualité. L'autre, *France-Asie*, donne davantage à la rédaction, et travaille davantage en profondeur : on y trouve des études fort poussées sur les problèmes de l'Indochine et de l'Asie — problèmes de culture et de pensée plutôt que politiques — et, en même temps, un effort remarquable pour présenter au lecteur asiatique et lui expliquer les positions culturelles de la France actuelle.

Répertoire. — « Biblio » (juillet) : numéro sur Roger Vercel.

Toujours à l'affût de l'actuel, la « Revue des Deux Mondes » se demande (15 juillet), par la plume de Pierre Boileau — qui est expert — par quels moyens pourrait se renouveler *L'art du roman policier*.

Pierre Rousseau : *Le Professeur Trefouel nous parle de l'Institut Pasteur* (« Revue de Paris », août).

Corneille fut-il Molière? par Henry Poulaille (« Arts », 10 août).

Ce que fut la mort de Federico Garcia Lorca, par Claude Couffon (« Le Figaro littéraire », 18 août).

Important *Hommage* collectif à *Valéry Larbaud* dans les « Nouvelles littéraires » (16 août). Avec un long et fort bel extrait du journal inédit de Larbaud, « De Civita-Vecchia au Pausilippe » (31 janvier-29 février 1932).

GAZETTE

Légion d'Honneur. — *Le* Mercure *est heureux de relever la récente promotion de Paul Claudel au grade de grand-croix de la Légion d'Honneur, et celle de Claude Aveline au grade d'officier.*

Les Chinois du marquis d'Argens. — *Jadis il n'y avait rien de tel qu'une bonne cure de sagesse orientale pour purger de sa folie superstitieuse le fanatique d'Occident. Voltaire, dans le dernier chapitre du* Siècle de Louis XIV, *offre en exemple aux souverains d'Europe la prudente politique de l'empereur Young-tching qui chasse de ses états les prêtres chrétiens, fauteurs de désordres. Le marquis d'Argens, autre commensal de Frédéric aux petits soupers de Potsdam, trouve même le régime asiatique si salutaire pour les esprits faibles qu'il ne craint pas de forcer la dose. Et cinq tomes de* Lettres chinoises *lui semblent à peine suffisants pour déniaiser les bigots d'Europe* (1).

Dès que Sioeu-Tcheou, le héros favori du marquis d'Argens, débarque au Havre-de-Grâce, l'écho des querelles entre jansénistes et molinistes vient troubler son repos. En effet, l'hôtesse babillarde, qui prépare son souper, le régale d'abord des menus incidents du quartier. « Notre Curé, lui confie-t-elle, dit qu'il aimerait mieux que les blés gelassent et que les pommes fussent toutes pourries, que de donner un coup de chapeau au Père Recteur des Jésuites. » Pareilles révélations ne manquent point de déconcerter singulièment l'esprit du Chinois. Car, pendant ses longs entretiens avec les missionnaires qui lui enseignèrent la langue française, il avait conçu l'idée la plus flatteuse d'une religion qui prêche à ses fidèles l'humilité et le pardon des injures. Mais il n'est pas encore au terme de ses étonnements. Sa première déception sera suivie de beaucoup d'autres, lorsqu'il apprendra par exemple les atrocités des guerres de religion ou qu'il verra les pieuses extravagances des pèlerins du cimetière de Saint-Médard. Tandis que les uns s'y trémoussent en furieux, d'autres recueillent sur la tombe du diacre Pâris un peu de terre qui, absorbée en infusion, guérira tous les

(1) Cf. notamment la quatrième édition « augmentée de plusieurs additions considérables, de remarques, etc. ». A la Haye, chez Pierre Gosse, junior, 1754.

maux. Ce n'est rien encore au prix de la folie mystique du villageois de Bourgogne qui, sortant d'un sermon, tue à grands coups de hache ses deux filles, pour leur assurer la gloire des vierges martyres. D'ailleurs les Français ne sont pas les seules victimes de la superstition, puisque les Inquisiteurs de la Foi viennent précisément de brûler à Lisbonne quatorze personnes soupçonnées de n'avoir pas adoré Dieu selon les rites de l'Eglise romaine.

Démence et cruauté, c'est l'universel bilan du fanatisme. Pour mieux en convaincre le lecteur de ses Lettres chinoises, *l'intrépide marquis d'Argens n'hésite point à lâcher par le monde une volée de Célestes, qui sauront dénoncer en tout lieu les malheurs imputables aux bonzes et brahmanes, popes et rabbins, soufis et talapoins. En définitive, on constate qu'une seule nation réussit à trouver une solution satisfaisante au problème religieux. Il s'agit des « Barates » (autrement dit Bouriates) que le subtil Tiao découvre en pleine Sibérie. Ce peuple de sages immole périodiquement les prêtres, parce que, suivant son opinion, « il est nécessaire de les envoyer dans l'autre Monde, afin qu'ils prient Dieu pour lui ». A cette idée, le philosophe humanitaire ne se sent plus de joie. Il a vu depuis si longtemps les imposteurs sacrés arroser de sang les autels des dieux qu'il tient pour légitime la modeste revanche des fidèles abusés : « Ha! qu'il serait heureux, cher Sioeu-Tcheou, pour bien des Etats, et surtout pour des Etats européens qu'on y pensât comme chez les Barates... ce serait peut-être l'usage le plus sage qu'il y eût dans l'Univers et le seul et véritable moyen pour inspirer aux Prêtres l'amour de la paix... » Non contents d'user de la sorte leurs pantoufles brodées sur toutes les routes du monde, les enquêteurs aux yeux bridés explorent aussi les siècles passés, fouillent les archives et entassent les documents. Si l'on en juge par les pesants rapports qu'ils échangent à plaisir, ils semblent bien souvent se donner pour mission d'accumuler des dossiers destinés à grossir les chapitres de l'*Essai sur les mœurs. *Il est à peine besoin d'ajouter que, par une douloureuse coïncidence, les agents secrets du marquis d'Argens décèlent presque toujours dans les pratiques les plus odieuses ou les dogmes les plus saugrenus quelque évidente parenté avec le christianisme.*

La philosophie, qui détruit les superstitions ancestrales, émancipe la raison. Mais le sage, qui médite les problèmes éternels, n'en garde pas moins un cœur sensible qui s'attache aux charmes éphémères des créatures. C'est pourquoi le souvenir du sampan des filles-fleurs éveille sans doute plus d'un regret dans l'âme de Sioeu-Tcheou. En vain il voudrait retrouver sur les rives de la Seine une douce image de sa patrie lointaine. Les lieux d'honneur qu'il fréquente à Paris « ne ressemblent en rien à ceux de Pékin; on y court autant de risque pour la santé du corps que pour la sûreté de la bourse. Les Français n'ont point eu assez de sagesse pour songer à régler ces établissements utiles à la Société, qui assurent

la tranquillité des maris, l'honneur des filles, le repos des familles ». En revanche, l'institution des secondes épouses, conçue à la mode d'Occident, mérite de susciter l'admiration des Chinois. Comme les lois religieuses et civiles n'accordent aux Français qu'une seule femme légitime, « ils ne logent point chez eux leurs maîtresses et ne les voient uniquement que dans certains moments destinés aux plaisirs ». Ce programme d'existence conviendrait bien au voyageur étranger, qui souffre de la solitude. Mais pour choisir une concubine parmi le corps d'élite des chanteuses et danseuses d'opéra, un galant homme doit dès l'abord se présenter sur le pied d'entreteneur et négocier pour le moins un bail d'une année. Sioeu-Tcheou, qui ne se sent point d'humeur prodigue, estime que c'est là pure duperie. Dans ces sortes de commerce, il faut, à son avis, se conduire en philosophe, c'est-à-dire promettre beaucoup et donner peu, selon l'exemple du jeune seigneur qui, reniant ses engagements dès la première aube, laissa noblement quatre louis chez la belle, à qui il venait d'assurer des mensualités de douze cents livres. Heureusement l'intérêt n'a point part aux intrigues qui se nouent entre gens du monde. Dans la bonne société parisienne, les femmes écoutent avec plaisir les hommages qu'on rend à leur beauté et elles daignent témoigner leur gratitude par de tendres faveurs, qui ignorent les calculs mesquins. L'opinion publique encourage ces mœurs débonnaires et les Français trouveraient fort ridicule la fureur jalouse des Chinois. « Un homme est-il cocu, ils s'en moquent; veut-il s'empêcher de l'être, non seulement ils s'en moquent encore, mais ils le méprisent. » En effet la bienséance mondaine exige entre époux une mutuelle complaisance, qui légitime les bonnes fortunes et fait régner dans la société une touchante harmonie.

Le lettré Sioeu-Tcheou, observateur sarcastique des coutumes dépravées d'Occident, a bien le droit de manifester en mainte circonstance sa vertueuse réprobation, puisqu'il représente, comme dit Voltaire, « le premier peuple de la terre dans la morale ». Cependant les bons Pères Jésuites qui respectent le pretium stupri *auraient quelque raison de trouver scandaleuse la désinvolture avec laquelle le moraliste chinois conseille de rompre les contrats clandestins, sous prétexte qu'un philosophe, ménager de ses écus, doit se servir d'une danseuse d'opéra, « ainsi que d'un cheval de poste dont on use pour une course et qu'on traite sans aucun ménagement ». En vérité, la casuistique orientale est d'une remarquable souplesse. On comprend que les Chinois, étant si bien doués, se montrent âpres à la chicane et s'obstinent à poursuivre des procès ruineux, en dépit des coups de bâton, que les mandarins distribuent aux plaideurs malchanceux. Ils déploient aussi leur génie sophistique dans les opérations du négoce et se permettent alors d'insignes friponneries, en gardant toujours un masque impassible, même quand ils sont pris en flagrant délit de mensonge. D'après les* Lettres chinoises, *on reconnaît la race des Célestes à ce sang-*

froid imperturbable. Sioeu-Tcheou, qui ne le juge pas sans mérite, avoue toutefois que ses compatriotes couvent sous un flegme apparent de terribles rancunes. « Ils ne se vengent jamais qu'avec méthode; ils choisissent le temps propre à exécuter leurs pernicieux desseins et dissimulent leur mécontentement jusqu'au moment qu'ils peuvent satisfaire leur haine. » Voilà qui donne à réfléchir. Mais les Barbares d'Occident ont depuis longtemps oublié les leçons de Sioeu-Tcheou. En fait de sages chinois, ils ne connaissent plus guère que celui dont le Journal des Goncourt *signalait déjà l'influence grandissante dans les sphères politiques : le célèbre philosophe Ye-men-fou.*

HUBERT FABUREAU.

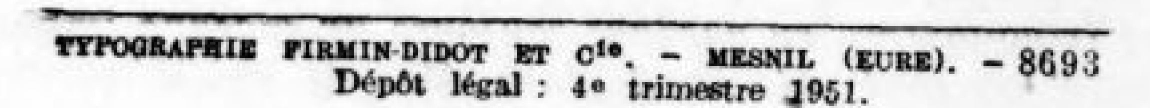
Au Mercure de France. — *Une « nouveauté » en septembre :* Pages de Léon Bloy, *choisies par Raïssa Maritain et présentées par Jacques Maritain (in-16, 416 pages, 480 francs). Précisons qu'il s'agit d'un recueil tout à fait nouveau, et nullement d'une reprise ni même d'une refonte des* Pages choisies *publiées pour la première fois en mai 1906. Ajoutons pour les bibliographes que quelques exemplaires de* Pages de Léon Bloy *ont été diffusés dès le mois de juillet; mais le service de presse et la mise en vente proprement dite datent de septembre. L'ouvrage a été annoncé dans la* Bibliographie de la France *du 21 septembre.*

Trois romans en préparation : de Georges Duhamel, de Henri Queffélec et de Paul Pilotaz. Georges Duhamel n'a pas encore arrêté définitivement le titre de sa nouvelle œuvre, — non plus que Henri Queffélec, dont le nouveau roman a le port de Douarnenez pour cadre et peut-être pour principal sujet. La Part de Ciel, *qui paraîtra avant les deux autres livres, est le deuxième roman de Paul Pilotaz; publié d'abord hors commerce, en Suisse, pour une association d'amis des livres, il y a été particulièrement remarqué.*

Une réimpression attendue depuis de longues années vient de paraître : les Sept dialogues de Bêtes *de Colette, avec les illustrations de Jacques Nam.*

Dans la Collection de Bibliothèque, un nouveau titre : Les Livres de la Jungle *(réunissant* Le Livre *et* Le second Livre de la Jungle *en un seul volume). Mais deux titres en moins : les* Œuvres *de Louis Pergaud en quatre tomes et la* Suite cévenole *d'André Chamson sont épuisées, comme avait été épuisée précédemment la* Chronique des Pasquier *en cinq tomes.*

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.



TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. – MESNIL (EURE). – 8693
Dépôt légal : 4e trimestre 1951.

DES VOLUMES RELIÉS LUXUEUSEMEN
POUR LE PRIX
DES VOLUMES BROCHÉ



Offerts par les Editions Classiques et Contemporaines aux Le du *Mercure de France* qui souscriront avant le 15 novembre (France Métropolitaine et Afrique du Nord) et le 15 janvier (Union Française). — Franco de port pour toute commande ou supérieure à 5.000 francs (France Métropolitaine). Pour l'O Mer, il est demandé un supplément forfaitaire de 15 francs volume pour port plus élevé et emballage spécial.

Reliure façon cuir de Rouen, à coins. Inscriptions or, plat **flammé. Fers spéciaux. Modèle exclusif.**

LES MEILLEURS AUTEURS -:- LA PLUS BELLE RELIU

AUTEURS	Nombre de vol.	Prix au comptant	Prix à crédit par mensualités	NOTES
Chefs-d'œuvre du demi-siècle	12	8250	10 de 925	Œuvres sélectionnés p lette. Ed. Herriot, gnol, Fr. Carco, H. M P. Brisson, J. Cain, P J. Paulhan, A. Sarr
Les Prix Goncourt	24	16400	10 de 1.840	
Les Grands Classiques	35	14000	10 de 1.570	Commenté par MM. S Professeur en Sor Hoog, Lévy, Profess Facultés; Le Dantec; thelemy; Lalou, Pro de Lycée.

Edition intégrale sur papier vélin supérieur, caractères Garamond, comprenant les auteurs suivants : *Baudelaire*, 2 vol.; *du Bellay*, 1 vol.; *Descartes*, 1 vol.; *Erasme*, 1 vol.; *Flaubert*, 3 vol.; *La Fontaine*, 2 vol.; *Goethe*, 1 vol.; *Machiavel*, 1 vol.; *Prévost* (Abbé), 1 vol.; *Perrault*, 1 vol.; *Rabelais*, 2 vol.; *Racine*, 1 vol.; *Shakespeare*, 2 vol.; *Stendhal*, 5 vol.; *Thomas*, 1 vol.; *Verlaine*, Œuvres complètes (7 vol. reliés en 4); *Vigny*, 2 vol.; *Voltaire*, 1 vol.

AUTEURS	Nombre de vol.	Prix au comptant	Prix à crédit par mensualités	NOTES
Les Grands Succès	23	18400	10 de 2.060	

L'Amant de Lady Chatterley. — Ambre. — Back-Street. — Feux du ciel. — L'Homme cet inconnu. — L'Homme et sa destinée. — Les Hommes en blanc (3 vol.). — Jane Eyre. — Le Livre de San Michele. — La Maison des Vents Maudits (Hauts de Hurlevent). — La Mousson. — Paroles (de Prévert). — La Peste. — La Piste oubliée. — Rebecca. — La Renarde. — Torrents. — Via Mala. — La Vingt-cinquième heure. — Vipère au poing. — Le Zéro et l'Infini.

Œuvres maîtresses de :

AUTEURS	Nombre de vol.	Prix au comptant	Prix à crédit par mensualités	NOTES
Balzac (H. de)	25	11250	10 de 1.260	
Bordeaux (H.), *de l'Acad. française*	10	6500	10 de 730	
Benoit (P.), *de l'Acad. française*	30	24000	10 de 2.690	
Bromfield (L.), *traduit de l'anglais*	4	3300	5 de 730	
Brontë (C. et E.), *trad. de l'anglais*	4	2200	3 de 770	
Buck (Pearl), *trad. de l'anglais*	10	8000	8 de 1.110	
Carco (F.), *de l'Acad. Goncourt*	4	2200	3 de 770	
Churchill (W.), *trad. de l'anglais*	8	8400	10 de 945	La Dernière Guerre m
Colette	19	12350	10 de 1.385	
Courteline (G.), *de l'Acad. Goncourt*	9	7200	10 de 810	
Cronin, *trad. de l'anglais*	9	8200	10 de 920	
Daudet (Alph.)	7	4350	6 de 800	
Dorgelès (R.), *de l'Acad. Goncourt*	6	3900	6 de 715	
Dostoievski, *trad. du russe*	12	6600	10 de 740	
Duhamel (G.), *de l'Acad. française*	16	8800	10 de 990	Série des Pasquier, de vin, plus Voyage de P Periot.

AUTEURS	Nombre de vol.	Prix au comptant	Prix à crédit par mensualités	NOTES
s (Alex.)	6	6300	10 de 710	Chevalier de Maison-rouge; Trois Mousquetaires; Vingt ans après.
e (Cl.), *de l'Acad. française*	4	2600	4 de 715	
ert (G.)	4	2100	3 de 735	
e (Anat.), *de l'Acad. française*	20	10900	10 de 1.220	
-Roche	3	2400	4 de 660	
(André), *Prix Nobel*	10	7100	8 de 985	
(Victor)	3	3150	5 de 695	Les Misérables (28×19) illustrés.
l (Joseph)	8	5800	8 de 805	Dont la série « La Tour du Malheur ».
el (John), *trad. de l'allemand*	7	6950	10 de 780	
(Pierre), *de l'Acad. française*	11	6050	8 de 840	
(P.)	5	2250	3 de 790	
n du Gard	10	8100	10 de 910	Les Thibault, plus Jean Barois.
assant (Guy de)	20	13000	10 de 1.460	illustrés.
iac (Fr.), *de l'Acad. française*	10	5400	6 de 990	
ier (Daph.), *trad. de l'anglais*	3	2400	4 de 660	
ois (A.), *de l'Acad. française*	6	3800	6 de 700	
de la Roche	11	7150	10 de 805	Série des Jalna.
sch (Van der)	13	10400	10 de 1.165	
ol (M.), *de l'Acad. française*	4	2600	4 de 715	
st (M.), *de l'Acad. française*	10	4500	6 de 825	
t (M.), *Prix Goncourt* liés en 7 volumes).	15	12000	10 de 1.340	A la Recherche du Temps perdu.
in-Rolland	7	4550	6 de 835	L'Ame enchantée.
ins (Jules), *de l'Acad. française* dit. orig. sur papier vélin).	27	17550	10 de 1.965	Les Hommes de bonne volonté.
(George)	5	2250	3 de 790	
-Exupéry (*Grand Prix de l'Acad. nçaise*)	3	1950	3 de 685	
e (J.-P.)	7	5600	8 de 780	
ran (André)	3	2200	3 de 770	Les Hommes en blanc.
dhal	6	2700	4 de 740	
oï (Léon), *trad. du russe*	4	2650	4 de 730	
l (Roger), *Prix Goncourt*	8	5200	8 de 725	
ine (Paul)	7	3150	5 de 695	Sur Vélin blanc supérieur.
volumes reliés en 4).	Commenté par Le Dantec, Professeur de Lycée.			
e (Jules)	6	2700	4 de 740	
(Emile)	24	19200	10 de 2.150	

N'ATTENDEZ PAS LA HAUSSE POUR SOUSCRIRE

Nota. — Si vous avez des titres de ces auteurs brochés ou reliés autrement et que ne désiriez pas les avoir en double, *indiquez les noms*. Ils seront exclus et leur tant viendra en défalcation des prix ci-dessus.

Cette amante excessive, l'histoire de ces lettres, ... ne pouvaient avoir, je ne dirai pas de meilleur commentateur que Claude Aveline, mais de meilleur témoin, à la vue à la fois plus vaste et plus pénétrante. Il fait mieux que persuader, il vit toute l'aventure et, si son argumentation est rigoureuse, elle convainc moins encore que sa tendresse intelligente et sa lucidité passionnée. Le critique, ici, devient créateur (LOUIS MARTIN-CHAUFFIER, *Paris-presse*).

Je recommande ce livre... La poésie à côté de l'érudition... (ROBERT KEMP, *Les Nouvelles Littéraires*).

Un volume à la fois capiteux et surprenant... On y rencontre tour à tour des confidences sensuelles (mais pudiques), des méditations pittoresques, des élévations féroces en faveur de la Reine-Morte, et surtout le récit d'une sorte de brûlant *rallye* sur les traces de la Religieuse portugaise (ALBERT-MARIE SCHMIDT, *Réforme*).

Des impressions personnelles, parfois un peu quintessenciées, un style soutenu, non exempt de poésie, en rendent la lecture fort attachante. Exemple excellent pour les historiens de la littérature (ANDRÉ BILLY, *Le Figaro*).

Claude Aveline est parti dans le désert de l'Alemtejo évoquer le fantôme de l'amour absolu, de l'amour de « nulle part » et il en a rapporté ce livre rêveur et savant, brûlant et gracieux, où le trait qui perce termine l'arabesque. Nous voici d'un degré plus haut sur le chemin qui va de l'évocation à la science, de la rêverie à la connaissance (MAURICE NADEAU, *Samedi-Soir*).

Claude Aveline consacre à l'œuvre et à l'auteur inconnu un livre qui est à la fois une patiente recherche et une rêverie émue, une promenade aux sources de l'amour (*Le Parisien libéré*).

Que de savoir, que de talent, que de finesse dans cette œuvre d'érudit et de psychologue! (*Aux Ecoutes*).

...Fervente minutie... Voyage érudit et sentimental... Erudition pathétique... (ÉMILE HENRIOT, *Le Monde*).

ne surprise ravie... Soyons reconnaissants à Pham duy m de nous avoir montré... que jaillit encore la source e à laquelle sont venus puiser de longues générations de és extrême-orientaux (*La Tribune de Genève*).

L'auteur a su se placer au-dessus de toutes les haines actuelles, s'efforçant à faire de ses récits un chant poétique plein de pudeur et de sentiments profonds, qui nous révèlent, en langue française, les vrais secrets de l'âme annamite (*Climats*).

'est le pays des belles princesses, des bonzes en prière, mandarins et de cette sagesse inimitable de la Chine. m duy Khiêm a écrit des contes courts et ramassés dont un donnerait la matière d'une nouvelle touffue. L'écrivain éféré le tracé d'épure (*Le Figaro littéraire*).

Avec son émouvante expérience des civilisations, il eût pu aborder des sujets ambitieux et graves. Au contraire, vivant dans l'exil et la pauvreté, offrant un refus janséniste à toute sollicitation, il a préféré retrouver l'âme profonde et la vérité immuable de l'Annam Tranquille. C'est sa façon de se placer au-dessus des déchirements et des ambiguïtés (R. AUDIBERT, *Les Nouvelles littéraires*).

une encore, parfaitement maître d'une langue personne et limpide, solidement imprégné des traditions et des ndes du vieil Annam, Pham duy Khiêm représente un fait équilibre humain entre modernisme et respect du é, fonds national viet-namien et imprégnation française N LACOUTURE, *Les Nouvelles littéraires*).

...Il faut être d'autant plus reconnaissant à M. Khiêm, que sa haute culture humaniste occidentale — il est normalien et agrégé — n'a point coupé des sources vives de la poésie et de la sagesse extrême-orientales. Les contes qu'il a recueillis et transposés dans une langue pleine de délicatesse... nous dépaysent merveilleusement — mais en même temps nous retrouvons dans ces récits des variantes du légendaire, de la mythologie ou de la féerie universelles (*Bulletin des Lettres*, Lardanchet, Lyon).

langue de M. Khiêm est d'une pureté à nous faire rou-. L'anecdote, le récit a beau s'exprimer en style « raci- », c'est une civilisation très étrangère qui est évoquée. il semble que la poésie prime tout. Mais c'est une espèce poésie morale » qui n'a pas d'équivalent dans l'Occident UL ANDRÉ, *L'Echo du Maroc*).

Le premier chef-d'œuvre de la littérature annamite de langue française (*Le Progrès, Lyon*). — Une langue dont la pureté et la pudeur sont proprement raciniennes (*Combat*). — Une langue émouvante et fine qui opère la magique fusion de deux civilisations (*Caliban*).

faut rendre hommage au Mercure de son initiative intelnte et désintéressée qui fait connaître à la France le meilécrivain vietnamien de langue française (MAURICE MAR-*France-Asie*, Saïgon).

Novembre 1951.

BULLETIN DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

SOMMAIRE

L'ALLIANCE FRANÇAISE EN SUÈDE

Le récent annuaire publié par l'Alliance française de Stockholm nous met au fait des activités des divers comités du pays. (L'Alliance a décidé, du reste, de publier tous les deux ans, un semblable annuaire.)

On sait que S. A. R. le prince Bertil a accepté d'être nommé premier membre d'honneur de l'Alliance française à Stockholm.

En septembre 1949, l'Alliance a célébré son 60ᵉ anniversaire au cours d'une réunion solennelle à laquelle ont assisté de nombreuses personnalités. Des discours ont été prononcés par MM. Maurice Schumann, qui a donné lecture d'un message de M. Emile Henriot, le comte de Dampierre, ambassadeur de France en Suède, Karl Michaëlsson, professeur à l'Université de Gothembourg, et par M. John Löwgren. S. M. le roi de Suède et M. Vincent Auriol ont envoyé des télégrammes de félicitations. Au nom de l'Alliance de Paris, Mme la comtesse de Dampierre a distribué des diplômes

d'honneur et des médailles à quelques membres méritants de l'Alliance de Suède.

L'Alliance de Stockholm a organisé en moyenne huit soirées par an. Plusieurs conférenciers sont venus de Paris, dont MM. André Maurois et Pierre de Gaulle.

Afin de contribuer à rompre l'isolement dans lequel se trouvent les jeunes Français travaillant à Stockholm, l'Alliance a organisé pour eux des soirées en janvier 1950 et 1951. Parmi les personnes qui ont prêté bénévolement leur concours aux divertissements offerts aux assistants, citons Mme Gurli Lemon-Bernhard, cantatrice; M. Oluf Nielsen, violoniste; Mlle R. Lutz, pianiste, et M. Jean Ebert, chanteur.

Il a été, d'autre part, créé un « Foyer des jeunes Français » où l'on enseigne le suédois et où l'on met à la disposition des jeunes gens des jeux de société.

Pour protester contre un projet gouvernemental soumis à la Diète et tendant à réduire considérablement l'enseignement du français dans les écoles suédoises, l'Alliance a organisé en avril 1950 une réunion publique au cours de laquelle les divers aspects de la question ont été mis en lumière dans les discours prononcés par M. Harald Nordenson, industriel et membre de la Diète; M. Ivar Harrie, rédacteur en chef d'un grand quotidien; M. John Lundquist, docteur en médecine. Le public nombreux qui assistait à cette manifestation a exprimé chaleureusement son approbation. A la fin de la réunion, l'assistance a adopté à l'unanimité une résolution proposée par M. Nordenskjöld demandant le maintien de l'enseignement du français dans les écoles tel qu'il est actuellement pratiqué. Cette résolution a été communiquée à plusieurs parlementaires. Les grands quotidiens de Stockholm ont rendu compte de la réunion.

Comme les années précédentes, l'Alliance, en collaboration avec le secrétariat français de l'Université populaire, a présenté à ses membres plusieurs films français. Ces représentations très appréciées ont attiré un nombreux public.

On peut constater dans l'ensemble que la langue et la culture française font l'objet d'un intérêt croissant. Au cours des deux dernières années, quatre nouvelles Alliances ont été fondées en province (Gävle-Sandviken, Karlskoga-Bofors, Kristianstad, Sundsvall), ce qui porte à 23 le nombre des Alliances françaises en Suède. Les élèves étudiant le français à l'Ecole

civique de Stockholm, où les cours supérieurs fonctionnent sous les auspices de l'Alliance, sont devenus sensiblement plus nombreux. Le nombre des membres augmente chaque jour dans tous les comités.

L'Alliance de Stockholm est en relations suivies avec les Alliances de province; son secrétariat est chargé de l'établissement des itinéraires des conférenciers, ce qui nécessite de constants rapports avec les autres Alliances.

Afin de resserrer les liens qui unissent les diverses Alliances du pays, l'Alliance de Stockholm a réuni en septembre 1949 la plupart des présidents pour un échange de vues sur les questions d'intérêts communs. Une nouvelle réunion du même genre aura lieu au mois d'avril 1951.

M. le comte de Dampierre, ambassadeur de France, qui a toujours appuyé les efforts de l'Alliance en Suède, a été nommé membre d'honneur de l'Alliance de Stockholm.

L'ALLIANCE FRANÇAISE DANS LE MONDE

AUSTRALIE

Perth

L'Alliance française de Perth a fêté son 40e anniversaire, au cours d'une soirée présidée par M. Strauss, consul général de France en Australie, qu'accompagnait le Dr Gellé, consul de France. Le Secrétariat général avait envoyé à cette occasion, diplômes, livres et médailles. Le Secrétariat a fait don, d'autre part, à l'Alliance de Perth, d'une caisse de disques de diction et de chansons, et de textes d'émissions de radio.

BRESIL

Bahia

L'Alliance de Bahia a fait cette année un gros effort dans le domaine cinématographique. Le Club de cinéma de Bahia a organisé au mois de mai un festival comprenant la présentation de films empruntés en grande partie aux services d'informations des différentes ambassades. Les films français se classèrent en tête dans presque toutes les catégories.

A la suite de ce festival, un service de prêts fut organisé par

l'Alliance, grâce auxquels ces différents films purent être projetés dans les principaux collèges et associations culturelles de Bahia. Le succès remporté par ces prêts à domicile incita l'Alliance de Bahia à étendre le système aux films de long métrage. Le club de Bahia, qui compte 900 membres, projette donc les films de 35 mm. le dimanche matin dans un cinéma de la ville et les films de 16 mm. le lundi soir au théâtre Guarany, cédé par la Municipalité. La première séance a eu lieu le 28 mai avec « La rose et le réséda » et « Le Ciel est à vous ». Les séances sont commentées par M. Walter Silveira, directeur technique du club de cinéma de Bahia. Grâce à cette collaboration avec le club de cinéma de Bahia, grâce aux projections organisées à l'Alliance et à l'Institut français depuis deux ans, grâce aussi aux séances organisées dans les institutions culturelles de la ville, le film français reprend peu à peu une place prépondérante à Bahia.

Fortaleza

L'Alliance française de Fortaleza a organisé, du 10 au 15 septembre, une série de manifestations pour commémorer le bimillénaire de Paris, le gouvernement de l'Etat du Ceará et la municipalité avaient prêté leur patronage et leur appui financier. Au cours de réceptions qui ont eu lieu à l'Assemblée législative, aux Facultés de Médecine, de Droit, de Philosophie, de même qu'à l'Institut historique du Ceará et au cercle littéraire Juvénal Galeno, la plus chaude sympathie a été exprimée à l'égard de la France et de l'Alliance française. Une exposition du livre médical français a été inaugurée à la Faculté de Médecine, où figurait un don important récemment fait par la librairie Masson. Des messages ont été adressés au Maire de Paris, à l'Académie française et à l'Institut de France.

L'Alliance de Fortaleza compte actuellement 235 élèves, dont 50 tout jeunes enfants. Elle maintient deux sections extérieures, l'une à la Faculté de Médecine, l'autre dans l'important collège de l'Immaculée Conception.

M. Vincent Espana, invité par le gouvernement et la municipalité, a représenté l'Alliance française à ces manifestations.

CHILI

Valparaiso

Le centre culturel franco-chilien de Valparaiso, auquel s'est réuni le Cercle français de Valparaiso, a été inauguré le 24 juin 1950 par l'Ambassadeur de France. Il est placé sous la direction du Professeur Paul Morgant, qui a su lui donner un grand prestige. Les réunions sociales et culturelles groupent toujours plus de 150 personnes et les séances de cinéma doivent être répétées à la demande des adhérents. Un bulletin mensuel est publié. La bibliothèque, ouverte depuis le 1er avril dernier,

contient 3.000 volumes. 150 ouvrages sont prêtés mensuellement.

HAITI

Port-au-Prince

Le nouveau bureau du comité de Port-au-Prince se compose des personnalités suivantes : MM. Laleu, président; Charpentier, vice-président; Martin et Moral, secrétaires généraux; Fatton, trésorier; Mme Lavelanet, archiviste-bibliothécaire.

HOLLANDE

Les alliances de Hollande ont reçu cette année la visite de MM. Blancpain, Roger Caillois, André Parrot, Robert Garric, de Mme Campinchi, MM. Servan-Schreiber, Quéffelec, Robert Montagne, M. Maurice Garçon, M. Jean-Albert Sorel, le Professeur Léon Binet.

Un certain nombre de comités organisèrent des soirées de musique et de déclamation. Des représentations théâtrales ont été données avec le concours de Georges Vitaly et de sa compagnie, d'André Barsacq, des Théophiliens, de Jacques Hébertot et de la Comédie-Française.

Grâce à l'initiative du Secrétariat général de Paris, 45 jeunes gens hollandais ont été, on le sait, invités à passer une semaine à Paris. Ont été choisis les élèves qui avaient fait la meilleure rédaction française répondant au sujet suivant : « En dehors de la connaissance d'une langue, quels bénéfices généraux croyez-vous avoir tiré de votre étude du français? »

Les membres des comités d'Amsterdam et de La Haye, grâce à l'appui de certaines sociétés cinématographiques, peuvent une fois par mois, pour une somme modique, assister à un programme de films français.

Rotterdam

Une semaine après la mort de Louis Jouvet, le comité de Rotterdam a voulu commémorer le souvenir du grand comédien. Sous ses auspices ont été projetés pendant une semaine les films *Un revenant*, *Volpone*, *Quai des Orfèvres* et *La charrette fantôme*. La presse a longuement commenté cette initiative du comité de Rotterdam.

INDE

Bombay

La pièce « Les jours heureux » a été montée par l'Alliance de Bombay à l'occasion du 14 juillet.

De nombreuses manifestations (auditions de disques, conférences, projections de films documentaires) ont lieu au mois de juin. Deux pièces de théâtre, dont une de Molière, vont être montées par le nouveau groupe théâtral.

MALAISIE

Singapour

Le Secrétariat général de Paris a fait un envoi de 200 volumes au comité de Singapour.

Parmi les récentes manifesta-

tions qui ont eu lieu à Singapour, signalons la conférence de M. de Riencourt sur le Thibet, la projection du film *Le Grand Balcon* et un récital de piano par M. André Bader.

NORVEGE

Bergen

Depuis l'assemblée générale du 22 juin dernier, le bureau du comité de Bergen se compose des personnalités suivantes : M. Anton Chr. Meyer, président; M. R. Roscher Nielsen, vice-président; M. Jostein Opheim, trésorier; Mme Gunvor Gjestland, bibliothécaire; M. Einar J. Ellingsen, secrétaire.

Au mois d'août 1950, Bergen a reçu la visite des élèves de l'Ecole navale de Brest. L'Alliance a organisé à cette occasion un thé dansant.

La saison a été ouverte par une soirée cinématographique donnée en coopération avec Air-France. Le 26 novembre suivant, l'Alliance donna une matinée, dans le cinéma municipal de Logen. Au mois de février 1951, en collaboration avec la Société des Beaux-Arts de Bergen, furent projetés les films *Images médiévales, Van Gogh, La cathédrale de Chartres, Henri Rousseau.* Enfin la section de jeunesse « Chantecler » organisa également une séance dans la salle de conférences de la bibliothèque municipale.

MM. Thibaud, Mauricheau-Beaupré, Maxime - Chastaing, Pierre de Gaulle, Viel-Mazel, le R. P. Golliet, Mme Valentine Fougère ont rendu visite, cette année, à l'Alliance de Bergen.

SUISSE

Saint-Gall

Au cours de la saison dernière l'Alliance française de Saint-Gall a organisé, outre ses réunions ordinaires, trois conférences publiques qui ont remporté un grand succès : l'une donnée par Jean Painlevé a été consacrée au Cinéma scientifique et accompagnée de projections. La seconde a été donnée par le général de Lattre de Tassigny sur les opérations militaires de la 1re armée française en 1944 et 1945. Le colonel Guillebon, attaché militaire de France à Berne, M. Dufournier, consul général de France à Zurich, de nombreux officiers supérieurs de l'armée suisse assistaient à cette conférence. Elle fut suivie d'un dîner auquel étaient conviés les représentants des autorités civiles, militaires, religieuses et universitaires du canton et de la ville de Saint-Gall. Une troisième conférence fut consacrée à Gauguin par M. Rey, professeur à l'Ecole du Louvre.

Au cours de l'hiver dernier, l'Alliance de Saint-Gall a reçu M. Georges Duhamel, de l'Académie française, qui fit devant une salle comble, une conférence sur la littérature moderne en France.

Enfin des conférenciers locaux ont parlé, à l'Alliance, de Sartre, Camus, Ramuz, Berlioz, de la musique romantique; des dîners et des bals ont été organisés.

LES BOURSIERS HOLLANDAIS

Nos boursiers hollandais semblent ravis de leur séjour à Paris, si l'on en juge par leurs lettres. Mlle Schipper, du Lycée latin de Zulphen, nous écrit : « Je voulais à tout prix visiter Paris l'été de 1951. Comment y venir?... Beaucoup d'obstacles se levaient et mon espoir toujours devenait plus petit. On cherchait à me consoler en me disant que je n'étais pas la seule et qu'il y avait tout un monde de jeunes filles et de jeunes gens n'ayant pas l'occasion de voir la capitale de la France, Paris!... Grâce à vous, j'ai eu une impression de ce que la ville de Paris a l'air en été, quand il fait beau et quand il pleut, quand il fait froid, ou qu'il fait chaud... Le soir de notre arrivée, un garçon que je connais et une fille inconnue de moi jusqu'à ce jour, nous avons fait une promenade, du Lycée jusqu'au Trocadéro, l'Arc de triomphe et les bords de la Seine où nous trouvions des hommes dormants « ...ou morts? » demandait la jeune fille! Puis nous sommes retournés. Nous étions fatigués mais ne le sentions pas : nous étions à Paris!... Nous avions eu des idées, formé des fantaisies, rêvé de ce moment. Mais tout était différent. Paris était autour de nous, dans nous. J'étais vide, ce que je n'avais pas attendu. Mes rèves finissaient là, mes fantaisies, tout finissait. La réalité venait devant mes yeux. Moi j'étais vide, tout venait de dehors, tout me remplissait... Ce qui m'a touché est le fait que, à n'importe quelle place qu'on se trouve dans Paris, on voit toujours concluant une avenue ou un boulevard, un bel édifice, une tour ou une statue. Dans les parcs on voit Diane, on rencontre les autres dieux classiques. Non, nulle part il ne manque la décoration... »

M. Millem nous décrit tous les monuments qu'il a visités et ajoute : « Le métro a été pour moi le guide fidèle qui m'a conduit d'un quartier de Paris à l'autre. J'aimais toujours parler avec les Français et c'était dans le métro que j'ai eu parfois des discussions très intéressantes, par exemple au sujet du Tour de France.

Avec surprise j'ai regardé la circulation à Paris. Une fois je voyais un embouteillage complet, mais en quelques moments tout était réglé sans aucune aide d'agent de police. »

BIBLIOGRAPHIE

Romans. — Marc Blancpain, *Le carrefour de la désolation*, Flammarion.

Biographie. — Alfred Fabre-Luce et Claude Dulong, *Un amour déchiffré, La Rochefoucauld et Mme de La Fayette*, Grasset.

Histoire littéraire. — Jean Prévost, *La création chez Stendhal*, préface de H. Martineau, Mercure de France.

Témoignages. — Claude Bellanger et Roger Debouzy, *La presse des Barbelés*, préface de Georges Duhamel de l'Académie française, Editions internationales du Document.

ABONNEMENTS

Les personnes désirant recevoir le **Bulletin de l'Alliance Française** doivent souscrire un abonnement au **Mercure de France** en spécifiant : **Tirage réservé à l'Alliance Française.**

Conditions : France et Union Française : 6 mois : 850 francs; 1 an : 1.600 francs. — Etranger : 6 mois : 1.100 francs; 1 an : 2.000 francs.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. - MESNIL (EURE). - 1951.